This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BUHR
GRAD
---
PA
6558
.F7
B684
1737

B 1,646,359

y

71.

Cette traduction est du Président Bouhier †, quoique souvent faible, elle n'est pas sans mérite.

† président à mortier au parlement de Dijon, où il est né dans cette ville, en 1673. mort en 1746, âgé de 73 ans. Il était de l'académie Française, qui lui avait ouvert ses portes en 1727. Ses remarques sont d'un savant et plus grand homme de cette république respirant l'érudition.

# POEME DE PETRONE

## SUR LA GUERRE CIVILE:

## AVEC

## DEUX EPITRES D'OVIDE,

## ET LE

## PERVIGILIUM VENERIS.

BUHR
PA
6558
.F7
B684
1737

# POEME DE PETRONE

SUR LA GUERRE CIVILE:

A V E C

PEDUM METRICUS LUCANUS,

E T L E

FULGENTIUM VATIBUS.

# POEME DE PETRONE

## SUR LA GUERRE CIVILE ENTRE CÉSAR ET POMPÉE;

AVEC

# DEUX EPITRES D'OVIDE:

*LE TOUT TRADUIT EN VERS FRANÇOIS AVEC DES REMARQUES:*

ET

DES CONJECTURES SUR LE POEME INTITULÉ

## PERVIGILIUM VENERIS.

A AMSTERDAM,
*Chez* FRANÇOIS CHANGUION.
M. DCC. XXXVII.

# SUR LA GUERRE CIVILE

ET

LE TOUT TRADUIT EN VERS FRANÇOIS
PAR DES BRAMINES.

PAR

M. [illegible]

# AVERTISSEMENT
## DU
# LIBRAIRE.

LE Livre que je donne au Public eſt un Recueil de diverſes Pièces, que la Table me diſpenſe d'indiquer. Elles ſont l'ouvrage d'un Homme célèbre par l'étendue de ſon ſavoir & la délicateſſe de ſon goût, & qui ſait trouver dans le commerce des Muſes, un délaſſement utile aux Etudes où l'engage le Poſte éminent qu'il occupe. C'eſt à Monſieur D'Orville * que j'ai l'obligation de ce Recueil. Lié avec l'Auteur par la conformité de goût & d'études, & dépoſitaire de ſon Manuſcrit, il

* Profeſſeur en Belles-Lettres à Amſterdam.

il a bien voulu me le communiquer ; & je ne doute point que les Connoiſſeurs ne partagent la reconnoiſſance que je lui dois. Les ſoins que je me ſuis donnés pour cette Edition, me font eſpérer d'obtenir bientôt de la même main pluſieurs Traductions pareilles, de diverſes Poëſies d'Anacréon, d'Horace, & d'autres Auteurs anciens, ſur-tout du IV. Livre de l'Enéide, dont on a vu des Copies manuſcrites, mais trop peu correctes pour être données au Public.

# TABLE
## DES PIECES
## QUI COMPOSENT CE RECUEIL.

*PREFACE.*

*Poëme de Pétrone sur la Guerre Civile entre Céſar & Pompée.* Pag. 1

*Epitre de Léandre à Héro.* 38

*Imitation de l'Elégie I. du I. Livre des Triſtes d'Ovide.* 60

*Le Texte Latin du Poëme de Pétrone, ſelon l'Edition de Mr. Burman.* 75

*Remarques critiques ſur le Texte Latin du Poëme de Pétrone.* 91

*Conjectures ſur le Poëme intitulé,* Pervigilium Veneris. 167

*Le même Poëme, avec la Traduction & les Remarques du P. Sanadon.* 203

---

FAUTE D'IMPRESSION.

Préface, page IV. ligne 16. *gurèe*, liſez *guère.*

PRE-

# PREFACE.

IL y a pluſieurs années, que me trouvant incommodé & reliſant par forme d'amuſement le Poëme de Pétrone, ſur la Guerre Civile, que j'avois lû dans ma plus grande jeuneſſe avec trop peu d'attention, je fus frappé des différentes beautez, que j'y trouvai.

Ce n'eſt pas, que j'en fuſſe ébloui au point, de n'y pas reconnoître auſſi divers défauts. Comme l'Auteur vivoit dans un tems, où la Langue Latine étoit déja dégénérée de ſon ancienne pureté, & de la noble ſimplicité, qui ſemble avoir été propre au Siècle d'Auguſte, il n'eſt pas ſurprenant qu'on trouve dans ces vers à peu près les mêmes vices, qu'on reproche avec raiſon aux Sénèques, aux Lucains, & aux Staces.

D'ailleurs il n'y faut point chercher la régularité des Poëmes Epiques. C'en eſt moins un en effet, qu'une eſpèce d'Inſpiration prophétique ſur les malheurs, qui menaçoient la République Romaine dans les derniers tems, & le fruit d'une fougue impétueuſe, ſemblable à celle de la Prêtreſſe de Delphes, quand elle prononçoit des Oracles, ſuivant que le dit Pétrone (*a*) en annonçant ce petit Ouvrage.

Il

(*a*) *Per ambages, Deorumque miniſteria, & fabuloſum ſententiarum torrentem præcipitandus eſt liber ſpiritus, ut potius furentis animi vaticinatio appareat, quàm religioſæ orationis ſub teſtibus fides; tanquam ſi placet hic impetus, etiamſi nondum recepit ultimam manum.* Je lis ici, *torrentem*, guidé par le MS. de feu M. Colbert, où on trouve, *torrentum*. La leçon ordinaire me paroît beaucoup moins convenable.

Il faut donc le regarder comme un pur caprice, & examiner ſeulement, ſi l'exécution répond au deſſein du Poëte.

A le conſidérer dans ce point de vuë, on ne ſçauroit diſconvenir, qu'il n'y ait beaucoup d'agrémens dans cette Pièce. Les portraits, qu'on y trouve d'abord, des vices des Romains, & des défauts de leur Gouvernement, qui préſageoient manifeſtement une révolution prochaine, ſont touchez avec force, & frappez de bonne main. Rien n'eſt mieux imaginé, que cette fiction du Dieu Pluton, qui allarmé de ces carrières profondes, qu'on creuſoit par ordre des grands Seigneurs, pour leurs bâtimens trop ſuperbes, vient exciter contre eux la Fortune; & le Dialogue entre ces deux Divinitez, quoiqu'on y puiſſe trouver quelque choſe à redire, ne laiſſe pas d'avoir de la grace, & de préparer ingénieuſement aux cataſtrophes, qui le ſuivent.

Les différens prodiges, qui ſont décrits dans la ſuite, ſont tirez de l'Hiſtoire même de ce Peuple crédule, & Pétrone s'en eſt ſervi en homme habile, comme Lucain l'avoit déja fait avant lui. Il eſt de l'art de la Poëſie, de tirer des préjugez même du vulgaire des embelliſſemens, dont les Lecteurs les plus clairvoyans ne laiſſent pas de leur ſçavoir gré, quand ils ſont bien mis en œuvre.

Je ne parle pas du reſte de l'Ouvrage, qui quoique plus hiſtorique, eſt néanmoins entremêlé d'Epiſodes fabuleux, qui lui conſervent ſon caractère poëtique, & qui ſont maniez avec beaucoup de feu, & d'enthouſiaſme. C'eſt principalement en cela, que Pétrone a voulu ſe diſtinguer, comme on ſçait, de l'Auteur de la Pharſale, qu'il a indirectement cenſuré, pour avoir conduit trop uniment ſa narration depuis le paſſage du Rubicon, juſques à la fin de

la

la Guerre Civile, ſans ſe ſervir de l'intervention des Dieux, ni de ces fables ingénieuſes, qui jettent du merveilleux dans les grands Poëmes.

Il me paroît donc qu'en faveur de ces avantages, & de ce ſtyle mâle & nerveux, qu'ont admiré de bons connoiſſeurs, il faut pardonner à notre Poëte quelques fautes, qui lui ſont échapées, ſoit en ce qui regarde l'élocution, ſoit à l'égard de certains endroits, qui tiennent un peu trop du Rhéteur. En quoi néanmoins il eſt d'autant plus excuſable, que c'étoit aſſez la manière de ſon tems, & que d'ailleurs il n'avoit pas mis la dernière main à ſon Ouvrage, ſuivant qu'il l'aſſure lui-même.

A cela près, on ne ſçauroit guère le lire, ce me ſemble, ſans en être charmé, & même ſans ſentir quelque étincelle de la noble chaleur, qui anima autrefois l'Auteur en le compoſant. C'eſt du moins ce que j'éprouvai, quand j'eus tâché de bien pénétrer le ſens de ce Poëme, & ce qui m'engagea même alors à entreprendre d'en traduire une partie, comme il m'eſt arrivé preſque toutes les fois, que j'ai trouvé à mon gré quelques endroits des anciens Poëtes. Ayant pris du goût pour ces commencemens, & n'étant point alors en ſituation de me livrer à des occupations plus ſérieuſes, je pourſuivis cette carrière, & me trouvai inſenſiblement au bout en aſſez peu de tems.

Si on me demande, pourquoi j'ai préferé une traduction en vers, à une verſion en proſe, qui m'auroit été plus aiſée à faire, j'ai deux choſes à répondre. La prémière, qu'une traduction en proſe m'auroit beaucoup moins amuſé. Ainſi elle auroit été moins propre à détourner l'idée du mal, qui me tourmentoit en ce tems-là, & dont je voulois me diſ-

traire. La ſeconde, qu'à mon avis, les vers ne peuvent jamais être agréablement rendus, que par d'autres vers.

En effet, quoi qu'en veuillent dire les partiſans modernes des traductions des Poëtes en proſe, j'oſe avancer, que les meilleures, & les plus travaillées n'approchent pas de l'agrément de celles, qui ſont faites en vers, quand même ces dernières ne ſeroient pas de la dernière beauté. J'en appelle à l'oreille de toutes les perſonnes de bon goût, & qui ont pris la peine d'en examiner la différence.

Ce n'eſt pas que je condamne les verſions des vers en proſe; ſur-tout quand le ſtyle en eſt ſoutenu, & accompagné des ornemens poëtiques, ſuivant l'admirable modèle, que nous en a laiſſé l'Auteur du Télémaque. J'en connois quelques-unes de cette eſpèce, qui ont été fort bien reçuës. D'ailleurs il faut bien nous en contenter. Car on ne doit plus gurèe eſpèrer de retrouver des Bréboeufs, & des Segrais, qui ayent aſſez de courage, de patience, & de loiſir, pour mettre en vers François des Poëmes de la longueur de l'Enéide, & de la Pharſale, ou même d'une moindre étenduë.

Mais ce n'eſt pas à dire, que les endroits de Virgile, & de Lucain, qui ont été rendus avec quelque ſoin par ces deux Traducteurs, ne ſurpaſſent infiniment les meilleures verſions, qu'on en pourra faire en proſe. Qu'on en faſſe l'épreuve, & l'on en ſera bientôt convaincu.

Ce n'eſt point un jugement de caprice, & de fantaiſie. Il eſt fondé en raiſon, & en expérience. La Proſe a une certaine démarche grave, poſée, qui ne ſçauroit guère s'élever de terre, ſans courir riſque de tomber. Comment pourroit-elle donc repréſenter la Poëſie, qui n'eſt belle, qu'au-

qu'autant qu'elle prend un eſſor impétueux & rapide, & qu'elle nous enlève pour ainſi dire au deſſus de nous-mêmes? Qu'on farde la Proſe de tels ornemens qu'on voudra; elle ne nous donnera jamais qu'une image froide & imparfaite du feu poëtique: ſemblable à ces hommes audacieux, qui en voulant quelquefois eſſayer d'imiter le vol des Oiſeaux, n'ont réuſſi qu'à montrer leur foibleſſe, & leur impuiſſance.

Diſons la vérité. Ceux qui préfèrent de traduire les vers en proſe, le font ou par une pareſſe, qui n'eſt pas toujours condamnable; ou faute de talens néceſſaires pour réuſſir dans la Poëſie. Car il faut avouer, que l'entrepriſe eſt hardie, & que ce n'eſt pas une petite affaire, que de trouver dans ſa Langue des tours, & des expreſſions équivalentes aux originaux, & de mettre ſon eſprit au degré de chaleur, qu'avoit le Poëte même.

On ſçait d'ailleurs, qu'encore qu'une traduction en vers ne puiſſe, & ne doive pas même être littérale, il ne faut pourtant pas trop s'écarter du ſens de ſon Auteur, ni lui ſubſtituer ſes idées, quoique peut-être meilleures. Il eſt même contre les règles, d'y rien ajouter, ou d'en rien retrancher de conſidérable, ſans quelque raiſon eſſentielle, comme pour rendre le paſſage plus net, & plus intelligible. Encore cela doit-il ſe faire avec de grands ménagemens, & il n'eſt pas ſurprenant que cette gêne rebute une infinité de gens.

C'eſt ſans doute ce qui a fait naître depuis peu à des perſonnes d'eſprit une idée très ſingulière. On a vû paroître de leur part des Diſſertations ingénieuſes, pour nous perſuader, qu'à l'exemple de quelques Peuples de notre voiſinage, nous devons bannir de notre Langue les vers rimez.

Et pour cela on nous propoſe de leur ſubſtituer un certain arrangement de ſyllabes, en nombre égal à celui de nos vers ordinaires; mais dont tout l'art conſiſte à choiſir des expreſſions nobles, & harmonieuſes, à leur donner un air poëtique, & à les varier par des terminaiſons tantôt maſculines, & tantôt féminines.

J'avois d'abord crû, que cette propoſition étoit un pur jeu d'eſprit, ſemblable à tant d'autres paradoxes, que l'oiſiveté de nos Gens de Lettres enfante tous les jours. Mais puiſque cet étrange ſyſtême trouve déja des approbateurs, & qu'on nous donne même des modèles de cette nouvelle Poëſie, j'eſpère qu'on me permettra de faire ici quelques réflexions, pour arrêter, s'il eſt poſſible, le cours d'une nouveauté, qui nous eſt préſentée d'une manière ſéduiſante.

Il ne faut pas croire que le plaiſir, que cauſe aux hommes la Poëſie, ſoit chimérique & arbitraire. Si cela étoit, ils ne ſe ſeroient point accordez dans tout l'Univers, ſans excepter même les Nations les plus barbares, à goûter la cadence & l'harmonie des vers. Il faut donc, que ce goût ſoit fondé ſur quelque chatouillement réel, qui ſe faſſe ſentir à l'oreille.

Or l'harmonie poëtique ne conſiſte pas ſeulement à renfermer dans un certain eſpace un nombre preſcrit de ſyllabes. Cela ſeul s'éloigneroit trop peu de la Proſe. Les Peuples y ont ajouté diverſes ſortes de contraintes, ſuivant les différens génies de leurs Langues. Les Grecs & les Latins, dont la prononciation étoit chargée d'accens plus marquez, qui rendoient leurs ſyllabes, ou longues, ou brèves, ont voulu les lier par des meſures convenables à leur

leur façon de s'exprimer. Les autres Nations au contraire, comme la nôtre, où les accens ſont moins ſenſibles, ſe ſont contentées d'une autre conſonance, qui naît du retour de la terminaiſon pareille de ſyllabes finales de deux, ou de pluſieurs vers. Mais dans les uns & dans les autres la mélodie, qui réſulte de ces différentes cadences, forme une eſpèce de Muſique naturelle, qui s'eſt depuis rafinée par l'art, & par la méditation des hommes. Et comme dans la Muſique, plus les accords ſont juſtes & parfaits, plus l'oreille en eſt agréablement flatée; il en eſt de même des rimes, qui nous plaiſent à meſure que le raport des ſons parallèles approche le plus de la perfection.

Dépouiller donc nos vers de cette mécanique harmonieuſe, c'eſt comme qui dépouilleroit les vers Grecs & Latins des dactyles, des ſpondées, & d'autres meſures pareilles. Or s'il eſt vrai, comme on n'en ſçauroit douter, que ce ſeroit anéantir leur Poëſie, il en ſeroit de même de la nôtre, ſi on la privoit de ces redoublemens de ſons, qui ont de tout tems charmé les oreilles de nos François, comme il paroit par leurs Ballades, leurs Rondeaux, & leurs autres Pièces à rimes redoublées.

Ceux mêmes, qui nous portent à bannir la rime, en ſentent ſi bien les avantages, qu'ils ſont d'avis de la conſerver dans les Pièces Paſtorales, dans les Madrigaux, & dans les autres petites Poëſies. N'eſt-ce pas convenir que l'oreille y goûte un plaiſir réel? Or ſi elle en trouve en effet dans les petits Ouvrages, pourquoi n'en trouveroit elle pas de même dans de plus grands? Et s'il eſt vrai qu'elle en reſſente, comme on n'en ſçauroit douter, pour-

vons-

vons-nous ſçavoir gré à ceux, qui nous en veulent priver ?

Je n'ai garde de diminuer le mérite des modèles, qu'on nous a donnez de la prétenduë Poëſie nouvelle. Ils ſont compoſez avec tout l'art, dont ils étoient ſuſceptibles. Mais je n'y trouve point cette Muſique enchantereſſe, qui donne l'ame aux véritables vers. Ce n'eſt qu'une Proſe cadencée, & ſoutenuë ; mais qui ne reſſemble à la Poëſie, que par la diſpoſition des lignes, & par quelques expreſſions affectées, leſquelles, ſi elles prenoient faveur, pourroient rendre à la fin notre Proſe auſſi guindée, & auſſi pleine de métaphores, que celle des Orientaux.

Mais pourquoi ce renverſement dans notre Poëſie ? Il faut, dit-on, s'affranchir de l'eſclavage de la rime. Il faut ſecouer le joug de cette eſpèce de Tyran, qui opprime les Poëtes, en les obligeant ſouvent à préférer des expreſſions foibles, ou impropres, des tours forcez, & des épithètes déplacées, à des termes nobles & convenables, & à des conſtructions naturelles.

Je n'ai qu'un mot à répondre. Si on ſe trouve ſi fort accablé ſous le poids de cet eſclavage, que n'écrit-on en Proſe ? N'eſt-il pas plaiſant de ſe plaindre d'une contrainte, qui n'eſt jamais que volontaire ?

Diſons mieux. Elle n'eſt contrainte, que pour ceux, qui ne ſont pas nez avec le talent de la Poëſie, ou en qui cette heureuſe diſpoſition ſe trouve étouffée par l'indolence. A l'égard du petit nombre de perſonnes, que les Muſes ont regardées en naiſſant d'un œil favorable, il eſt certain que les bons vers leur coûtent beaucoup moins de travail, qu'on ne penſe ; ſur-tout par raport à la rime. Et il faut bien que cela

cela soit ainsi, puisque la versification fait, comme on sçait, la plus douce occupation de leur vie, & le charme de leurs ennuis.

N'écoutons point les Poëtes, qui se plaignent quelquefois de la peine, que cela leur cause. Ou c'est une exagération affectée, pour faire valoir le métier; ou c'est une peinture de ceux, qui veulent rimer en dépit d'Apollon. Il se peut faire cependant, que l'apprentissage leur ait couté quelques soins. Mais quand une fois l'habitude en est prise, les vers coulent comme de source aux génies, qui y sont propres. Sans cela en auroit-on vû tant de milliers sortir de la plume des Corneilles, des Racines, des Despréaux, & de tant d'autres, qui ont excellé, & qui excellent encore en ce genre? Personne ne se persuadera, qu'ils ayent voulu passer leurs jours dans une éternelle torture.

Je ne nie pourtant pas, que l'assujettissement de la rime ne donne quelque contrainte à nos Versificateurs. Mais les Grecs, & les Romains n'avoient-ils point celle de la Quantité des syllabes, qui me paroît mille fois plus gênante, & plus embarassante, que la rime? Car ces Peuples avoient une infinité de mots, qui ne pouvoient entrer, que dans certaines espèces de vers; au lieu que nous n'en avons presque aucun, qui ne puisse trouver place dans notre Poësie. Et s'il en est quelques-uns dont il soit mal-aisé de trouver la rime, il nous est libre de les placer ailleurs. L'Art des vers est donc, quoi qu'on en veuille dire, moins rempli chez nous de difficultez, que chez les Grecs, & les Romains. Cependant on ne les a jamais vû proposer de changer la mécanique de leurs vers en une plus facile, si ce n'est dans les commencemens de la décadence de leurs Langues, où l'on

donna cours chez les Grecs aux vers appellez *Politiques*, à peu près ſemblables à ceux, qu'on veut introduire parmi nous; & chez les Latins à cette miſérable Poëſie, dont il nous reſte des veſtiges dans quelques Hymnes. Serions-nous donc menacez de tomber dans une ſemblable barbarie?

Loin que la petite gêne, que nous impoſe l'obligation de la rime, faſſe perdre quelques beautez à nos vers, j'oſe dire que c'eſt à cette gêne même, que nous devons une partie de ces traits neufs, & lumineux, qui nous ſaiſiſſent d'admiration. La raiſon en eſt ſenſible. Qu'une bonne penſée s'offre à notre eſprit, quand nous compoſons en proſe, nous la rédigeons dans les meilleurs termes, qui ſe préſentent d'abord, & dès qu'ils nous paroiſſent bons, nous ne nous tourmentons guère, pour en trouver de plus énergiques. Mais en vers, ſi la rime n'y quadre point, nous tentons d'autres routes, qui nous font ſouvent découvrir des expreſſions, & plus fortes, & plus frapantes. C'eſt un fait, ſur lequel je prens à témoin tout ce que nous avons de bons Poëtes.

Enfin c'eſt cette difficulté même, qui fait en partie la gloire de la Poëſie. Car où ſeroit celle, d'agencer enſemble un certain nombre de ſyllabes, ſans autre embarras, que celui de trouver des termes propres au ſujet? Il y a peu de gens d'eſprit, qui ne pûſſent à ce prix être Poëtes, & nous ſerions dans peu de tems inondez de ces ſortes de compoſitions, qui par-là tomberoient auſſi tôt dans le mépris, où tombent toutes les choſes vulgaires.

Je compare la Proſe à la démarche naturelle des hommes. Ils ne ſçauroient trop s'appliquer à la rendre la plus noble, la plus décente, & en même tems la plus aiſée. Il en eſt

de

de même de leur manière de parler, & d'écrire. Comme elle eſt d'un uſage journalier, il eſt important de la rendre auſſi facile qu'élégante. Qualitez, qui ne s'acquierent, que par l'habitude, jointe à une attention judicieuſe ſur ce qui peut plaire, ou déplaire dans le commerce du monde.

Mais il en eſt tout autrement des Poëtes. Leur Art reſſemble à celui des Danſeurs, ou même des Voltigeurs, dont l'excellence conſiſte à élever légèrement leur corps en l'air, à le plier, & le replier en cent manières, & à exciter notre admiration par des tours de ſoupleſſe, qui nous raviſſent d'autant plus, que nous nous ſentons moins capables d'y atteindre. Un homme d'eſprit du Siècle dernier a dit aſſez agréablement à ce propos: *La Poëſie me paroît au regard de la Proſe une certaine danſe de paroles, inventée pour le plaiſir de l'oreille.* Mais comme ce talent n'eſt pas néceſſaire, auſſi n'eſt-il recommandable, qu'autant qu'il nous frape, qu'il nous étonne, & par conſéquent qu'il s'éloigne des routes communes. Qu'un Danſeur à l'Opéra ſe contente d'élever un peu ſa marche, & de l'accompagner ſeulement de quelques geſtes plus marquez qu'à l'ordinaire, il ſera hué & ſifflé des Spectateurs. Il en eſt de même du Poëte. Plus je m'attens à quelque choſe de ſurprenant de ſa part, plus je ſuis indigné, quand il ne me préſente que des productions peu différentes du langage commun, & de prétendus vers, dont on feroit aiſément deux cens en peu de minutes, comme les faiſoit autrefois Lucile.

D'ailleurs un des avantages de nos vers, ainſi que des Grecs & des Latins, c'eſt que la rime des prémiers, comme la meſure des autres, les rend auſſi faciles à retenir, que les plus ſimples Chanſonettes. C'eſt par ce moyen, que

les traits les plus brillans des uns & des autres, ſont en la bouche de tout le monde. Oſe-t-on eſpérer la même choſe, de la nouvelle eſpèce de Poëſie, qu'on nous veut faire admettre? Je ne penſe pas que ſes partiſans même s'y attendent.

Mais, dit-on, les Grecs & les Latins n'ont point connu la rime. Les Italiens, & les Anglois ſe ſont accoutumez à s'en paſſer. N'eſt-il pas étrange, que ce qui fait des vers charmans en leurs Langues, ne puiſſe pas ſuffire, pour en faire de tels dans la nôtre?

Ecartons d'abord les vers des Grecs, & des Romains. Si ces Peuples n'ont point eu de rimes, ils en ont été dédommagez par une autre cadence, qui n'eſt pas plus aiſée à attraper, que la nôtre. C'eſt une autre ſorte de mélodie convenable à leurs Langues, & qui fait le caractère diſtinctif de leur Poëſie. On n'y a donc pas penſé, quand on a voulu la comparer à celle du nouveau ſyſtème.

Autre choſe eſt, je l'avouë, des vers non rimez des Italiens, & des Anglois. Ce ſont les Inventeurs de la nouvelle Poëſie, qu'on veut mettre en règne parmi nous. Mais y prennent-ils autant de plaiſir, qu'aux vers rimez? C'eſt à eux à en juger. Quoiqu'à mon égard j'y trouve une grande différence, je ne prétens pas que mon goût doive prévaloir au leur. J'ai pourtant une forte objection à leur faire. Si ces vers leur plaiſent ſi fort dans de grands Poëmes, pourquoi ne les employent-ils pas dans de petites Pièces; comme des Epigrammes, des Madrigaux, des Chanſonettes? Ce qui eſt agréable en grand, ne l'eſt-il pas en petit? Oui, ſans doute; & par la raiſon contraire, ſi la rime fait un ſi bon effet dans les Ouvrages peu étendus, elle doit produire le même plaiſir dans ceux, qui ſont

de

de longue haleine. Mais il faut tout dire. On ſe ſent l'aîle aſſez forte, pour un vol de peu de durée. On manque de force, ou de courage, pour en entreprendre un plus grand.

En vain, pour nous dégoûter de la ſujettion de la rime, on veut nous perſuader, que dans nos Rimeurs les plus exacts, tels que Racine, par exemple, il n'y a point de feuillet, où l'on ne trouve, ou un tour contraint, ou une expreſſion foible, ou une épithète mal choiſie.

Ce n'eſt pas tout à fait cela, dont il eſt queſtion. On devroit s'offrir à nous montrer, que ces défauts viennent de la contrainte de la rime. Mais je crois qu'on auroit peine à en trouver beaucoup d'exemples dans les bonnes Pièces de Racine; & d'ailleurs, quand il s'y en trouveroit, j'en pourrois montrer un bien plus grand nombre, où cette petite gêne a produit des beautez d'autant plus grandes, qu'elles étoient moins attenduës.

Perſonne ne donnera les Comédies rimées de Molière, pour un modèle de la belle & exacte verſification. Telles qu'elles ſont néanmoins, qui doute qu'elles ne ſoient ſans comparaiſon plus agréables, que ſes autres Pièces? Feu M. De la Motte a compoſé deux Oedipes, l'un en vers, & l'autre en proſe. Quoiqu'il fût grand Poëte, on ſçait qu'il étoit encore plus grand Proſateur, & qu'il épuiſa dans ce ſecond Oedipe tout le talent qu'il avoit en ce genre. A peine cependant cette Tragédie a-t-elle pû ſoutenir une prémière lecture, tandis que ſon Oedipe en vers, quoique fort éloigné de la perfection, a été lû, & repréſenté une infinité de fois.

Tel a été le ſort de la prémière expérience, qu'on a faite du nouveau ſyſtème pour la Tragédie. Cette leçon,

jointe aux raiſons déciſives, qu'a employées en faveur de la rime un autre excellent Poëte, au devant de ſon Oedipe, auroit dû ſuffire, pour détromper les partiſans de la Poëſie non rimée, laquelle à mon avis ne diffère point de la Proſe. Au lieu de nous propoſer une nouveauté, dont nos oreilles ſont bleſſées, & qui feroit bientôt perdre à notre Parnaſſe ſon ancien luſtre, ne feroient-ils pas mieux d'occuper plûtôt leur eſprit, à en faire revivre la majeſté, comme ils en ſeroient très capables, s'ils ſe livroient moins à leur goût pour tout ce qui ſent le paradoxe?

Revenant à notre Pétrone, rien ne m'a fait plus de peine en le traduiſant, que la corruption étrange du texte original en beaucoup d'endroits. Ce n'eſt pas que pluſieurs Sçavans ne ſe ſoient donné de grands ſoins, pour le rétablir. Mais la plûpart y ont apporté ſi peu de goût, que leurs conjectures ne ſont pas ſuportables. Le célèbre M. Burman, qui a réuni toutes leurs obſervations dans ſa belle Edition de Pétrone, y en a joint de ſa façon, qui m'ont été d'une grande utilité. Mais il a héſité lui-même ſur divers paſſages, & d'ailleurs il ne paroît pas avoir été à portée de conſulter aucun Manuſcrit de cet Auteur.

A mon égard j'ai eu autrefois, par les mains de feu M. l'Abbé Baluze, pendant qu'il avoit la garde de la Bibliothèque de M. Colbert, un aſſez bon Manuſcrit de Pétrone, d'environ cinq à ſix cens ans, dont j'ai retenu les diverſes leçons. Ce ſçavant Abbé me permit de plus alors, de faire copier des Remarques anecdotes ſur cet Auteur de la façon d'un habile homme, nommé La Peyraréde, qui eſt déja connu par un petit nombre d'Ouvrages de cette nature. Poſtérieurement encore j'ai recouvré deux Exemplaires

de

de Pétrone, qui avoient apartenu à notre Saumaiſe, & où il avoit marqué à ſon ordinaire quelques corrections, qui lui étoient venuës en penſée en liſant cet Auteur. Avec ces ſecours, & celui des conjectures, que j'ai crû pouvoir hazarder ſur un texte auſſi défiguré par les anciens Copiſtes, je me flate d'y avoir laiſſé peu de fautes conſidérables.

Comme il m'a ſemblé plus commode pour les Lecteurs, de trouver ce texte à côté de la traduction, je n'ai pas crû qu'il convînt de le repréſenter tel qu'il eſt dans les dernières Editions. Ceux, qui les ont données, y ont ſcrupuleuſement ſuivi d'anciens Manuſcrits, & l'on ne ſçauroit les en blâmer. Mais les Manuſcrits préſentent ſouvent des leçons monſtrueuſes & inintelligibles. Il s'y trouve d'ailleurs des tranſpoſitions manifeſtes, comme il ſera prouvé dans mes Remarques critiques. J'ai donc crû d'autant plus à propos de faire imprimer le Poëme ſuivant mes corrections, que ma traduction y eſt conforme, & que ſans cela elle auroit pû paroître ne pas répondre à l'original.

Je n'aurois garde d'en uſer de la ſorte, ſi je donnois une nouvelle Edition de Pétrone. Les gens ſages ont blâmé avec raiſon de ſçavans hommes, qui ſe ſont ingérez de ſubſtituer en pareil cas au texte des Manuſcrits leurs propres conjectures, qui ne ſont pas toujours auſſi ſûres, qu'ils ſe l'imaginent. Mais encore un coup il m'a ſemblé, que je pouvois, & que je devois même prendre cette liberté dans le cas particulier, où je me trouve, ſans le tirer à conſéquence.

Afin que les Sçavans ne ſoient point allarmez de cette licence, ils trouveront à la ſuite le texte Latin, tel qu'il a été donné dans l'Edition de M. Burman, la plus exacte de

tou-

toutes. Il ſera ſuivi de mes Remarques, qui ne ſont deſtinées que pour ceux, qui aiment à pénétrer dans le vrai ſens des anciens Auteurs. Pour les autres, qui ſe contentent d'une légère explication des choſes, qui peuvent leur être moins connuës, ils la trouveront dans de courtes notes, qui ſeront au bas de la traduction. Il eſt juſte que chacun ſoit ſervi ſelon ſon goût.

Le mien auroit été de ſupprimer le tout. Mais ayant appris qu'il couroit des copies fort défectueuſes de ma traduction, ſur leſquelles on vouloit la faire imprimer, j'ai crû devoir la donner moi-même plus correcte, & rendre en même tems raiſon des différences, qu'on pourroit trouver entr'elle, & le texte de Pétrone, tel qu'il a paru juſques à préſent. Je connois le dégoût, que l'ignorance, ou la pareſſe inſpirent à la plûpart de nos Beaux-eſprits modernes pour ces ſortes de diſcuſſions critiques. Mais perſonne ne les oblige à les lire, & leur dédain pour tout ce qui ſent l'érudition tant ſoit peu recherchée, ne doit pas nous empêcher de ſatisfaire ceux, qui ayant des vuës moins bornées, jugent avec raiſon, que le Sçavoir n'eſt point incompatible avec ces agrémens, dont notre Jeuneſſe paroît aujourd'hui uniquement occupée.

POE-

# *POËME DE PETRONE*

## *SUR LA GUERRE CIVILE ENTRE CESAR ET POMPÉE.*

---

# T. PETRONII ARBITRI

## CARMEN

# DE BELLO CIVILI.

# POËME DE PETRONE

## SUR LA GUERRE CIVILE

## ENTRE CESAR ET POMPÉE.

ROme étendoit ſes loix ſur tout ce qui reſpire;
Et l'Univers (1) entier ne pouvoit lui ſuffire.
C'eſt peu d'avoir dompté mille Peuples divers,
Et couvert de vaiſſeaux les plus lointaines mers.
Qu'une plage nouvelle offrît une autre proye,
Nos avides Soldats y couroient avec joye;
Et par d'heureux ſuccès dans l'audace affermis,
De quiconque étoit riche ils étoient ennemis.
Mais bientôt à leurs yeux faiſant briller ſes charmes,
Le Luxe vint ternir la gloire de leurs armes.
Il leur fit dédaigner les vulgaires plaiſirs;
Et dans un fol excès porta tous leurs deſirs.
Non contens d'étaler la pourpre Tyrienne,
Ils cherchèrent au loin la teinture (2) Indienne.
La laine par la ſoye alors ſe vit bannir.
Le Sère (3) à leurs beſoins n'en put aſſez fournir.
On les vit dépouiller les Champs (4) de l'Arabie,
Et les bois précieux de la vaſte Libye.

La

# T. PETRONII ARBITRI

## CARMEN

# DE BELLO CIVILI

ORBEM *jam totum victor Romanus habebat,*
*Quà mare, quà terræ, quà ſidus currit utrumque;*
*Nec ſatiatus erat. Gravidis freta pulſa carinis*
*Jam peragrabantur. Si quis Sinus abditus ultra,*
*Si qua foret tellus, quæ fulvum mitteret aurum,*
*Hoſtis erat; fatisque in triſtia bella paratis,*
*Quærebantur opes. Non vulgo nota placebant*
*Gaudia; non uſu plebeio trita voluptas.*
*Aſſyriæ coccum laudarat miles. In Inda*
*Quæſitus tellure nitor certaverat oſtro.*
*Hinc Numidæ adtulerant, illinc nova vellera Seres,*
*Atque Arabum populus ſua deſpoliaverat arva.*

Ec-

(1) *Et l'Univers entier.*] Cette hyperbole, qui pourra paroitre trop forte, ne ſurprendra pas ceux, qui ſçavent que les Romains les plus ſérieux parloient ainſi de leur Empire. On en verra les preuves dans les Remarques ſur le texte Latin.

(2) *La teinture Indienne.*] C'étoit une eſpèce de pourpre, qui venoit des Côtes Occidentales de l'Afrique, leſquelles portoient alors le nom d'*Indes*. V. les mêmes Remarques.

(3) *Le Sère.*] C'eſt l'ancien nom des Peuples, qui étoient ſous la domination de la Chine.

(4) *Les champs de l'Arabie* &c.] Sur les ſoyes d'Arabie, & d'Afrique, il ſera bon de conſulter mes Remarques ſur le texte Latin.

La paix tant desirée a produit d'autres maux.
Rome exige du Maure un tribut d'animaux.
En-vain à leur transport il s'offre mille obstacles :
Quoi qu'il en coûte, il faut en parer nos Spectacles.
Là paroit l'Eléphant ; là le Tigre inhumain,
Porté comme en triomphe, entre au Cirque Romain ;
Où le Peuple d'avance applaudit au carnage,
Que médite déja leur homicide rage.
Mais quel objet nouveau, Romain, s'offre à mes yeux ?
Et comment raconter ton forfait odieux ?
D'un sexe, qui te plait, en sa verte jeunesse,
Disciple (5) du Persan, ton fer change l'espèce.
Pour prolonger en lui la fleur de ses beaux ans,
Tu lui ravis l'espoir d'être père en son tems.
Jouet infortuné de ton desir infame,
Sans être l'un, ni l'autre, il est homme, il est femme ;
Et consumant son âge en regrets superflus,
La Nature s'y cherche, & ne s'y trouve plus.
Ses lubriques regards, sa démarche effrontée
Pervertissent le goût de ton ame infectée ;
Pour les amours permis t'inspirent de l'horreur ;
Et m'annoncent ta chûte, en corrompant ton cœur.
Qui pourroit exprimer le luxe de ta Table ?
Le seul bois, qui la forme, est d'un prix incroyable.
Le Citronnier sçut plaire à tes yeux délicats ;
Sur-tout, s'il fut nourri dans les forêts d'Atlas.
Ta main au même (6) poids donne l'or en échange ;

Et

*Ecce aliæ clades, & læta vulnera pacis.*
*Quæritur in ſylvis auro fera; & ultimus Ammon*
*Afrorum excutitur, ne deſit bellua dente*
*Ad mortes precioſa. Fremens premit advena claſſes*
*Tigris, & aurata gradiens vectatur in aula,*
*Ut bibat humanum populo plaudente cruorem.*
*Heu! pudet effari, perituraque prodere fata!*
*Perſarum ritu malè pubeſcentibus annis*
*Subripuere viros, exactaque viſcera ferro*
*In Venerem fregere; atque ut fuga nobilis ævi*
*Circumſcripta mora properantes differat annos,*
*Quærit ſe natura, nec invenit. Omnibus ergo*
*Scorta placent, fractique enervo corpore greſſus,*
*Et flexi crines, & tot nova nomina veſtis,*
*Quæque virum quærunt. Ecce Afris eruta terris*
*Ponitur (heu! maculis mutatur vilibus aurum)*

Ci-

(5) *Diſciple du Perſan.*] On attribuë aux Perſans l'introduction de ce cruel & pernicieux uſage.

(6) *Au même poids donne l'or en échange.*] Martial, XIV, 89. enchérit encore là-deſſus. Car il dit qu'une table d'or coutoit moins, qu'une de cette eſpèce de bois : *Aurea qui dederit dona, minora dabit.* En effet Pline nous aſſure, XIII, 15. qu'il y avoit des Romains aſſez fous, pour acheter ces tables de Citronnier d'Afrique juſques à quarante mille écus, & plus, de notre monnoye, ſuivant l'évaluation du P. Hardouin. Le prix en augmentoit ſuivant la beauté, & la variété des veines, & la grandeur de la table.

Et le Maure étonné rit de ce troc étrange.
Autour de cette table, à tes ordres ſoumis
Des Eſclaves ſans nombre y ſervent tes amis;
Et ton intempérance en voluptez féconde,
Abſorbe en un repas les dépouilles du Monde.
Le Scare (7) de Sicile y vient encor vivant.
L'Huitre (8) du Lac Lucrin y ſert de diſſolvant;
Et ſa vertu bientôt, utilement active,
Rend à force d'argent l'appétit au convive.
Le Phaſe, (9) malgré lui t'envoyant ſes oiſeaux,
N'entend plus leur ramage animer ſes côteaux;
Et du ſeul Aquilon la triſte violence
De ſon rivage morne interrompt le ſilence.
Je vois au Champ (10) de Mars des abus bien plus grands.
Les ſuprêmes honneurs y ſont aux plus offrans.
Malgré mille forfaits le riche y peut prétendre;
Et tout, Peuple & Sénat, déſormais eſt à vendre.
Rome, ne vante plus ta vaine liberté.
L'or en a ſçu bannir l'antique majeſté.
Au gré de la jeuneſſe il couronne le vice.
Le vieillard amorcé concourt à l'injuſtice;

Et

(7) *Le Scare.*] Ce poiſſon eſt ſi peu connu ſur nos Côtes, qu'il n'a pas de nom François bien certain, comme il paroit par ce qu'en a dit Rondelet. Ainſi j'ai

*Citrea menſa, greges ſervorum, oſtrumque renidens*
*Quæ ſecum trahat. Hoſtile, ac malè nobile lignum*
*Turba ſepulta mero circumvenit; omniaque Orbis*
*Præmia, tot geſtis miles vagus excutit armis.*
*Ingenioſa gula eſt. Siculo ſcarus æquore merſus*
*Ad menſam vivus perducitur; atque Lucrinis*
*Eruta litoribus tendunt conchylia cœnas,*
*Ut renovent per damna famem. Jam Phaſidos unda*
*Orbata eſt avibus; mutoque in litore tantùm*
*Solæ deſertis adſpirant frondibus auræ.*
*Nec minor in campo furor eſt; emptique Quirites*
*Ad prædam, ſtrepitumque lucri ſuffragia vertunt.*
*Venalis populus, venalis Curia Patrum.*
*Eſt favor in precio. Senibus quoque libera virtus*
*Exciderat; ſparſiſque opibus converſa poteſtas,*
*Ipſaque majeſtas auro corrupta jacebat.*

*Pel-*

---

j'ai cru devoir lui conſerver ſon nom Latin. Ce qu'on eſtimoit le plus dans ce poiſſon, étoit le foye.

(8) *Du Lac Lucrin.*] Ce Lac étoit dans la Campanie, près de Pouzzol. On y prenoit d'excellentes huitres, & on les ſervoit à la fin des repas, parce qu'on s'imaginoit, qu'elles redonnoient de l'appétit.

(9) *Le Phaſe.*] Rivière de la Colchide, d'où l'on prétend que ſont venus les oiſeaux, que nous nommons *Faiſans.* Pétrone veut faire croire, que les Romains les aimoient ſi fort, qu'ils en avoient preſque dépeuplé les bords de ce Fleuve.

(10) *Au Champ de Mars.*] Terrain fort vaſte, entre les Portes de Rome, & le Tybre, conſacré au Dieu Mars, & deſtiné à tenir les aſſemblées du Peuple, où étoient élûs les Magiſtrats.

Et l'auſtère vertu, prête à fuir dans les Cieux,
Daigne pour Caton ſeul s'arrêter en ces lieux.
Par une brigue indigne exclus (11) de la Préture,
Il voit d'un œil ſerein cette éclatante injure.
D'un ſuffrage vénal il dédaigne l'appui;
Et celui, qui l'emporte, eſt plus honteux que lui.
Quelle honte en effet, qu'en cette concurrence
Rome à Vatinius donne la préférence!
Mais, perdant les (12) Faiſceaux, le Sage ne perd rien.
C'eſt Rome, qui perd tout, en perdant ſon ſoûtien;
Et qui hâtant ainſi ſa ruïne avec joye,
D'elle-même bientôt va devenir la proye.
L'Uſure d'autre part, du Luxe fruit amer,
Ravit tout l'or conquis ſur l'une & l'autre mer;
Tient le Peuple attaché par mille horribles chaines;
Et, ſemblable au feu lent, qui courant dans les veines,
Et conſumant les chairs pénétre juſqu'aux os,
Ce Monſtre aux malheureux ne laiſſe aucun repos;
Et pour leur deſeſpoir montrant un cœur de roche,
Du trépas bien ſouvent leur fait hâter l'approche.
Mars en ce triſte état peut ſeul les ſecourir.
Il leur faut dans le trouble ou s'accroître, ou mourir.
Ils vont rendre, il eſt vrai, nos Provinces deſertes.
Mais qu'importe, pourvû qu'ils réparent leurs pertes?
Leur unique reſſource eſt de tout ſaccager.
Pour qui n'a rien à perdre, il n'eſt plus de danger.
A ſervir leurs fureurs la Fortune occupée

Leur

*Pellitur à populo victus Cato. Triſtior ille eſt,*
*Qui vicit, faſceſque pudet rapuiſſe Catoni.*
*Namque hoc dedecus eſt populi, morumque ruina.*
*Non homo pulſus erat; ſed in uno victa poteſtas,*
*Romanumque decus. Quare jam perdita Roma*
*Ipſa ſui merces erat, & ſine vindice præda.*
*Præterea gemino deprenſam gurgite prædam*
*Fœnoris illuvies, uſuſque exederat æris.*
*Nulli eſt certa domus, nullum ſine pignore corpus.*
*Hæc veluti tabes, tacitis concepta medullis,*
*Intra membra furens, hiris latrantibus, errat.*
*Arma placent miſeris, detritaque commoda luxu*
*Vulneribus reparantur. Inops audacia tuta eſt.*
*Hoc merſam cœno Romam, ſommoque jacentem*
*Quæ poterant artes ſana ratione movere,*
*Ni furor, & bellum, ferroque excita libido?*
*Tres tulerat Fortuna Duces, quos obruit omnes*

*Ar-*

(11) *Exclus de la Préture.*] Cette excluſion arriva l'An de Rome 698, ſous le Conſulat de Pompée, & de Craſſus. Elle fut l'effet de leurs violences, & de la crainte, qu'ils avoient, d'être contrariez par un homme auſſi incorruptible que Caton. Ils firent choiſir au lieu de lui Vatinius, qui leur étoit tout dévoué, & le plus indigne des Romains de ſon tems.

(12) *Les Faiſceaux*] On ſçait que ce ſont des haches, environnées de verges, qui étoient portées devant les Magiſtrats de Rome, pour marque de leurs dignitez.

Leur prépare trois chefs, Craſſus, Céſar, Pompée;
Tous trois pleins de deſſeins vaſtes, audacieux;
Mais dont la mort trancha le cours ambitieux.
Chez le Parthe vainqueur Craſſus (13) laiſſe ſa tête.
A Pompée en Egypte un même (14) ſort s'apprête;
Et dans l'ingrate Rome un lâche (15) aſſaſſinat
Fait périr le grand Jule au milieu du Sénat.
Ainſi dans l'Univers leurs cendres diſperſées
Sont le digne loyer de leurs folles penſées.

De Naples à Pouzol il s'offre un gouffre (16) affreux,
Qui conduit les mortels au ſéjour ténébreux.
On entend dans le fond l'onde du noir Cocyte,
Qui ſans ceſſe exhalant une vapeur maudite,
Ote aux champs d'alentour tout eſpoir de moiſſons;
Fait périr l'herbe verte, ainſi que les buiſſons;
Et ne laiſſe en tout tems ces campagnes peuplées,
Que de triſtes cyprès, ou de roches brûlées.

Par là, couvert de cendre, & ſon Sceptre à la main,
Pluton ſort des Enfers, & ſe montrant ſoudain,
A l'aveugle Fortune en ces mots il s'adreſſe:

Des

(13) *Craſſus laiſſe ſa tête.*] Craſſus ayant le gouvernement de Syrie l'An de Rome 700, voulut faire la guerre aux Parthes, & y périt avec ſon Armée. On porta ſa tête au Roi des Parthes.

(14) *Un même ſort s'apprête.*] Pompée ayant

*Armorum ſtrue diverſa feralis Enyo.*
*Craſſum Parthus habet. Libyco jacet æquore Magnus.*
*Julius ingratam perfudit ſanguine Romam;*
*Et quaſi non poſſit tot tellus ferre ſepulcra,*
*Diviſit cineres. Hos gloria reddit honores.*
*Eſt locus exciſo penitus demerſus hiatu,*
*Parthenopen inter, magnæque Dicærchidos arva,*
*Cocyti perfuſus aqua. Nam ſpiritus extra*
*Qui fuerit effuſus funeſto ſpargitur æſtu.*
*Non hæc aut ulmo tellus viret, aut alit herbas*
*Ceſpite lætus ager. Non verno perſona cantu*
*Mollia diſcordi ſtrepitu virgulta loquuntur.*
*Sed Chaos, & nigro ſquallentia pumice ſaxa*
*Gaudent ferali circum cumulata cupreſſu.*
*Has inter ſedes Ditis pater extulit ora,*
*Buſtorum fumis, & cana ſparſa favilla;*
*Ac tali volucrem Fortunam voce laceſſit:*

*Re-*

ayant été tué par ordre de Ptolomée, Roi d'Egypte, dans l'eſquif, qui le portoit au port de Péluſe, on lui coupa la tête, pour la préſenter à ce Prince. Cela arriva peu après la bataille de Pharſale.

(15) *Un lâche aſſaſſinat.*] Cet évenement n'eſt ignoré de perſonne. Il eſt bon ſeulement d'obſerver, que ce fut en moins de dix années, qu'on vit périr ainſi miſérablement trois hommes les plus puiſſans qu'eût eu la République Romaine.

(16) *Un gouffre affreux.*] C'eſt l'ouverture du mont Véſuve, que Pétrone déſigne ici ſans le nommer.

Des Hommes, & des Dieux ſouveraine maitreſſe,
Qui d'un bonheur conſtant ne peux ſouffrir le cours,
Et fais ton ſeul plaiſir, de changer tous les jours,
Cèdes-tu donc au poids de la grandeur Romaine?
N'eſt-il point de vangeur, propre à ſervir ta haine?
Les Romains par le vice ont les cœurs énervez.
Leurs tréſors, mal acquis, ſont plus mal conſervez.
L'Univers dépouillé contre eux envain murmure.
Leurs deſirs ſont ſans fin; leur luxe, ſans meſure.
C'eſt peu, qu'en bâtimens élevez juſqu'aux Cieux
Ils conſument les biens, laiſſez par leurs ayeux.
Par d'immenſes (17) travaux ils raſent les montagnes;
Changent en mers les champs, & les mers en campagnes.
Des loix de la Nature ils oſent ſe moquer.
Que dis-je? En mon Royaume ils viennent m'attaquer.
Sous le prétexte vain, de creuſer des carrières,
De l'Empire des Morts ils percent les barrières;
Et les Manes déja tremblent, qu'au noir ſéjour
Leur criminel effort ne faſſe (18) entrer le jour.
C'en eſt trop. De ce Peuple arrêté l'inſolence.
Qu'il éprouve à ſon tour ta fatale inconſtance.

Trou-

(17) *Par d'immenſes travaux*, &c.] Quoique ce luxe énorme fût alors preſque général parmi les gens riches, Pétrone a eu principalement en vuë les incroyables profuſions de Lucullus. Comme elles ſont aſſez connuës par l'Hiſtoire,

*Rerum humanarum, divinarumque poteſtas,*
*Fors, cui nulla placet nimium ſecura poteſtas,*
*Quæ nova ſemper amas, & mox poſſeſſa relinquis,*
*Ecquid Romano ſentis te pondere victam?*
*Nec poſſe alterius perituram extollere molem?*
*Ipſa ſuas vires odit Romana juventus;*
*Et quas ſtruxit opes, malè ſuſtinet. Adſpice latè*
*Luxuriam ſpoliorum, & cenſum in damna furentem.*
*Ædificant auro, ſedesque ad ſidera mittunt.*
*Expelluntur aquæ ſaxis; mare naſcitur arvis;*
*Et permutata rerum ſtatione rebellant.*
*En etiam mea regna petunt. Perfoſſa dehiſcit*
*Molibus inſanis tellus. Jam montibus hauſtis*
*Clauſtra gemunt; & dum varios lapis invenit uſus,*
*Inferni Manes cœlum ſpirare jubentur.*
*Quare age, Fors, muta pacatum in prælia victum,*

Ro-

re, je me contenterai d'en raporter ce témoignage de Plutarque, ſuivant qu'il a été rendu par le dernier Traducteur: *Tubéron voyant les magnifiques Ouvrages, que faiſoit Lucullus ſur le rivage de la mer, autour de Naples; des montagnes percées à jour, & ſuſpendûës par de longues voûtes; de grands foſſez creuſez autour de ſes maiſons, pour y recevoir les eaux de la mer, & pour ſervir de réſervoirs à nourrir de grands poiſſons; & de vaſtes palais, bâtis dans le ſein de la mer même; frappé de tant de choſes ſi étonnantes, il l'appella, LE XERXE'S EN ROBE.* Si l'on veut en ſavoir davantage, on pourra conſulter les Remarques ſur le texte Latin.

(18) *Ne faſſe entrer le jour.*] Suivant l'opinion des Payens, les Morts craignoient extrêmement de revoir la lumière, comme les Commentateurs l'ont ici obſervé.

Trouble la longue paix, qui fait gémir Charon;
Et d'un ſang odieux fais rougir l'Achéron.
De ce ſang auſſi bien Tiſiphone alterée
Languit depuis le tems, qu'en la même contrée
Sylla, (19) le grand Sylla, par d'heureux attentats
Aux dépens des Romains repeupla mes Etats.
Il dit; & dans l'inſtant, pour marque d'alliance,
Sa main vers la Déeſſe avec ardeur s'avance.
Dieu des Enfers, dit-elle, à tes vœux je ſouſcris.
Les Romains trop longtems furent mes favoris.
Leur encens déſormais n'a rien, qui me retienne;
Et déja ma colère a devancé la tienne;
De mes faveurs ſans nombre ils m'ont fait repentir.
Mais qui fit leur grandeur, ſçaura l'anéantir.
Qu'ils meurent les ingrats. Que d'un ſang, qui me bleſſe,
Le Deuil, (20) l'horrible Deuil à ſon gré ſe repaiſſe.
Mais déja, Dieu puiſſant, nos vœux ſont éxaucez.
Je vois leurs bataillons, ſous le fer renverſez,
Abbreuver de leur ſang les plaines (21) Philippiques,
Et les champs d'Ibérie, (22) & les ſables Libyques.

Ce

(19) *Sylla, le grand Sylla.*] Pour peu qu'on ait lû l'Hiſtoire Romaine, on ſait combien il fut répandu de ſang dans la Guerre Civile entre Sylla, & Marius.

(20) *Le Dueil, l'horrible Deuil.*] C'étoit une des Divinitez Infernales, ſuivant la Mythologie Payenne.

(21) *Les plaines Philippiques.*] Il y avoit deux Villes, qui portoient le nom de *Philippes*; l'une en Theſſalie, près de laquelle ſe donna la bataille de Pharſale; l'autre dans la Macédoine, où Brutus, & Caſ-

*Romanosque cie; ac noſtris da funera regnis.*
*Jam pridem nullo perfudimus ora cruore;*
*Nec mea Tiſiphone ſitientes perluit artus,*
*Ex quo Sullanus bibit enſis, & horrida tellus*
*Extulit in lucem nutritas ſanguine fruges.*
*Hæc ubi dicta dedit, dextræ conjungere dextram*
*Conatus, rupto tellurem ſolvit hiatu.*
*Tunc Fortuna levi defundit pectore voces:*
*O Genitor, cui Cocyti penetralia parent,*
*Si modò vera mihi fas eſt impunè profari,*
*Vota tibi cedent. Nec enim minor ira rebellat*
*Pectore in hoc, leviorque exurit flamma medullas.*
*Omnia, quæ tribui Romanis arcibus, odi;*
*Muneribusque meis iraſcor. Deſtruet iſtas*
*Idem, qui poſuit, moles Deus. Eſt mihi cordi*
*Quippe cremare viros, & ſanguine paſcere Luctum.*
*Jam fragor armorum trepidantes perſonat auras.*
*Cerno equidem gemina jam ſtratos morte Philippos,*
*Theſſaliæque rogos, & funera gentis Iberæ,*

*Et*

---

Caſſius furent vaincus par Octave, & par Marc-Antoine.

(22) *Les champs d'Ibérie, & les ſables Libyques*] Pétrone parle ici des Victoires remportées par Céſar en Eſpagne, prémièrement ſur les Lieutenans, & enſuite ſur les fils mêmes de Pompée; & en Afrique ſur Scipion, & Caton, & ſur le Roi Juba.

Ce n'eſt pas tout encor. Je vois Mars en fureur
De la guerre en tous lieux renouveller l'horreur.
Sur la mer (23) d'Actium Apollon l'encourage,
Et du Nil révolté fait trembler le rivage.
Hâte toi donc d'ouvrir les portes du Trépas,
Et ſois ſûr que les Morts ne te manqueront pas.
Je veux, pour les paſſer, que l'infernal Pilote,
Non content d'une barque, ait beſoin (24) d'une flotte;
Et que ta Tiſiphone en ſon horrible flanc,
D'un Peuple, que j'abhorre, abſorbe tout le ſang.
Ainſi parle à Pluton la Déeſſe volage.
La foudre en ce moment gronde, & perce un nuage.
Le Ciel brille d'éclairs; & le Père des Morts
Saiſi d'un promt effroi retourne aux ſombres bords.
Ce ſignal eſt ſuivi des plus triſtes augures.
Les Aſtres ſemblent fuir les diſcordes futures.
Le Soleil s'obſcurcit. La Lune éteint ſes feux.
On entend dans les airs un bruit de guerre affreux.
Des montagnes ſoudain les cimes ſe détachent.
Sous leurs lits deſſèchez les rivieres ſe cachent.

Et-

(23) *Sur la mer d'Actium.*] Le Poëte parle de la bataille navale de ce nom, qui décida de l'Empire entre Octave, & Marc-Antoine, & qui mit fin au fameux Triumvirat.

(24) *Ait beſoin d'une flotte.*] On verra dans

*Et Libyæ. Cerno & tua, Nile, gementia clauſtra,*
*Actiacosque ſinus, & Apollinis arma tumentis.*
*Pande, age, terrarum ſitientia regna tuarum,*
*Atque animas arceſſe novas. Vix ſqualida Porthmeus*
*Sufficiet ſimulacra virûm traducere cymba;*
*Claſſe opus eſt. Tuque ingenti ſatiare ruina,*
*Pallida Tiſiphone, conciſaque vulnera mande.*
*Ad Stygios Manes laceratus ducitur Orbis.*
*Vix dum finierat, quum ſulphure rupta coruſco*
*Intremuit nubes, eliſosque abſcidit ignes.*
*Subſidit pater Umbrarum, gremioque reducto*
*Telluris, pavitans fraternos palluit ictus.*
*Continuò clades hominum, venturaque damna*
*Auſpiciis patuere Deûm. Namque ore cruento*
*Deformis Titan vultum caligine texit.*
*Civiles acies jam tum ſperare putares.*
*Parte alia plenos extinxit Cynthia vultus,*
*Et lucem ſceleri ſubduxit. Rupta tonabant*
*Vorticibus laxis montis juga; nec vaga paſſim*
*Flumina per notas ibant morientia ripas.*
*Armorum ſtrepitu cœlum furit; & tuba Martem*
*Si-*

dans mes Remarques une exagération de la même force, de la façon de Lucain.

Etna juſqu'au Ciel même imprime la terreur,
Et ſemble lui lancer ſa foudre avec fureur.
Autour de leurs tombeaux, les Ombres gémiſſantes
Se font entendre au loin par des voix menaçantes.
Une Comète enfin nous prépare aux ſanglots;
Et du Ciel dans l'inſtant le ſang coule à grands flots.
L'effet ne tarde pas à ſuivre la menace.
Céſar, qui des Gaulois avoit domté l'audace,
Apprend (25) que le Sénat, flétriſſant ſes lauriers,
Par un injuſte Arreſt l'enlève à ſes guerriers.
L'ardeur de ſe vanger eſt tout ce qu'il écoute.
Des Alpes auſſi-tôt il prend l'affreuſe route.
Sur ces monts, dont Hercule (26) a frayé les chemins,
Ce Dieu reçoit encor le culte des Humains.
Il ſemble à leur hauteur, de tout homme ignorée,
Qu'ils ſoûtiennent le poids de la voûte azurée.
Sur leurs faîtes glacez l'hyver règne en tout tems,
Et n'y fit jamais place aux douceurs du Printems.

Ju-

(25) *Apprend que le Sénat* &c.] Pétrone dit ſeulement que Céſar avoit couru à la vengeance ; ſans en expoſer auparavant la raiſon. J'ai crû la devoir ajouter, pour plus grande clarté. Céſar l'a raportée lui-même, au commencement de ſes Commentaires, de la Guerre Civile. Il dit que ce qui porta les choſes à une rupture ouverte, fut un Décret propoſé au Sénat par le Conſul Lentulus, & qui paſſa à la pluralité des voix, que ſi dans un certain jour Céſar ne quittoit pas le Commandement de ſon Armée, il ſeroit regardé comme ennemi de la Répu-

bli-

*Sideribus tremefacta ciet. Jamque Ætna voratur*
*Ignibus insolitis, & in æthera fulmina mittit.*
*Ecce inter tumulos, atque ossa arentia bustis,*
*Umbrarum facies diro stridore minatur.*
*Fax, stellis comitata novis, incendia ducit;*
*Sanguineoque repens descendit Juppiter imbre.*
*Hæc ostenta brevi solvit Deus. Exuit omnes*
*Quippe moras Cæsar, vindictæque actus amore*
*Gallica projecit, civilia sustulit arma.*
*Alpibus aëriis, ubi Graio Numine pulsæ*
*Descendunt rupes, & se patiuntur adiri,*
*Est locus Herculeis aris sacer. Hunc nive dura*
*Claudit hiems, canoque ad sidera vertice tollit.*
*Cœlum illic sedisse putes. Non solis adusti*
*Mansuescit radiis, non verni temporis aura.*
*Sed glacie concreta ingens, hiemisque pruinis,*
*Totum ferre potest humeris minitantibus Orbem.*

*Hæc*

blique. Il est vrai que l'opposition des Tribuns du Peuple empêcha que ce Décret ne fût rédigé. Mais les Consuls ne laissèrent pas de le regarder comme fait, en déclarant la guerre à César, qui les en fit bientôt repentir.

(26) *Dont Hercule a frayé les chemins.*] On verra dans mes Remarques sur le texte Latin, qu'il est ici question du passage des Alpes Maritimes, auprès de Monaco. Le port de cette ville étoit appellé, *le Port d'Hercule Monœcus*, à cause que, suivant une ancienne tradition, Hercule avoit rendu en cet endroit le chemin des Alpes praticable, & qu'il y avoit construit une Ville, dont les habitans lui avoient depuis élevé un Temple.

Jule arrête ſes pas ſur ces roches hautaines;
Et découvrant de là les régions lointaines,
Jette ſur l'Auſonie un regard furieux,
Et prononce ces mots, levant ſes mains aux Cieux:
Père des Immortels; & toi, Terre Italique,
Où par mes longs travaux on vit la République
De cent combats gagnez rendre graces aux Dieux,
Et nos Faſtes remplis de mes faits glorieux;
Je vous prens à témoins, que mon ame attendrie
Porte à regret la guerre au ſein de ma patrie.
Mais je m'y vois forcé par mes fiers ennemis.
Leur jalouſe fureur ſe croit donc tout permis?
Quoiqu'une Loi ſuprème (27) en ma faveur prononce,
Aux droits, qu'elle me donne, on veut que je renonce.
On oſe me proſcrire; & l'on ne peut ſouffrir,
Que j'aſpire aux honneurs, qu'on auroit dû m'offrir.
Envain par ma valeur la Gaule fut ſoumiſe;
Envain j'aurai domté le Rhin, & la Tamiſe:
Tant d'exploits éclatans n'auront donc d'autre prix,
Qu'un exil plus certain, que de plus ſûrs mépris?
Rome, pour récompenſe, en criminel me traite.
Que dis-je, Rome? Non; c'eſt l'indigne retraite
D'un peuple (28) mercénaire, & de vils citoyens,
Que jamais Romulus n'adoptera pour ſiens.

Des

*Hæc ubi calcavit Cæſar juga milite læto,*
*Optavitque locum, ſummo de vertice montis*
*Heſperiæ campos latè proſpexit; & ambas*
*Intendens cum voce manus ad ſidera, dixit:*
*Juppiter omnipotens, & te, Saturnia tellus,*
*Armis læta meis, olimque ornata triumphis,*
*Teſtor, ad has acies invitum arceſſere Martem,*
*Invitas me ferre manus. Sed vulnere cogor,*
*Pulſus ab urbe mea, dum Rhenum ſanguine tingo,*
*Dum Gallos iterum Capitolia noſtra petentes*
*Alpibus excludo, vincendo certior exul.*
*Sanguine Germano, ſexagintaque triumphis*
*Eſſe nocens cœpi. Quanquam, quos gloria terret?*
*Aut qui ſunt, qui bella jubent? Mercedibus emptæ,*
*Ac viles operæ, quarum eſt mea Roma noverca.*

*At,*

(27) *Quoiqu'une Loi ſuprême* &c.] J'ai crû devoir encore ajouter ceci à l'original, pour mettre dans un plus grand jour les ſujets de plainte de Céſar. Quoique ſous le Conſulat de Pompée & de Craſſus le Sénat eût prorogé pour cinq ans ſon gouvernement des Gaules, ſes ennemis, & particulièrement Pompée, vouloient qu'il s'en démît avant la fin du terme preſcrit, ſous la peine, dont je viens de parler. Ils s'oppoſoient de plus à un ſecond Conſulat, que demandoit Céſar, & qu'il croyoit dû à ſes ſervices.

(28) *D'un Peuple mercénaire* &c.] Le Poëte a ici en vûë cette multitude de nouveaux Citoyens, qui faiſoient alors métier de vendre leurs ſuffrages dans les Elections, à ceux qui les payoient le mieux. Cela eſt expliqué plus au long dans mes Remarques ſur le texte Latin.

Des armes du Sénat leur complot me menace.
Mais je ſçaurai punir leur téméraire audace ;
Montrer leur injuſtice ; & qu'il n'appartient pas
A d'auſſi foibles mains de deſarmer mon bras.
Et vous, chers Compagnons de toutes mes fortunes,
Vos plaintes avec moi doivent être communes.
On vous fait même crime. Il faut vous en laver
Dans le ſang des ingrats, qui nous oſent braver.
Je vous dois ces ſuccès, qui cauſent tant d'envie.
S'ils méritent la mort, qu'on nous ôte la vie.
Mais je ne t'en crois pas, Peuple injuſte, & léger.
Le ſort en eſt jetté ; c'eſt au ſort d'en juger.
Commençons donc, Amis, une guerre terrible.
Avec de tels guerriers Céſar eſt invincible.
Il dit ; un corbeau (29) part, & d'un vol vigoureux
Fendant ſoudain les airs donne un préſage heureux.
D'un bois épais & ſombre, à gauche de l'armée,
Sortent des feux brillans, dont elle eſt animée.
Phébus ſemble augmenter ſes rayons éclatans,
Et rendre le courage aux cœurs les plus flotans.
Mais Céſar ſait lui ſeul plus que tous les auſpices.
Il marche aux prémiers rangs ; franchit les précipices ;
Sur des tas de glaçons oſe s'avanturer ;
Et ſes braves Soldats ſuivent ſans murmurer.
Mille obſtacles envain ſous leurs pas ſemblent naître.

L'on

*At, reor, haud impunè; nec hanc ſine vindice dextram*
*Vinciet ignavus. Victores ite furentes;*
*Ite, mei comites, & cauſam dicite ferro.*
*Namque omnes unum crimen vocat. Omnibus una*
*Impendit clades. Reddenda eſt gratia vobis;*
*Non ſolus vici. Quare, quia pœna trophæis*
*Imminet, & ſordes meruit victoria noſtra,*
*Judice Fortuna cadat alea. Sumite bellum,*
*Et tentate manus. Certè mea cauſa peracta eſt.*
*Inter tot fortes armatus neſcio vinci.*
*Hæc ubi perſonuit, de cœlo Delphicus ales*
*Omina læta dedit, populique meatibus auras.*
*Nec non horrendi nemoris de parte ſiniſtra*
*Inſolitæ voces flammæ ſonuere ſequente.*
*Ipſe nitor Phœbi vulgato latior orbe*
*Crevit, & aurato præcinxit fulgure vultus.*
*Fortior ominibus movit Mavortia ſigna*
*Cæſar, & inſolitos greſſu prior occupat auſus.*
*Prima quidem glacies, & cana cincta pruina*
*Non pugnavit humus, mitique horrore quievit.*

*Sed*

(29) *Un Corbeau par ſes.*] La ſuperſtition des Romains ſur le fait des bons, tout le monde.

L'on voit leur fermeté dans le péril s'accraitre.
Là les glaçons rompus s'entrouvrent ſous leurs piez.
Ici leurs corps tranſis ſemblent pétrifiez.
Plus loin roulent ſur eux à vagues épanduës
D'affreux torrens, formez par des neiges fonduës,
Qui par le froid Borée en un inſtant glacez,
Font cheoir hommes, chevaux, l'un ſur l'autre entaſſez.
Enfin, pour s'oppoſer à ce triſte paſſage,
Les vents, & les frimats réunissent leur rage.
Le Ciel, comme la Terre, en paroit conſterné.
Mais le cœur de Céſar n'en peut être étonné.
Tel Hercule jadis par des routes affreuſes
Du Caucaſe affronta les roches ſourcilleuſes.
Tel du haut de l'Olympe, armé de traits vangeurs,
Jupiter des Titans vint dompter les fureurs.
En hâte cependant la prompte Renommée
Va conter ces projets à Rome deſarmée;
Et ſuſpendant ſon vol ſur le mont Palatin,
Répand ces faits divers dans le Peuple Latin;
Que Jule, & ſes Soldats ont conſpiré ſa perte;
Que déja de vaiſſeaux la mer paroit couverte;
Et que ces bataillons, fameux par tant d'exploits,
Des Alpes en bon ordre ont paſſé les détroits.

*Sed poſtquam turmæ nimbos fregere ligatos,*
*Et pavidus quadrupes undarum vincula rupit,*
*Incaluere nives; mox flumina montibus altis*
*Undabant modò nata. Sed hæc quoque (juſſa putares)*
*Stabant; & victa fluctus ſtupuere ruina;*
*Ut paulo ante, lues jam concidenda jacebat.*
*Tum verò malefida virûm veſtigia luſit,*
*Decepitque pedes. Pariter turmæque, virique,*
*Armaque congeſta ſtrue deplorata jacebant.*
*Ecce etiam rigido concuſſæ flumine nubes*
*Exonerabantur; nec rapti turbine venti*
*Deerant, nec tumida confractum grandine cœlum.*
*Ipſæ jam rupes ruptæ ſuper arma cadebant,*
*Et concreta gelu Ponti velut unda ruebant.*
*Victa erat ingenti tellus nive, victaque cœli*
*Sidera; victa ſuis hærentia flumina ripis;*
*Nondum Cæſar erat. Sed magnam nixus in haſtam*
*Horrida ſecuris frangebat greſſibus arva.*
*Qualis Caucaſea decurrens arduus arce*
*Amphitryoniades; aut torvo Juppiter ore,*
*Quum ſe verticibus magni demiſit Olympi,*
*Et perituroruṁ disjecit tela Gigantum.*
*Dum Cæſar timidas iratus deprimit arces,*
*Interea volucer motis conterrita pennis*
*Fama volat, ſummique petit juga celſa Palatî;*
*Atque hoc Romanos tonitru ferit, omnia ſignans:*
*Jam claſſes fluitare mari; totasque per Alpes*

A ce bruit auſſi-tôt Rome prend l'épouvante.
L'image du grand Jule à ſes yeux ſe préſente.
Elle croit l'entrevoir au pied de ſes remparts,
Et la mort devant lui voler de toutes parts.
Comme dans un vaiſſeau, battu par la tempête,
Le Pilote ſouvent s'étonne, & perd la tête;
Et pour fuir un péril, facile à ſurmonter,
Sur des bords pleins d'écueils court ſe précipiter;
Ainſi nos citoyens, qu'un trouble affreux agite,
Mettent indignement leur ſalut dans la fuite.
L'un timide ſe ſauve aux plus lointains deſerts;
L'autre cherche un aſile au vaſte ſein des mers;
Et par de tels conſeils lâchement gouvernée,
Au vainqueur irrité Rome eſt abandonnée.

Qui pourroit de ce Peuple, en ces triſtes momens,
Peindre les ſoins divers, les divers mouvemens!
L'un, invoquant ſes Dieux, en ſon ſein les emporte.
L'avare pour ſon or va chercher une eſcorte.
Ainſi chacun ſe charge, au gré de ſes déſirs,
De ce qui peut cauſer ſa crainte, ou ſes plaiſirs.
L'époux tient en ſes bras l'épouſe déſolée.
L'enfant ſuit en pleurant ſa mère échevelée.
Tous, quittant leurs foyers, pouſſent des cris perçans,
Et contre l'ennemi font des vœux impuiſſans.

De

*Fervere Germano perfusas sanguine turmas.*
*Arma, cruor, cædes, incendia, totaque bella*
*Ante oculos volitant. Ergo pulsata tumultu*
*Pectora per dubias scinduntur territa causas.*
*Ac, velut ex alto quum magnus inhorruit Auster,*
*Et pulsas evertit aquas, non arma ministris,*
*Non regimen prodest; ligat alter pondera pinus;*
*Alter tuta sinus, tranquillaque litora quærit;*
*Hic dat vela fugæ, Fortunæque omnia credit;*
*Gaudet Roma fuga; debellatique Quirites*
*Rumoris sonitu mœrentia tecta relinquunt,*
*Grandævosque patres; onerisque ignara juventus*
*Id, pro quo metuit, tantùm trahit. Omnia secum*
*Hic vehit imprudens, prædamque in prælia ducit.*
*Huic fuga per terras; illi magis unda probatur,*
*Et patria est pontus jam tutior. Est, magis arma*
*Qui tentata velit, fatisque jubentibus uti.*
*Quantùm quisque timet, tantò fugit ocyor. Ipse*
*Hos inter motus populus (miserabile visu)*
*Quò mens icta jubet, deserta ducitur urbe.*
*Sunt, qui conjugibus mœrentia pectora jungant.*
*Ille manu trepida natos tenet. Ille Penates*
*Occultat gremio, deploratumque relinquit*
*Limen, & absentem votis interficit hostem.*

De ton héros cheri, du grand, du fier Pompée,
Rome, es-tu donc enfin aujourd'hui détrompée?
L'aurois-tu jamais crû, que ce vainqueur du Pont,
Qui fit trembler jadis l'Hydaſpe, & l'Helleſpont;
Qui purgea de brigands l'Empire de Neptune;
Et qu'après tant d'exploits, pour comble de fortune,
Jupiter (30) étonné vit triompher trois fois,
Eût, en fuyant lui-même, abandonné ſes droits?
Et que portant ſa honte, & ſa rage en Epire,
Il eût en d'autres mains laiſſé paſſer l'Empire?
Tous les paiſibles Dieux, dont il chercha l'appui,
Pour le juſtifier veulent fuir avec lui;
Et quittent ſans regret une terre abhorrée,
Où triomphe à leurs yeux l'injuſtice adorée.
La Paix avant tout autre, un bouclier en main,
Et ſous un caſque affreux cachant un front ſerein,
Au Ciel, & ſur la Terre envain cherche un aſile.
Chez le ſeul Dieu des Morts elle en trouve un tranquille.
La Juſtice, & la Foi ſuivent la larme à l'œil;
Et l'aimable Concorde, en long habit de deuil.
L'Enfer d'autre côté vomit des gouffres ſombres,
Tous les Monſtres divers du Royaume des Ombres;
Erinnys, & Mégère, avec leurs noirs flambeaux;
Bellone, & les Horreurs, qui ſuivent ſes drapeaux;

Et

*Quid tam parva queror? Gemino cum Conſule Magnus,*
*Ille tremor Ponti, ſævi quoque terror Hydaſpis,*
*Et piratarum ſcopulus; modò quem ter ovantem*
*Juppiter horruerat; quem fracto in gurgite Pontus,*
*Et veneratus erat ſubmiſſa Boſporus unda,*
*Pro pudor! imperii deſerto nomine fugit,*
*Ut Fortuna levis Magni quoque terga videret.*
*Tergo (tanta lues!) Divûm quoque numina vidit;*
*Conſenſitque fugæ cœli timor. Ecce per Orbem*
*Mitis turba Deûm, terras exoſa furentes,*
*Deſerit, atque hominum damnatum avertitur agmen.*
*Pax prima ante alios, niveos peltata lacertos,*
*Abſcondit galea victum caput; atque relicto*
*Orbe, fugax Ditis petit implacabile regnum.*
*Huic comes it ſincera Fides; & crine ſoluto*
*Juſtitia; ac mœrens lacera Concordia palla.*
*At contra, Sedes Erebi quà rupta debiſcit,*
*Emergit latè Ditis chorus; horrida Erinnys,*
*Et Bellona minax, facibuſque armata Megæra,*

*Fle-*

(30) *Jupiter étonné.*] Ce Dieu étoit principalement honoré à Rome, au Temple du Capitole, où ceux, qui triomphoient, marchoient en pompe, & alloient faire à ce Dieu des ſacrifices, & lui offrir une partie des dépouilles des ennemis.

Et la Trahiſon lâche, à l'œil louche, & perfide;
Et la cruelle Mort, au teint pâle, & livide.
Mais la Fureur ſurtout, à pas précipitez,
Comme libre, & ſans frein, marche de tous côtez.
Tout ſon corps eſt couvert d'horribles meurtriſſures,
Et ſon caſque ſanglant cache mille bleſſures.
D'un bouclier, percé par d'innombrables traits,
Son intrépide bras porte l'énorme faix;
Tandis que l'autre main à l'Univers tranquille
Préſente le flambeau de la guerre Civile.
Le bruit juſqu'en l'Olympe à peine en a volé;
Les Dieux prennent parti dans ce grand démêlé.
Jule eſt ſuivi de Mars. Vénus lui ſert de guide,
Et la fière Pallas lui prête ſon Egide.
Dans les Cieux ſon rival trouve auſſi de l'appui.
Et Diane, & Phébus ſe déclarent pour lui.
Mercure en fait de même, & l'Hercule de Grèce
Pour l'Hercule (31) Romain hautement s'intereſſe.
Des trompettes déja j'entens le bruit affreux.
La Diſcorde, ſortant du ſéjour ténébreux,
Au milieu des mortels lève ſa tête altière.
Il coule un ſang épais de ſa noire paupière.
Ses dents, qui font horreur, reſſemblent à l'airain.
La peſte eſt ſur ſa langue, & le fiel dans ſon ſein.
Mille horribles ſerpens forment ſa chevelure.
Une robe ſanglante eſt toute ſa parure;

Et

*Fletuſque, Inſidiaque, & lurida Mortis imago.*
*Quas inter Furor, abruptis ceu liber habenis,*
*Sanguineum latè tollit caput; oraque, mille*
*Vulneribus confoſſa, cruenta caſſide velat.*
*Hæret detritus læva Mavortius umbo,*
*Immanibilibus telis gravis; atque flagranti*
*Stipite dextra minax terris incendia portat.*
*Sentit terra Deos, mutataque ſidera pondus*
*Quæſivere ſuum. Nemque omnis Regia cœli*
*In partes diducta ruit; primùmque Dione*
*Cæſaris acta ſui ducit. Comes additur illi*
*Pallas, & ingentem quatiens Mars horridus haſtam;*
*Magnum cum Phœbo ſoror, & Cyllenia proles*
*Excipit, ac totis ſimilis Tirynthius actis.*
*Infremuere tubæ, ac ſciſſæ Diſcordia crine*
*Extulit ad ſuperos Stygium caput. Hujus in ore*
*Concretus ſanguis, contuſaque lumina flebant,*
*Stabant ærati ſcabra rubigine dentes;*
*Tabo lingua fluens, obſeſſa draconibus ora;*

*At-*

(31) *Pour l'Hercule Romain.*] Les grands exploits de Pompée, & particulièrement contre les Pirates, l'avoient fait comparer à Hercule. On peut voir les preuves que j'en ai rapportées dans mes Remarques ſur le texte Latin.

Et ſa main, ſecouant un flambeau dans les airs,
De ſa cruelle flamme embraſe l'Univers.
Sur le haut Apennin le noir Monſtre s'arrête,
Et de tous les côtez tournant ſoudain la tête,
D'un ton épouvantable, il prononce ces mots:
O vous, qui croupiſſez dans un trop long repos,
Il eſt tems d'en ſortir, Peuples, courez aux armes.
Faites couler le ſang; ce ſeroit peu des larmes.
Qu'on déſole les champs. Qu'on brule les citez.
Qu'amis, parens, voiſins, ne ſoient point exceptez.
Femmes, enfans, vieillards, qu'à la guerre tout vole;
Que tout s'ébranle enfin de l'un à l'autre Pole.
Oſe, fier (32) Marcellus, faire obſerver les loix.
Soûlève, ô (33) Curion, le Peuple par ta voix.
Qu'à ton gré, (34) Lentulus, le carnage s'apprête.
Mais qu'attens-tu, Céſar? Et quel reſpect t'arrête?
Détruis, (35) détruis ces murs, qui t'oſent réſiſter.
Voi la ſuperbe Rome à tes pieds ſe jetter.

Pour

(32) *Fier Marcellus.*] Il y en avoit alors deux de ce nom, dont l'un fut Conſul l'An de Rome 702, & l'autre l'année ſuivante. Le prémier, dont il s'agit ici, s'appelloit *Marcus Claudius Marcellus.* Ce fut lui, qui propoſa le prémier d'abroger la Loi, qui avoit prorogé le tems du Gouvernement de Céſar.

(33) *O Curion.*] C. Scribonius Curion, l'un des plus beaux génies de ſon tems, étoit

*Atque inter torto lacerans in pectore veſtem,*
*Sanguineam tremula quatiebat lampada dextra.*
*Hæc, ut Cocyti tenebras, & Tartara liquit,*
*Alta petit gradiens juga nobilis Apennini,*
*Unde omnes terras, atque omnia litora poſſet*
*Adſpicere, ac toto fluitantes Orbe catervas;*
*Atque has erumpit furibundo pectore voces:*
*Sumite nunc, Gentes, accenſis mentibus arma;*
*Sumite, & in medias immittite lampadas urbes.*
*Vincetur, quicunque latet. Non fœmina ceſſet,*
*Non puer, aut ævo jam deſolata ſenectus.*
*Ipſa tremat tellus, laceratæque tecta rebellent.*
*Tu legem, Marcelle, tene. Tu, concute plebem,*
*Curio. Tu fortem neu ſupprime, Lentule, Martem.*
*Quid porrò tu, Dive, tuis cunctaris in armis?*
*Non frangis portas? Non muris oppida ſolvis?*

*The-*

étoit du nombre des Tribuns du Peuple dans le commencement de la Guerre Civile, où il ſe déclara fortement pour Céſar, qui ſçut, dit-on, le gagner à force d'argent.

(34) *Qu'à ton gré, Lentulus &c.*] L. Cornelius Lentulus étoit Conſul cette même année, qui fut la 704. de Rome, & à vrai dire, la dernière de la République. Ce fut l'un de ceux, qui parurent le plus oppoſez aux propoſitions de paix, qui furent faites de la part de Céſar.

(35) *Détruis, détruis ces murs &c.*] Ceci doit être entendu de pluſieurs petites Villes, que Céſar ſoûmit, quand il eut paſſé le Rubicon avant que de marcher à Rome.

Pour forcer (36) ſon Tréſor prépare tes machines ;
Et ravis l'or fatal, fruit de tant de rapines.
Pour toi, qui deffendis ſi mal le nom Latin,
Pompée, il faut cèder à ton triſte deſtin.
Il t'attend dans la Grèce, où bientôt l'Italie
Va teindre de ſon ſang les champs de Theſſalie.
La Diſcorde a parlé. Son Arrêt s'accomplit.
De ſang (37) la Terre eſt teinte, & Pluton s'applaudit.

(36) *Pour forcer ſon Tréſor &c.*] Une des prémières choſes, que fit Céſar, quand il fut maitre de Rome, fut de ſe transporter au Temple de Saturne, pour s'y emparer de l'un des Tréſors de la République, qui y étoit conſervé, & dont les Conſuls avoient emporté les clefs. Le Tribun Metellus voulut s'y oppoſer non ſeulement par ſes remontrances, mais même en s'aſſeyant devant la porte du Temple dans ſa chaiſe de Tribun, qu'il y avoit fait porter. Mais ayant été forcé d'en ſortir par les menaces, qu'on lui fit d'en venir aux dernières extrémitez, Céſar fit rompre les portes du lieu, où étoit le Tréſor, & s'en empara. Voyez ce qui en eſt dit plus au long dans les Remarques ſur le texte Latin.

(37) *De ſang la Terre eſt teinte &c.*] Ceci n'eſt point dans l'Original. Mais le Poëme Latin finit ſi bruſquement, que j'ai crû y donner quelque grace, en marquant dans un ſeul vers l'effet des deſirs de Pluton, des prédictions de la Fortune, & des exhortations de la Diſcorde. Je me flate qu'on ne m'accuſera pas d'avoir beaucoup ajouté au Poëte, & encore moins de l'avoir paraphraſé, ſuivant la méthode ordinaire, mais très condamnable des Traducteurs. La mienne y eſt très oppoſée, comme on a pû le voir dans quelques Pièces de cette nature, que j'ai compoſées exprès autrefois, pour prouver que notre Langue n'eſt ni moins riche, ni moins ſerrée, que la Latine. Mais on n'y peut réuſſir, qu'en choiſiſſant des Originaux, qui ſoient écrits avec autant de clarté, que d'élégance, comme Virgile, Horace, Ovide, &c. Il n'en eſt pas de même de Pétrone, dont le ſens eſt quelquefois ſi obſcur, qu'on ſe rendroit inintelligible, ſi pour développer ſes idées, on ne leur donnoit un peu plus d'étenduë. C'eſt ce que j'ai fait en quelques endroits ; en tâchant néanmoins de ne leur rien faire perdre de leur force.

*Theſaurosque rapis? Neſcis tu, Magne, tueri*
*Romanas arces? Epidamni mœnia quære;*
*Theſſaliæque ſinus humano ſanguine tinge.*
*Factum eſt in terris quicquid Diſcordia juſſit.*

EPI-

# EPITRE
## DE
# LEANDRE A HERO,
## IMITÉE D'OVIDE.

# LEANDRE A HERO.

Reçois, charmante Héro, de ma tendreſſe extrême
L'hommage, qu'à tes piez je porterois moi-même,
Si Neptune en fureur n'offroit inceſſamment
Un invincible obſtacle à mon empreſſement.
Plût au Ciel, qu'au récit de mes vives allarmes,
Tes beaux yeux attendris verſaſſent quelques larmes!
Mais comment me flater, que le Ciel ſoit pour moi,
Lui, qui m'ôte l'eſpoir de me rendre vers toi?
Qui ſe montre toûjours couvert d'affreux nuages?
Et qui trouble nos mers par d'éternels orages?
Nos plus fiers Matelots, effrayez du danger,
Sur les flots agitez craignent de s'engager.
Un d'entre eux plus hardi, peut-être téméraire,
Te porte de ma foi cette marque légère.
Je me préparois même à partager ſon ſort;
Mais tous nos citoyens l'ont vû ſortir du port.
Craignant de découvrir le feu, qui me conſume,
J'ai, pour te l'exprimer, eu recours à la plume;
J'ai tracé cette lettre, & voulant commencer:
„ Trop heureuſe, ai-je dit, tu vas me devancer;
„ Tu vas toucher la main de celle, qui m'enchante;
„ Et peut-être approcher de ſa bouche charmante,

„ Quand

# LEANDER HERONI.

*Mittit Abydenus, quam mallet ferre, ſalutem,*
*Si cadat ira maris, Seſta puella, tibi.*
*Si mihi Dî faciles, & ſunt in amore ſecundi,*
*Invitis oculis hæc mea verba leges.*

*Sed non ſunt faciles: nam cur mea vota morentur,*
*Currere me nota nec patiantur aqua?*
*Ipſa vides cœlum pice nigrius; & freta ventis*
*Turbida, perque cavas vix obeunda rates.*
*Unus, & hic audax, à quo tibi litera noſtra*
*Redditur, è portu navita movit iter.*
*Adſcenſurus eram: niſi quod, cum vincula proræ*
*Solveret, in ſpeculis omnis Abydos erat.*
*Non poteram celare meos, velut ante, parentes:*
*Quemque tegi volumus, non latuiſſet, amor.*
*Protinus hæc ſcribens, Felix, i, litera, dixi:*
*Jam tibi formoſam porriget illa manum.*
*Forſitan admotis dominæ tangêre labellis,*
*Rumpere dum niveo vincula dente volet.*

*Tali-*

„ Quand pour rompre tes laz ſes dents, ſes belles dents
„ Serviront à ſon gré ſes vœux impatiens.
Un ſoûpir auſſi-tôt a coupé ce murmure.
Mon cœur a confié le reſte à l'écriture.
Mais, Dieux! que cet emploi convient mal à ma main!
Bien mieux de l'onde amère elle fendroit le ſein,
Et bravant la fureur de ſes vagues hautaines,
Laiſſeroit à ma bouche à te conter mes peines.
Déja ſept longues nuits ont couvert l'horizon,
Sans qu'on ait vû changer cette horrible ſaiſon;
Ni que pour adoucir le mal, qui me tourmente,
Le ſommeil ait fermé ma paupière brûlante.
Au fort de mes ennuis, ſaiſi de doux tranſports,
Vers toi mon eſprit vole, au défaut de mon corps.
En ce penſer flateur quelquefois je m'égare;
Et lorſque ſur ta tour je vois briller ce phare,
Qui ſemble m'appeller en des lieux ſi chéris,
Je ſens d'un nouveau feu ranimer mes eſprits.
Trois fois, regardant Seſte, une ardeur inſenſée
M'a de tenter les flots fait prendre la penſée;
Et trois fois me livrant à cet affreux danger,
J'ai vû ces mêmes flots prêts à me ſubmerger.
Ah! ſuſpens tes rigueurs, implacable Borée.
La mer bien moins que moi gémit de leur durée.
D'un Amant malheureux ne romps plus les projets;

*Talibus exiguo dictis mihi murmure verbis,*
*Cetera cum charta dextra locuta mea eſt.*
*At quanto mallem, quam ſcriberet, illa nataret,*
*Meque per adſuetas ſedula ferret aquas!*
*Aptior illa quidem placido dare verbera ponto.*
*Eſt tamen & ſenſûs apta miniſtra mei.*
*Septima nox agitur, ſpatium mihi longius anno,*
*Sollicitum raucis ut mare fervet aquis.*
*His ego ſi vidi mulcentem pectora ſomnum*
*Noctibus, inſani ſit mora longa freti.*
*Rupe ſedens aliqua ſpecto tua litora triſtis:*
*Et quo non poſſum corpore, mente feror.*
*Lumina quin etiam ſumma vigilantia turre,*
*Aut videt, aut acies noſtra videre putat.*
*Ter mihi depoſita eſt in ſicca veſtis arena.*
*Ter grave tentavi carpere nudus iter.*
*Obſtitit inceptis tumidum juvenilibus æquor:*
*Merſit & adverſis ora natantis aquis.*
*At tu de rapidis, immanſuetiſſime, ventis,*
*Quid mecum certa prælia mente geris?*
*In me, ſi neſcis, Borea, non æquora, ſævis.*
*Quid faceres, eſſet ni tibi notus amor?*

Et ſouviens toi des biens, qu'Amour jadis t'a faits;
Qu'il fit naître en ton cœur la tendre ſympathie;
Et qu'il mit dans tes bras la charmante Orithie.
Songe enfin à la rage, où tu ſçais te porter,
Pour peu que dans ta courſe on oſe t'arrêter.
Par ton exemple inſtruit mets fin à mon ſuplice;
Et qu'Eole à jamais ainſi te ſoit propice.
Mais l'Aquilon eſt ſourd à mes vives douleurs,
Et ſemble par dépit redoubler ſes fureurs.
Ainſi donc, pour reſſource à mes langueurs mortelles,
De Dédale ſouvent je deſire les ailes;
Et voudrois, comme lui, par la route des Cieux
Prendre, pour t'aller voir, un vol audacieux.
D'autres fois tu reviens à ma triſte penſée,
Objet de mes deſirs, félicité paſſée;
Tems heureux, dont l'idée écarte mes ennuis,
Et que vit commencer la plus belle des nuits.
A peine ſon bandeau couvroit notre hémiſphère;
L'Amour me fit courir aux bords de l'Onde amère.
Hardi, je m'élançai dans ſon humide ſein.
La Lune, ſecondant mon amoureux deſſein,
Répandoit ſur les flots une douce lumière,
Et ſembloit me guider en ma noble carrière.
„ Alors la regardant: ô Déeſſe, en ce jour
„ Sois propice, ai-je dit, à mon fidèle amour.
„ En faveur de mes feux rapelle en ta mémoire
„ Le bel Endymion par toi comblé de gloire.

„ Si

*Tam gelidus cum sis, non te tamen, improbe, quondam*
*Ignibus Æthæis incaluisse negas.*
*Gaudia rupturo si quis tibi claudere vellet*
*Aërios aditus, qua paterere modo?*
*Parce, precor; facilemque move moderatius aurem.*
*Imperet Hippotadas sic tibi triste nihil.*
*Fana peto, precibusque meis obmurmurat ipse:*
*Quæsque quatit, nulla parte coërcet aquas.*
*Nunc dabit audaces animum mihi Dædalus alas!*
*Icarium quamvis hic prope letus adest.*
*Quidquid erit, patiar: liceat modo corpus in undas*
*Tollere; quod dubia sæpe pependit aqua.*
*Interea, dum cuncta negant ventique freumque,*
*Mente agito furti tempora prima mei.*
*Nox erat incipiens (nemque est meminisse voluptati)*
*Cum foribus patriis egrediebar amens.*
*Nec mora, depositâ paritèr cum veste timore,*
*Jactabam liquidis brachia lenta maris.*
*Luna fevè tremulum præbebat lumen euntî,*
*Ut comes in nostras officiosa vias.*
*Hanc ego suspiciens, Faveas, Dea candida, dixi;*
*Et subeant animo Latmia saxa tuo.*
*Non sinat Endymion te pectoris esse severi.*
*Flecte, precor, vultus ad mea furta tuos.*

„ Si des Cieux un mortel te fit deſcendre alors,
„ Une Divinité me fait quitter nos bords.
„ Oui, je crois à bon droit pouvoir la nommer telle.
„ Sa perſonne n'a rien, qui ſoit d'une mortelle.
„ Elle a ton doux regard, ton éclat, & tes traits;
„ De Vénus elle-même elle a tous les attraits.
„ Ainſi que dans les Cieux tout doit cèder aux vôtres,
„ Ceux d'Héro ſur la Terre effacent tous les autres;
„ Et ſi tu crois mes ſens un peu trop prévenus,
„ J'en fais juges tes yeux, ou bien ceux de Vénus.
A ces mots plus ardent vers Seſte je m'avance,
Et je ſens la Déeſſe à ſa vive influence.
Tout m'inſpiroit d'ailleurs un courage nouveau.
Un doux calme règnoit ſur la face de l'eau.
Des triſtes Alcyons la voix plaintive & tendre
De l'un à l'autre bord ſe faiſoit ſeule entendre.
A mon bonheur enfin tout ſembloit conſentir.
Je ſentois cependant mes bras ſe ralentir.
Mais ton brillant fanal s'offre à peine à ma vuë,
Qu'au gré de mes deſirs ma vigueur s'évertuë.
„ C'eſt là, dis-je, c'eſt là, que luit le feu divin,
„ Qui conſume mon cœur, & règle mon deſtin.
„ Oui, déja ſa chaleur chaſſe le froid de l'Onde.

„ Mes

*Tu, Dea, mortalem cœlo delapſa petebas.*
*Vera loqui liceat; quam ſequor, ipſa Dea eſt.*
*Neu referam mores cœleſti pectore dignos;*
*Forma niſi in veras non cadit illa Deas.*
*A Veneris facie non eſt prior ulla, tuaque.*
*Neve meis credas vocibus, ipſa vides.*
*Quanto, cum fulges radiis argentea puris,*
*Concedunt flammis ſidera cuncta tuis;*
*Tanto formoſis formoſior omnibus illa eſt;*
*Si dubitas, cæcum, Cynthia, lumen habes.*
*Hæc ego, vel certe non his diverſa, locutùs*
*Per mihi cedentes nocte ferebar aquas.*
*Unda repercuſſæ radiabat imagine Lunæ,*
*Et nitor in tacita nocte diurnus erat:*
*Nullaque vox noſtras, nullum veniebat, ad aures,*
*Præter dimotæ corpore, murmur, aquæ.*
*Alcyones ſolæ, memores Ceycis amati,*
*Neſcio quid viſæ ſunt mihi dulce queri.*
*Jamque fatigatis humero ſub utroque lacertis,*
*Fortiter in ſummas erigor altus aquas.*
*Ut procul adſpexi lumen, Meus ignis in illo eſt;*
*Illa meum, dixi, litora numen habent.*
*Et ſubito laſſis vires rediere lacertis:*
*Viſaque, quam fuerat, mollior unda mihi.*
*Frigora ne poſſim gelidi ſentire profundi,*
*Qui calet in cupido pectore, præſtat amor.*

„ Mes bras plus aiſément fendent la mer profonde ;
„ Et je ſens qu'en effet par de ſecrets reſſorts
„ Mon ardeur ſe redouble, en approchant ſes bords.
En achevant ces mots, je t'aperçois toi-même.
Je me ſens tout de flamme en voyant ce que j'aime,
Et mes bras empreſſez, par des efforts nouveaux,
Cherchent à mériter le prix de leurs travaux.
Mais que vois-je ? grands Dieux ! accourant au rivage
Dans la mer, chère Héro, tu cherches un paſſage.
Ta nourrice effrayée envain veut l'empêcher ;
Dans les flots hardiment je te vois approcher.
Ta main m'aide à ſortir de la plaine liquide ;
Elle daigne preſſer ma chevelure humide.
Echauffé dans tes bras, couvert de tes habits,
De quels tranſports ſoudains ne fus-je point épris ?
Quels baiſers je reçûs de ta bouche amoureuſe !
Qui pourroit exprimer leur douceur ſavoureuſe !
O baiſers, digne objet, digne prix de mon feu,
Paſſer pour vous les mers me ſemble encor trop peu.
De nos plaiſirs pourtant vous ne fûtes que l'ombre.
Des ſables de la mer ils paſſèrent le nombre.
Mais ces biens, dont les Dieux pourroient être jaloux,
Ne doivent être ſçûs, que des murs, & de nous.
Le jour trop promt mit fin à mon bonheur extrême.
Il fallut nous quitter. Mais dans ce moment même,
Où ta nourrice vint m'arracher de tes bras,

Par

*Quo magis accedo, propioraque litora fiunt,*
*Quoque minus restat, plus libet ire mihi.*
*Cum vero possum cerni quoque, protinus aldis*
*Spectatrix animos, ut valeamque facis.*
*Nunc etiam nando dominæ placuisse laboro,*
*Atque oculis jacto brachia nostra tuis.*
*Te tua vix prohibet nutrix descendere in altum:*
*Hoc quoque enim vidi: nec mihi verba dabas.*
*Nec tamen effecit, quamvis retinebat euntem,*
*Ne fieret prima pes tuus udus aqua.*
*Excipis amplexu, feliciaque oscula jungis:*
*Oscula (Di magni!) trans mare digna peti.*
*Deque tuis demtos humeris mihi tradis amictus:*
*Et madidam siccas æquoris imbre comam.*
*Cetera nox, & nos, & turris conscia novit,*
*Quodque mihi lumen per vada monstrat iter.*
*Nec magis illius numerari gaudia noctis,*
*Hellespontiaci quam maris alga potest.*
*Quo brevius spatium nobis ad furta dabatur,*
*Hoc magis est cautum, ne foret illud iners.*
*Jamque, fugatura Tithoni conjuge noctem,*
*Prævius Auroræ Lucifer ortus erat.*

*Oscula*

Par combien de baiſers ne m'arrêtas-tu pas?
La cruelle à la fin me fit rentrer dans l'Onde.
A m'y voir, on eût dit que ma douleur profonde
A mes bras engourdis ôtoit tout mouvement,
Et que j'allois toucher à mon dernier moment.
Mes yeux, ſans s'effrayer de ce danger funeſte,
Ne ſembloient occupez, qu'à ſe tourner vers Seſte.
Abyde auſſi dès-lors n'eut plus pour moi d'appas,
Et j'abhorre les lieux, où je ne te vois pas.
Amans infortunez, par quel deſtin bizarre
Faut-il, qu'unis de cœur, une mer nous ſépare?
De ton climat, du mien, voi lequel te plait mieux;
Et cherchons déſormais à vivre aux mêmes lieux.
Le moindre vent s'oppoſe au bonheur de ma flamme.
La mer, en ſe troublant, met le trouble en mon ame;
Et quand un calme heureux ramène les Zéphirs,
Toûjours un long trajet arrête mes deſirs.
Dieux! combien à mes bras a-t-il couté de peine?
La trace en eſt marquée en la liquide plaine;
Et les Tritons ſurpris admiroient chaque jour
Les travaux, où pour toi m'expoſoit mon amour.
Cependant cette peine, autrefois mon martire,
Hélas! eſt aujourd'hui le ſeul bien, où j'aſpire.
Mais envain. Tous les vents à me nuire obſtinez

Toû-

*Oscula congerimus properata, sine ordine, rapta,*
*Et querimur parvas noctibus esse moras.*
*Atque ita cunctatus, monitu nutricis amaro,*
*Frigida deserta litora turre peto.*
*Digredimur flentes: repetoque ego Virginis æquor,*
*Respiciens dominam, dum licet, usque meam.*
*Si qua fides vero est; veniens huc esse natator;*
*Cum redeo, videor naufragus esse mihi.*
*Hoc quoque si credas; ad te via prona videtur:*
*A te cum redeo, clivus inertis aquæ.*
*Invitus repeto patriam: quis credere possit?*
*Invitus certe nunc maror urbe mea.*
*Hei mihi! cur animo juncti secernimur undis?*
*Unaque mens, tellus non habet una duos?*
*Vel tua me Sestos, vel te mea sumat Abydos:*
*Tam tua terra mihi, quam tibi nostra placet.*
*Cur ego confundor, quoties confunditur æquor?*
*Cur mihi caussa levis, ventus, obesse potest?*
*Jam nostros curvi norunt delphines amores:*
*Ignotum nec me piscibus esse reor.*
*Jam patet attritus solitarum limes aquarum,*
*Non aliter, multa quam via pressa rota,*
*Quod mihi non esset, nisi sic iter, ante querebar:*
*At nunc per ventos hoc quoque deesse queror.*
*Fluctibus immodicis Athamantidos æquora cæsent,*
*Vixque manet portu tuta carina suo.*

Toûjours sur l'Hellespont se montrent déclinez.
Tel il fut, quand d'Ino fuyant l'injuste rage
Hellé rendit ses flots fameux par son naufrage.
Mon triste sort au sien pourroit bien ressembler;
Et je ne sçais pourquoi j'en sens mon cœur trembler.
O trop heureux Phryxus, dont le Bélier agile
Te servit à passer cette mer indocile!
Quoique j'envirois peu cet utile secours,
Si la mer à mes bras laissoit un libre cours.
Eux seuls me tiendroient lieu de rames, de navire;
Eux seuls me conduiroient au port, que je desire.
Que tout autre Pilote, au milieu des hazards,
Sur quelque Etoile fixe arrête ses regards.
Un nouvel Astre ici plus fidelement me guide.
Eclairé de ses feux j'irois jusqu'en Colchide;
Et des plus grands Nageurs effaçant le renom,
J'oserois en cet art défier Palémon.
Après ce que j'ai vû, je ne puis m'y méprendre.
Souvent mon bras lassé semblois prêt à se rendre:
„ Courage, lui disois-je, & songe à devancer,
„ La belle Héro s'apprête à te récompenser.

Son-

*Hæc mare, cum primum de Virgine nomina mansa,*
*Quæ tenet, est nactum, tale fuisse puta.*
*Et satis amissa locus hic infimis ab Helle est:*
*Utque mihi parcat, crimine nomen habet.*
*Invideo Phryxo, quem per freta tristia tutum*
*Aurea lanigero vellere vexit ovis.*
*Nec tamen officium pecoris navisse negabo:*
*Dummodo, quas fundam corpore, dentur aquæ.*
*Arte ego nulla: fiat modo copia nandi,*
*Idem, navigium, navita, vector, ero.*
*Nec sequar aut Helicen, aut, qua Tyros utitur, Arcton:*
*Publica non curat sidera noster amor.*
*Andromedan alius spectet, claramve Coronam,*
*Quæque micat gelido Parrhasis Ursa polo.*
*At mihi, quod Persæ & cum Jove Liber amarunt,*
*Indicium dubia non placet esse via.*
*Est aliud lumen, multo mihi certius astris;*
*Non erit in tenebris quo duce noster amor.*
*Hoc ego dum spectem, Colchos, & in ultima Ponti,*
*Quaque viam fecit Thessala pinus, eam:*
*Et juvenem possim superare Palæmona nando,*
*Miraque quem subito reddidit herba Deum.*
*Sæpe per adstantes languentia mihi brachia motus,*
*Utque per immensas fessa trahantur aquas.*
*His ego cum dixi, Pretium non vile laboris,*
*Jam domine nobis colla secunda dabo:*

Soudain, tel qu'un Courſier, qui part de la barrière,
Je le ſentois fougueux pourſuivre ſa carrière.
Ainſi tu ſers de pole, & d'étoile à mes yeux,
Beauté, digne à mon gré de briller dans les Cieux.
Mais ne te preſſes pas d'aller y prendre place;
Ou dis, pour y monter, ce qu'il faut que je faſſe.
Que dis-je? & quels projets viennent me décevoir?
Un peu d'eau nous ſépare, & je ne puis te voir;
Et du fier Aquilon la rigueur ſans égale
M'empêche de franchir ce leger intervale.
Ah! plûtôt, pour ôter tout eſpoir à mes feux,
Puiſſe le monde entier nous ſéparer tous deux.
Car enfin près de toi que me ſert-il de vivre?
A mille affreux ennuis ce vain bonheur me livre.
De plus ardens deſirs je me ſens enflammé;
D'un feu plus violent je me ſens conſumé;
Et plus je me crois près du bien, que je deſire,
Plus de m'en voir privé mon triſte cœur ſoûpire:
Semblable au malheureux, qui ſans ceſſe altéré
Ne peut atteindre à l'eau, dont il eſt entouré.
Hé quoi? faudra-t-il donc, que pour voir ce que j'aime,
Toûjours je m'en raporte à l'inconſtance même?
Que mon bonheur dépende & des vents, & des mers?
Et que mon cœur friſſonne au moindre bruit des airs?
Si même dans l'Eté j'éprouve ces diſgraces,

*Protinus illa valent, atque ad ſua præmia tendunt;*
*Ut celer Eleo carcere miſſus equus.*
*Ipſe meos igitur ſervo, quibus uror, amores:*
*Teque, magis cœlo digna puella, ſequor.*
*Digna quidem cœlo, ſed adhuc tellure morare:*
*Aut dic, ad ſuperos & mihi quâ ſit iter.*
*Hic es, & exiguum miſero contingis amanti:*
*Cumque mea ſiunt turbida mente freta.*
*Quid mihi, quod lato non ſeparor æquore, prodeſt?*
*Num minus hoc nobis tam brevis obſtat aqua?*
*An malim, dubito, toto procul orbe remotus*
*Cum domina longe ſpem quoque habere mea.*
*Quo propius nunc es, flamma propiore caleſco:*
*Et res non ſemper, ſpes mihi ſemper adeſt.*
*Pene manu, quod amo, (tanta eſt vicinia) tango:*
*Sæpe ſed (heu!) lacrimas hoc mihi pene movet.*
*Velle quid eſt aliud fugientia prendere poma,*
*Spemque ſuo refugi fluminis ore ſequi?*
*Ergo ego te numquam, niſi cum volet unda, tenebo?*
*Et me felicem nulla videbit hiems?*
*Cumque minus firmum nil ſit quam ventus & unda,*
*In ventis & aqua ſpes mea ſemper erit?*
*Æſtus adhuc tamen eſt: quid cum mihi læſerit æquor*
*Plias, & Arctophylax, Oleniumque pecus!*

Que dois-je attendre, ô Ciel! de la saison des glaces?
Mais n'importe, & mon cœur, s'il s'y faut exposer,
Pour te voir, chère Héro, s'apprête à tout oser.
Et ne crois point qu'ici, digne de tes reproches,
Hardi loin du danger, je tremble à ses approches.
Si la fureur des vents dure encor quelques jours,
Tu verras les effets répondre à mes discours;
Et Léandre au travers des flots de l'onde émuë,
Ou se rendre à tes pieds, ou périr à ta vuë:
Heureux, si périssant en de si doux efforts,
Neptune par pitié me pousse vers tes bords;
Et de tous les amans si plaignant le plus tendre,
Héro de quelques pleurs daigne honorer ma cendre.

Mais pourquoi, t'annonçant un funeste avenir,
De sinistres discours vais-je t'entretenir?
Pardonne cette faute au trouble, qui m'agite;
Et m'aide par tes vœux à calmer Amphitrite.
Pour passer l'Hellespont il me faut peu d'instans.
Puisse Borée au moins m'en accorder le tems!
Que sur les flots ensuite il exerce sa rage.
Tranquille dans le Port je rirai de l'orage;
Et quelque long qu'il soit, bien loin d'en murmurer,
Je rendrai grace aux Dieux, qui le feront durer.

De

*Aut ego nunc novi, quam sit timenarius; aut me*
*In freta non unquam tunc quoque mittet Amor.*
*Neve putes id me, quod abest, promittere tempus:*
*Pignora sollicitis nunc tibi mando deis.*
*Sit tumidum pontus: etiam nunc mollibus aequor;*
*Hoc per inania experiemur aquas.*
*Aut mihi contingat felix audacia factu:*
*Aut mors sollicitis finis amantis erit.*
*Optabo tamen, ut partes expellar in illas;*
*Et teneant portus naufraga membra tuos.*
*Flebis enim, tactuque meum dignabere corpus:*
*Et, Mortis, dices, hujus ego causa fui.*
*Scilicet interitus offendens omina nostri:*
*Literaque invisa est hinc mea parte tibi.*
*Desino; parce queri: sed & ut mare finiat iram,*
*Accedant, quaeso, fac tua vota meis.*
*Pace brevi nobis opus est, dum transferor istò:*
*Cum tua contigero litora, perstet hiems.*
*Illic est aptum nostrae navale carinae:*
*Et melius nulla stat mea puppis aqua.*
*Illic me claudat Boreas, ubi dulce morari;*
*Tunc piger ad nandum, tunc ego cautus ero.*
*Nec faciam surdis convicia fluctibus ulla:*
*Triste natanturo nec querar esse fretum.*

De tes embraſſemens goûtant la douce étreinte,
Te quitter, chère Héro, ſera ma ſeule crainte;
Et mes bras dans les tiens oublians à nager,
Trouveront à partir toujours quelque danger.
Permets, en attendant que ce doux tems revienne,
Qu'au moins de mes ennuis ma Lettre t'entretienne.
Si Neptune à mes vœux accorde un promt ſuccès,
Guidé par ton flambeau je la ſuivrai de près.

*Me pariter venti teneant, pariterque lacerti;*
*Per cauſſas iſtic impediarque duas.*
*Cum patietur hiems, remis ego corporis utar.*
*Lumen in adſpectu tu modo ſemper habe.*
*Interea pro me pernoctet epiſtola tecum;*
*Quam, precor, ut minima proſequar ipſe mora.*

IMI-

# IMITATION

## DE L'ELEGIE I. DU LIVRE I.

## DES TRISTES D'OVIDE.

# IMITATION
## DE L'ELEGIE I. DU LIVRE I.
## DES TRISTES D'OVIDE.

Uvrage infortuné, fruit amer de mes larmes,
Vous irez donc ſans moi voir ces lieux pleins de charmes,
Dont le cruël Deſtin m'interdit le ſéjour;
Et que peut-être, hélas! j'ai quittez ſans retour.
Partez; mais non couvert de pourpre, & de dorures.
Laiſſez aux plus heureux l'éclat de ces parures.
Enfant d'un exilé, le deuil vous convient mieux;
Et pour toucher les cœurs, il faut fraper les yeux.
Que tout reſſente en vous l'horreur de ma diſgrace.
Que Rome de mes maux y découvre la trace;
Et juge, en y voyant tant de traits effacez,
Qu'ils ſont le triſte effet des pleurs, que j'ai verſez.
Allez; & de ma part ſaluez ce rivage,
Dont je garde en mon cœur une ſi douce image.
Là, ſi quelqu'un de moi daignant ſe ſouvenir,
De mon ſort avec vous cherche à s'entretenir,

Di-

# P. OVIDII NASONIS TRISTIUM

## LIBRI I. ELEGIA I.

*PArve, (nec invideo) ſine me, Liber, ibis in Urbem:*
*(Hei mihi!) quò domino non licet ire tuo.*
*Vade, ſed incultus; qualem decet exſulis eſſe.*
*Infelix, habitum temporis hujus habe.*
*Nec te purpureo velent vaccinia fuco:*
*Non eſt conveniens luctibus ille color.*
*Nec titulus minio, nec cedro charta notetur:*
*Candida nec nigra cornua fronte geras.*
*Felices ornent hæc inſtrumenta libellos;*
*Fortunæ memorem te decet eſſe meæ.*
*Nec fragili geminæ poliantur pumice frontes:*
*Hirſutus paſſis ut videare comis.*
*Neve lituraram pudeat: qui viderit illas,*
*De lacrimis factas ſentiet eſſe meis.*
*Vade, Liber, verbiſque meis loca grata ſalutæ.*
*Contingam certe, quo licet, illa pede.*
*Si quis, ut in populo, noſtri non immemor illic,*
*Si quis, qui, quid agam, forte requirat, erit;*

Dites lui que je vis; mais à charge à moi-même.
Encor d'un Dieu vangeur eſt-ce une grace extrême.
Mais n'en dites pas plus. Vous pourriez trop parler;
Et je ſuis dans un tems, où tout me fait trembler.
Je ſçais que de mon crime, en vous voyant paroître,
Le ſouvenir dans Rome auſſi-tôt va renaître.
Je prévois à quels traits il va vous expoſer.
Ne perdez pas le tems à vouloir m'excuſer.
J'ai ſubi juſtement la peine, que j'endure.
S'il eſt pourtant quelqu'un, qui la trouve trop dure;
Quelqu'un, qui dans ſon cœur partageant mon ſouci,
Souhaite Ovide heureux, & Céſar adouci;
Puiſſe-t-il, ce cœur tendre, & ſenſible à mes plaintes,
Jamais des coups du ſort ne ſentir les atteintes!
Puiſſent ſes vœux ſur tout être exaucez des Dieux;
Et moi mourir du moins, où ſont morts mes ayeux!
Peut-être en racontant ma déplorable hiſtoire,
De mes prémiers Ecrits ternirez-vous la gloire.
Mais, ſi l'on vous compare aux vers de mon printems,
Qu'on en compare auſſi les ſujets, & les tems.
Qu'on en pèſe un moment l'extrême différence.
Tout doit, chez un bon Juge, entrer dans la balance.
C'eſt peu qu'un beau génie au Parnaſſe ait accès.
Peut-il, s'il n'eſt tranquille, eſpérer du ſuccès?
Il faut un eſprit libre & de ſoins, & d'allarmes.
Le mien languit, hélas! dans l'ennui, dans les larmes;

Et

*Vivere me dices : ſalvum tamen eſſe negabis.*
*Id quoque, quod vivam, munus habere Dei.*
*Atque ita te tacitus, quærenti plura, legendum,*
*Ne, quod non opus eſt, forte loquare, dabis.*
*Protinus admonitus repetet mea crimina lector ;*
*Et peragar populi publicus ore reus.*
*Neu, cave, defendas, quamvis mordebere dictis.*
*Cauſſa patrocinio non bona pejor erit.*
*Invenies aliquem, qui me ſuſpiret ademtum,*
*Carmina nec ſiccis perlegat iſta genis :*
*Et tacitus ſecum, nequis malus audiat, optet,*
*Sit mea, lenito Cæſare, pœna minor.*
*Nos quoque, quisquis erit, ne ſit miſer ille, precamur,*
*Placatos miſero qui volet eſſe Deos.*
*Quæque volet, rata ſint ; ablataque Principis ira*
*Sedibus in patriis det mihi poſſe mori.*
*Ut peragas mandata, Liber, culpabere forſan ;*
*Ingeniique minor laude ferere mei.*
*Judicis officium eſt, ut res, ita tempora rerum*
*Quærere : quæſito tempore tutus eris.*
*Carmina proveniunt animo deducta ſereno :*
*Nubila ſunt ſubitis tempora noſtra malis.*
*Carmina ſeceſſum ſcribentis & otia quærunt :*
*Me mare, me venti, me fera jactat hiems.*

Car-

Et pour comble d'horreurs, un barbare Etranger
Se montre aux champs voiſins prêt à nous égorger.
Non non, Rome n'a point de cenſeur ſi ſévère,
Qui ne m'admire encor, d'en avoir pû tant faire;
Et fût-ce Homère même, en l'état où je ſuis,
Son eſprit cèderoit au poids de tant d'ennuis.
Soyez donc ſûrs, mes vers, qu'on vous rendra juſtice.
La Fortune en tout cas m'eſt-elle ſi propice,
Et de ſi peu de ſoins ſçait-elle m'agiter,
Que le ſort de mon nom me doive inquiéter?
Je n'ai que trop jadis eu d'ardeur pour la gloire.
Je dois mon infortune aux Filles de Mémoire;
Et de leur fol amour même encore éperdu,
Je ne ſçaurois haïr un Art, qui m'a perdu.

Quoi qu'il arrive, il faut que Rome enfin vous voye.
Puiſſe-t-elle ignorer, qu'Ovide vous envoye!
Mais ne vous flattez point de ce frivole eſpoir.
Pour vous connoître, hélas! il ſuffit de vous voir;
Et ce ſombre appareil, pour peu qu'on l'examine,
Décélera bientôt votre triſte origine.
Fuyez pourtant l'éclat. Déchus de leur faveur
Mes vers ſont déteſtez, & mon nom en horreur.
Si donc ſur ce nom ſeul refuſant de vous lire,
Quelque auſtère Romain s'obſtine à vous proſcrire,
Daignez, lui direz-vous, jetter ſur moi les yeux;

Voyez,

*Carminibus metus omnis abeſt: ego perditus enſem*
*Hæſurum jugulo jam puto jamque meo.*
*Hæc quoque quod facio, judex mirabitur æquus;*
*Scriptaque cum venia qualiacumque leget.*
*Da mihi Mæoniden, & tot circumſpice caſus;*
*Ingenium tantis excidet omne malis.*
*Denique ſecurus famæ, Liber, ire memento;*
*Nec tibi ſit lecto diſplicuiſſe pudor.*
*Non ita ſe nobis præbet Fortuna ſecundam,*
*Ut tibi ſit ratio laudis habenda tuæ.*
*Donec eram ſoſpes, tituli tangebar amore;*
*Quærendique mihi nominis ardor erat.*
*Carmina nunc ſi non ſtudiumque, quod obfuit, odi,*
*Sit ſatis: ingenio ſic fuga parta meo.*
*I tamen, i, pro me tu, cui licet, adſpice Romam.*
*Dî facerent, poſſem nunc meus eſſe liber!*
*Nec te, quod venias magnam peregrinus in Urbem,*
*Ignotum populo poſſe venire puta.*
*Ut titulo careas, ipſo noſcêre colore:*
*Diſſimulare velis; te liquet eſſe meum.*
*Clam tamen intrato; ne te mea carmina lædant.*
*Non ſunt; ut quondam plena favoris erant.*
*Si quis erit, qui te, quia ſis meus, eſſe legendum*
*Non putet, è gremio rejiciatque ſuo;*

Voyez, je ne ſuis point cet ouvrage odieux,
Qui du fatal amour enſeigna l'art obſcène.
Il a de ſon forfait porté la juſte peine.
Cet obſtacle levé, ne vous attendez pas
Qu'au Palais de Céſar j'adreſſe auſſi vos pas.
Pardonnez, Lieux ſacrez, je ne puis m'y réſoudre.
C'eſt de là que ce Dieu lança ſur moi ſa foudre;
Et quoique ſa clémence égale ſon pouvoir,
Je tremble à le nommer; que ſeroit-ce à le voir?
La Colombe une fois par le Vautour étreinte
Au vol du moindre oiſeau ſe ſent glacer de crainte;
Et des fureurs du Loup l'Agneau foible échapé
N'oſe approcher du bois, où ſa dent l'a frapé.
Phaëthon, s'il vivoit, inſtruit par ſa diſgrace,
Fuiroit le même char, que brigua ſon audace:
Et moi, d'un Dieu terrible ayant ſenti les coups,
Je crains de rallumer ſon funeſte courroux;
Et ſemblable au Pilote, échapé de l'orage,
Je fuis l'onde, où ma barque a déja fait naufrage.
Gardez-vous donc, mes vers, de prendre un vol ſi haut,
Ou gardez-vous du moins de le prendre trop tôt;
Et ſongez à ces eaux, où le fils de Dédale
A laiſſé de ſon nom la mémoire fatale.

Que

*Inſpice, dic, titulum: non ſum præceptor Amoris.*
*Quas meruit, pœnas jam dedit illud opus.*
*Forſitan exſpectes, ut in alta palatia miſſum*
*Scandere te jubeam, Cæſareamque domum.*
*Ignoſcant auguſta mihi loca, Dîque locorum.*
*Venit in hoc illa fulmen ab arce caput.*
*Eſſe quidem memini mitiſſima ſedibus illis*
*Numina: ſed timeo, qui nocuere, Deos.*
*Terretur minimo pennæ ſtridore columba,*
*Unguibus, accipiter, ſaucia facta tuis.*
*Nec procul à ſtabulis audet ſecedere, ſi qua*
*Excuſſa eſt avidi dentibus agna lupi.*
*Vitaret cœlum Phaëthon, ſi viveret; & quos*
*Optârat ſtulte, tangere nollet equos.*
*Me quoque, quæ ſenſi, fateor Jovis arma timere:*
*Me reor infeſto, cum tonat, igne peti.*
*Quicumque Argolica de claſſe Capharea fugit,*
*Semper ab Euboïcis vela retorquet aquis.*
*Et mea cymba, ſemel vaſta percuſſa procella,*
*Illum, quo læſa eſt, horret adire locum.*
*Ergo, care Liber, timida circumſpice mente;*
*Et ſatis à media ſit tibi plebe legi.*
*Dum petit infirmis nimium ſublimia pennis*
*Icarus, Icariis nomina fecit aquis.*

Que trop de crainte auſſi ne vous arrête pas.
Le tems, l'occaſion doivent règler vos pas.
Si d'Auguſte irrité la haine eſt apaiſée;
Si ſon ame au pardon vous ſemble diſpoſée;
Si quelque ami puiſſant, vous offrant ſon apui,
Parle en votre faveur, & vous préſente à lui;
Allez, & plus heureux, que ne l'eſt votre Père,
Rendez hommage au Dieu, qui cauſe ma miſère,
Et qui des coups mortels, qu'il porte en ſa fureur,
Peut ſeul, ainſi qu'Achille, apaiſer la douleur.
Mais, pour le trop preſſer, gardez de lui déplaire.
Je crains de votre ardeur plus que je n'en eſpère;
Et qu'aigriſſant ce Prince, au lieu de l'attendrir,
Vous n'augmentiez ma peine, en voulant la guérir.
Sans doute, en attendant le fruit de votre zèle,
Vous irez viſiter la maiſon paternelle.
C'eſt là, qu'en même lieu dès longtems ramaſſez,
Chacun ſelon leur rang vos frères ſont placez.
Tous ſe montrent ſans peine avec cette aſſurance,
Que donne la vertu, qu'inſpire l'innocence.
Un ſeul ſemble abhorrer la lumière du jour.
C'eſt lui, qui divulga les myſtères d'Amour.
Fuyez au loin, fuyez l'aſpect de ce perfide.
Nommez-le, je l'ordonne, impie & parricide;

Et

*Difficile eſt tamen, hîc remis utaris, an aura,*
*Dicere: conſilium reſque locuſque dabunt.*
*Si poteris vacuo tradi; ſi cuncta videbis*
*Mitia; ſi vires fregerit ira ſuas;*
*Si quis erit, qui te dubitantem & adire timentem*
*Tradat, & ante tamen pauca loquatur; adi.*
*Luce bona, dominoque tuo felicior ipſe*
*Pervenias illuc; & mala noſtra leves.*
*Namque ea vel nemo, vel qui mihi vulnera fecit,*
*Solus Achilleo tollere more poteſt.*
*Tantum ne noceas, dum vis prodeſſe, videto.*
*Nam ſpes eſt animi noſtra timore minor.*
*Quæque quieſcebat, ne mota reſæviat ira,*
*Et pœnæ tu ſis altera cauſſa, cave.*
*Cum tamen in noſtrum fueris penetrale receptus,*
*Contigeriſque tuam, ſcrinia curva, domum;*
*Adſpicies illic poſitos ex ordine fratres,*
*Quos ſtudium cunctos evigilavit idem.*
*Cetera turba palam titulos oſtendet apertos;*
*Et ſua detecta nomina fronte geret.*
*Tres procul obſcura latitantes parte videbis.*
*Hi quoque, quod nemo neſcit, amare docent.*
*Hos tu vel fugias, vel, ſi ſatis oris habebis,*
*Oedipodas facito Telegonoſque voces.*

Et ſans vous laiſſer prendre à ſon art ſéducteur,
Si vous plaignez mes maux, déteſtez-en l'Auteur.
Vous en verrez un autre, où des Métamorphoſes
Ma Muſe a raconté les merveilleuſes cauſes.
Dites lui, ſi ſur moi tombe votre entretien,
Qu'aux plus grands changemens il peut joindre le mien;
Puiſqu'à nul des mortels la Fortune inflexible
Ne fit jamais ſentir un revers plus terrible.
Je pourrois d'autres ſoins vous charger en partant.
Mais c'eſt trop retarder un voyage important.
Hâtez-vous. Le trajet eſt long, & difficile.
Puiſſe à vos vœux pour moi le ſort être docile!
Tandis que loin des lieux, qui ſont tous mes deſirs,
Je gémis ſous le faix de mes longs déplaiſirs.

*Deque tribus, moneo, ſi quæ tibi cura parentis,*
*Ne quemquam, quamvis ipſe docebit, ames.*
*Sunt quoque mutatæ ter quinque volumina formæ,*
*Nuper ab exſequiis carmina rapta meis:*
*His mando dicas, inter mutata referri*
*Fortunæ vultum corpora poſſe meæ.*
*Namque ea diſſimilis ſubito eſt effecta priori:*
*Flendaque nunc, aliquo tempore læta fuit.*
*Plura quidem mandare tibi, ſi quæris, habebam;*
*Sed vereor tardæ cauſſa fuiſſe moræ.*
*Quod ſi, quæ ſubeunt, tecum, Liber, omnia ferres;*
*Sarcina laturo magna futurus eras.*
*Longa via eſt: propera. nobis habitabitur orbis*
*Ultimus; à terra terra remota mea.*

T. PE-

# T. PETRONII ARBITRI

## CARMEN

# DE BELLO CIVILI.

# T. PETRONII ARBITRI

## CARMEN

## DE BELLO CIVILI.

ORbem jam totum victor Romanus habebat,
Qua mare, qua terræ, qua ſidus currit utrumque,
Nec ſatiatus erat. Gravidis freta preſſa carinis
Jam peragebantur; ſi quis ſinus abditus ultra,
Siqua foret tellus, quæ fulvum mitteret aurum,
Hoſtis erat: fatisque in triſtia bella paratis.
Quærebantur opes, non vulgo nota placebant
Gaudia, non uſu plebejo trita voluptas.
Æs pireum cum laudabat miles in unda.
Quæſitus tellure nitor certaverat oſtro.
Hinc Numidæ accuſatius, illinc nova vellera Seres,
Atque Arabum populus ſua deſpoliaverat arva.
Ecce aliæ cladès, & læſæ vulnera pacis.
Quæritur in ſylvis an reo fera, & ultimus Ammon
Afrorum excutitur, ne deſit bellua dente,
Ad mortes precioſa fames, premit advena claſſes
Tigris, & aurata gradiens vectatur in aula,
Ut bibat humanum, populo plaudente, cruorem.

*Heu pudet effari, perituraque prodere fata!*
*Perſarum ritu male pubeſcentibus annis*
*Subripuere viros, exſectaque viſcera ferro*
*In Venerem fregere: atque ut fuga mobilis ævi*
*Circumſcripta mora properantes differat annos,*
*Quærit ſe natura, nec invenit: omnibus ergo*
*Scorta placent, fractique enervi corpore greſſus,*
*Et laxi crines, & tot nova nomina veſtis,*
*Quæque virum quærunt. Ecce Afris eruta terris*
*Ponitur, ac maculis imitatur vilibus aurum,*
*Citrea menſa; greges ſervorum, oſtrumque renidens,*
*Quæ turbant cenſum; hoſtile ac male nobile lignum*
*Turba ſepulta mero circumvenit: omniaque orbis*
*Præmia correptis miles vagus exſtruit armis.*
*Ingenioſa gula eſt. Siculo ſcarus æquore merſus*
*Ad menſam vivus perducitur, inque Lucrinis*
*Eruta litoribus vendunt conchylia cœnas,*
*Ut renovent per damna famem; jam Phaſidos unda*
*Orbata eſt avibus: mutoque in litore tantum*
*Solæ deſertis adſpirant frondibus auræ.*
*Nec minor in campo furor eſt, emtique Quirites*
*Ad prædam ſtrepitumque lucri ſuffragia vertunt.*
*Venalis populus, venalis curia Patrum.*
*Eſt favor in precio, ſenibus quoque libera virtus*

*Exci-*

*Exciderat, ſparſisque opibus converſa poteſtas,*
*Ipſaque majeſtas auro corrupta jacebat.*
*Pellitur à populo victus Cato: triſtior ille eſt,*
*Qui vicit, faſcesque pudet rapuiſſe Catoni.*
*Namque hoc dedecus eſt populi, morumque ruina.*
*Non homo pulſus erat; ſed in uno victa poteſtas,*
*Romanumque decus: quare tam perdita Roma*
*Ipſa ſui merces erat, & ſine vindice præda.*
*Præterea gemino deprenſam gurgite prædam*
*Fœnoris ingluvies, uſusque exederat æris.*
*Nulla eſt certa domus, nullum ſine pignore corpus:*
*Sed veluti tabes, tacitis concepta medullis,*
*Intra membra furens curis latrantibus errat.*
*Arma placent miſeris, detritaque commoda luxit*
*Vulneribus reparantur. inops audacia tuta eſt.*
*Hoc merſam cœno Romam ſomnoque jacentem*
*Quæ poterant artes ſana ratione movere,*
*Ni furor, & bellum, ferroque excita libido?*
*Tres tulerat Fortuna Duces, quos obruit omnes*
*Armorum ſtrue diverſa feralis Enyo.*
*Craſſum Parthus habet, Libyco jacet æquore Magnus,*
*Julius ingratam perfudit ſanguine Romam.*
*Et, quaſi non poſſet tot tellus ferre ſepulcra,*
*Diviſit cineres. hos gloria reddit honores.*

*Eſt locus, exciſo penitus demerſus hiatu,*
*Parthenopen inter magnæque Dicærchidos arva,*
*Cocyta perfuſus aqua. nam ſpiritus extra*
*Qui furit, effuſus funeſto ſpargitur æſtu.*
*Non hæc auctumno tellus viret, aut alit herbas*
*Ceſpite lætus ager: non verno perſona cantu*
*Mollia diſcordi ſtrepitu virgulta loquuntur:*
*Sed chaos, & nigro ſquallentia pumice ſaxa*
*Gaudent ferali circum tumulata cupreſſu.*
*Has inter ſedes Ditis pater extulit ora,*
*Buſtorum flammis, & cana ſparſa favilla,*
*Ac tali volucrem Fortunam voce laceſſit:*
*Rerum humanarum, divinarumque poteſtas,*
*Fors, cui nulla placet nimium ſecura poteſtas,*
*Quæ nova ſemper amas, & mox poſſeſſa relinquis;*
*Ecquid Romano ſentis te pondere victam?*
*Nec poſſe ulterius perituram extollere molem?*
*Ipſa ſuas vires odit Romana juventus,*
*Et, quas ſtruxit opes, male ſuſtinet. adſpice late*
*Luxuriam ſpoliorum, & cenſum in damna furentem.*
*Ædificant auro, ſedeſque ad ſidera mittunt.*
*Expelluntur aquæ ſaxis, mare naſcitur arvis,*
*Et permutata rerum ſtatione rebellant.*
*En etiam mea regna petunt. perfoſſa dehiſcit*

*Mo-*

*Molibus inſanis tellus, jam montibus hauſtis*
*Antra gemunt: &, dum varius lapis invenit uſum,*
*Inferni manes cœlum ſperare jubentur.*
*Quare age, Fors, muta pacatum in prœlia vultum,*
*Romanoſque cie, ac noſtris da funera regnis.*
*Jam pridem nullo perfundimus ora cruore,*
*Nec mea Tiſiphone ſitientes perluit artus,*
*Ex quo Syllanus bibit enſis, horrida tellus*
*Extulit in lucem nutritas ſanguine fruges.*
*Hæc ubi dicta dedit, dextræ conjungere dextram*
*Conatus, rupto tellurem ſolvit hiatu.*
*Tum Fortuna levi defudit pectore voces:*
*O genitor, cui Cocyti penetralia parent,*
*Si modo vera mihi fas eſt impune profari,*
*Vota mihi cedant: nec enim minor ira rebellat*
*Pectore in hoc, leviorve exurit flamma medullas.*
*Omnia, quæ tribui Romanis arcibus, odi;*
*Muneribuſque meis iraſcor: deſtruat iſtas*
*Idem, qui poſuit, moles Deus: & mihi cordi*
*Quippe cremare viros, & ſanguine paſcere luxum.*
*Cerno equidem gemina jam ſtrictos morte Philippos,*
*Theſſaliæque rogos, & funera gentis Iberæ:*
*Jam fragor armorum trepidantes perſonat aures,*
*Et Libyæ cerno, & tua Nile gementia cloſtra.*

*Actia-*

*Actiacoſque ſinus, & Apollinis arma timentes.*
*Pande, age, terrarum ſitientia regna tuarum,*
*Atque animas arceſſe novas: Vix navita Porthmeus*
*Sufficiet ſimulacra virûm traducere cymba.*
*Claſſe opus eſt. tuque ingenti ſatiare ruina,*
*Pallida Tiſiphone, conciſaque vulnera mande.*
*Ad Stygios manes laceratus ducitur orbis.*
*Vixdum finierat, quum fulgure rupta coruſco*
*Intremuit nubes, eliſoſque abſcidit ignes.*
*Subſedit pater umbrarum, gremioque reducto*
*Telluris, pavitans fraternos palluit ictus.*
*Continuo clades hominum venturaque damna*
*Auſpiciis patuere Deûm; namque ore cruento*
*Deformis titubans vultus caligine texit.*
*Civiles acies jam tum ſpirare putares.*
*Parte alia plenos exſtinxit Cynthia vultus,*
*Et Lucem ſceleri ſubduxit. Rupta tonabant*
*Verticibus lapſis montis juga, nec vaga paſſim*
*Flumina per notas ibant morientia ripas.*
*Armorum ſtrepitu cœlum furit, & tuba Mortem*
*Sideribus trinis acta ciet: jamque Ætna voratur*
*Ignibus inſolitis, & in æthera fulmina mittit:*
*Ecce inter tumulos, atque oſſa carentia buſtis,*
*Umbrarum facies diro ſtridore minantur.*

*Fax*

*Fax ſtellis comitata novis incendia ducit;*
*Sanguineoque repens deſcendit Jupiter imbre.*
*Hæc oſtenta brevi ſolvit Deus. Exſuit omnes*
*Quippe moras Cæſar, vindictæque actus amore*
*Gallica projecit, civilia ſuſtulit arma.*
*Alpibus aëriis, ubi Grajo nomine pulſo*
*Deſcendunt rupes, & ſe patiuntur adiri,*
*Eſt locus Herculeis aris ſacer, hunc nive dura*
*Claudit hyems, canoque ad ſidera vertice tollit,*
*Cœlum illinc cecidiſſe putes; non ſolis aduſti*
*Manſueſcunt radii, non verni temporis aura:*
*Sed glacie concreta rigens, hyemiſque pruinis,*
*Totum ferre poteſt humeris minitantibus orbem.*
*Hæc ubi calcavit Cæſar juga milite læto,*
*Oravitque locum, ſummo de vertice montis*
*Heſperiæ campos late proſpexit, &, ambas*
*Intentans cum voce manus ad ſidera, dixit:*
*Jupiter omnipotens, &, tu Saturnia Tellus,*
*Armis læta meis, olimque onerata triumphis,*
*Teſtor ad has acies invitum arceſſere Martem,*
*Invitas me ferre manus, ſed vulnere cogor,*
*Pulſus ab urbe mea, dum Rhenum ſanguine tingo,*
*Dum Gallos iterum Capitolia noſtra petentes*
*Alpibus excludo: vincendo certior exſul:*

*Sanguine Germano, ſexagintaque triumphis,*
*Eſſe nocens cœpi. quamquam quos gloria terret?*
*Aut qui ſunt, qui bella vident? mercedibus emtæ,*
*Ac viles operæ: quorum eſt mea Roma noverca,*
*Ut reor, haud impune; nec hanc ſine vindice dextram*
*Vinciet ignavus. victores ite furentes,*
*Ite mei comites, & cauſſam dicite ferro.*
*Namque omnes unum crimen vocat. omnibus una*
*Impendet clades. reddenda eſt gratia vobis:*
*Non ſolus vici. quære, quia pœna tropæis*
*Imminet, & ſordes meruit victoria noſtra,*
*Judice Fortuna cadat alea. ſumite bellum,*
*Et tentate manus. certe mea cauſſa peracta eſt.*
*Inter tot fortes armatus neſcio vinci.*
*Hæc ubi perſonuit, de cœlo Delphicus ales*
*Omina læta dedit, pepulitque meatibus auras.*
*Nec non horrendi nemoris de parte ſiniſtra*
*Inſolitæ voces flamma ſonuere ſequenti.*
*Ipſe nitor Phœbi vulgato latior orbe*
*Crevit, & aurato præcinxit fulgure vultus.*
*Fortior ominibus movit Mavortia ſigna*
*Cæſar; & inſolito greſſus prior occupat auſu.*
*Prima quidem glacies; & cana vincta pruina*
*Non pugnavit humus, mitique horrore quievit:*

*Sed,*

*Sed, poſtquam turmæ nimbos fregere ligatos,*
*Et pavidus quadrupes undarum vincula rupit,*
*Incaluere nives, mox flumina montibus altis*
*Undabant modo nata; ſed hæc quoque juſſa putares:*
*Vinctaque mox ſtabant, fluctus ſtupuere pruina,*
*Et paullo ante lues jam concidenda jacebat.*
*Tum vero maleſida prius veſtigia luſit,*
*Decepitque pedes, paſſim turmæque, virique,*
*Armaque congeſta ſtrue deplorata jacebant.*
*Ecce etiam rigido concuſſæ flumine nubes*
*Exonerabantur, nec rupto turbine venti*
*Deerant, ac tumida confractum grandine cœlum:*
*Ipſæ jam nubes ruptæ ſuper arma cadebant,*
*Et concreta gelu Ponti velut unda ruebat.*
*Victa erat ingenti Tellus nive, victaque cœli*
*Sidera, victa ſuis hærentia flumina ripis;*
*Nondum Cæſar erat: ſed magnam nixus in haſtam*
*Horrida ſecuris frangebat greſſibus arva.*
*Qualis Caucaſea decurrens arduus arce*
*Amphitryoniades, aut torvo Jupiter ore,*
*Quum ſe verticibus magni demiſit Olympi,*
*Et perituroruin dejecit tela Gigantum.*
*Dum Cæſar tumidas iratus deprimit arces,*
*Interea volucer, motis conterrita pennis,*

*Fama volat, ſummique petit juga celſa Palati,*
*Atque hæc Romano tonitru ferit omnia ſigna.*
*Jam claſſes fluitare mari, totaſque per Alpes*
*Fervere Germano perfuſas ſanguine turmas.*
*Arma, cruor, cædes, incendia, totaque bella*
*Ante oculos volitant. ergo pulſata tumultu*
*Pectora, perque duas ſcinduntur territa cauſſas.*
*Huic fuga per terras, illi magis unda, probatur;*
*Et patriæ eſt pontus; & jam timor; eſt magis, arma*
*Qui tentata velit: fatiſque jubentibus actus,*
*Quantum quiſque timet, tantum fugit. ocior ipſe*
*Hos inter motus populus, miſerabile viſu,*
*Quo mens icta jubet, deſerta ducitur urbe.*
*Gaudet Roma fuga, debellatique Quirites*
*Rumoris ſonitu mœrentia tecta relinquunt.*
*Ille manu trepida natos tenet, ille Penates*
*Occultat gremio, deploratumque relinquit*
*Limen, & abſentem votis interficit hoſtem.*
*Sunt, qui conjugibus mœrentia pectora jungant,*
*Grandævoſque patres: oneriſque ignara juventus*
*Id, pro quo metuit, tantum trahit; omnia ſecum*
*Hic vehit imprudens, prædamque in prælia ducit.*
*Ac, velut ex alto quum magnus inhorruit Auſter,*
*Et pulſas evertit aquas, non arma miniſtris,*

*Non regimen prodeſt: ligat alter pondera pinus,*
*Alter tuta ſinu tranquillaque litora quærit:*
*Hic dat vela fugæ, Fortunæque omnia credit.*
*Quid tam parva queror? gemino cum Conſule Magnus,*
*Ille tremor Ponti, ſævique repertor Hydaſpis,*
*Et piratarum ſcopulus: modo quem ter ovantem*
*Jupiter horruerat, quem fracto gurgite Pontus,*
*Et veneratus erat ſubmiſſa Boſporus unda,*
*Pro pudor! Imperii deſerto nomine fugit,*
*Ut Fortuna levis Magni quoque terga videret.*
*Ergo tanta lues Divûm quoque numina vidit?*
*Conſenſitque fugæ Cœli timor. ecce per orbem*
*Mitis turba Deûm terras exoſa furentes*
*Deſerit, atque hominum damnatum avertitur agmen.*
*Pax prima ante alias, niveos pulſata lacertos,*
*Abſcondit galea victum caput, atque relicto*
*Orbe fugax Ditis petit implacabile regnum.*
*Huic comes it ſubmiſſa Fides, & crine ſoluto*
*Juſtitia, ac mœrens lacera Concordia palla.*
*At contra, ſedes Erebi qua rupta dehiſcit,*
*Emergit late Ditis chorus, horrida Erinnys,*
*Et Bellona minax, facibuſque armata Megæra,*
*Letumque, Inſidiæque, & lurida Mortis imago.*
*Quas inter Furor, abruptis ceu liber habenis,*

*Sanguineum late tollit caput, oraque mille*
*Vulneribus confossa cruenta cassside velat.*
*Hæret detritus lævæ Mavortius umbo,*
*Innumerabilibus telis gravis, atque flagranti*
*Stipite dextra minax terris incendia portat.*
*Sentit terra Deos, mutataque sidera pondus*
*Quæsvere suum. namque omnis Regia cœli*
*In partes diducta ruit: primumque Dione*
*Cæsaris acta sui ducit. comes additur illi*
*Pallas, & ingentem quatiens Mavortius hastam.*
*Magnum cum Phœbo Soror & Cyllenia proles*
*Excipit, ac totis similis Tirynthius actis.*
*Intremuere tubæ, ac sciisso Discordia crine*
*Extulit ad superos Stygium caput. hujus in ore*
*Concretus sanguis, contusaque lumina flebant.*
*Stabant ærati scabra rubigine dentes,*
*Tabo lingua fluens, obsessa draconibus ora.*
*Atque inter toto laceratam pectore vestem*
*Sanguineam tremula quatiebat lampada dextra.*
*Hæc ut Cocyti tenebras, & Tartara liquit,*
*Alta petit gradiens juga nobilis Appennini,*
*Unde omnes terras, atque omnia litora posset*
*Adspicere, ac toto fluitantes orbe catervas:*
*Atque has erumpit furibundo pectore voces:*

Su-

*Sumite nunc gentes accenſis mentibus arma;*
*Sumite, & in medias immittite lampadas urbes.*
*Vincetur, quicumque latet; non femina ceſſet,*
*Non puer, aut ævo jam deſolata ſenectus.*
*Ipſa tremat Tellus, laceratæque tecta rebellent.*
*Tu legem Marcelle tene: Tu concute plebem*
*Curio: Tu fortem neu ſupprime Lentule Martem.*
*Quid porro tu, Dive, tuis cunctaris in armis?*
*Non frangis portas? non muris oppida ſolvis?*
*Theſauroſque rapis? neſcis tu, Magne, tueri*
*Romanas arces? Epidauria mœnia quære,*
*Theſſaliæque ſinus humano ſanguine tinge.*
*Factum eſt in terris, quidquid Diſcordia juſſit.*

RE.

# REMARQUES CRITIQUES

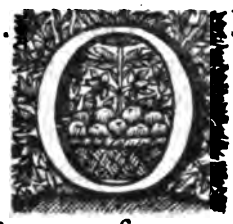
## SUR LE TEXTE LATIN

## DU POEME DE PETRONE.

# REMARQUES CRITIQUES

## SUR LE TEXTE LATIN

## DU POEME DE PETRONE.

Vers 1.  RBEM JAM TOTUM.] Cette façon de parler, qu'on pourroit regarder comme une fanfaronade de Pétrone, étoit familière & ordinaire chez les Romains. Les exemples, tirez non ſeulement des Poëtes, mais auſſi des Orateurs, & même des Hiſtoriens, en ſont raportez en grand nombre, tant par les Commentateurs, que par d'autres Sçavans (*a*). Il me ſeroit aiſé d'en ajouter pluſieurs autres. Cicéron parlant de Pompée (*b*), a dit: *Cujus tres triumphi teſtes eſſent, totum Terrarum orbem noſtro Imperio teneri.* Il a répété ſouvent la même choſe (*c*), faiſant peut-être alluſion à ce titre faſtueux, que donna Pompée à l'un de ſes triomphes: DE ORBE TERRARVM (*d*).

Rien n'eſt plus fréquent, que cette expreſſion dans les anciens Monumens. Je me contenterai de raporter ces termes de l'Inſcription, qui fut dreſſée à Narbonne en l'honneur d'Auguſte (*e*): QVA DIE PRIMVM IMPERIVM ORBIS TERRARVM AVSPICATVS EST. De là ces Epithètes de *Rector*, *Reſtitutor*, *Locupletator orbis Terrarum*, qui ſont ſi ſouvent données aux Empereurs (*f*) ſur leurs Médailles, comme chacun ſçait. De là ce Globe, qui ſe trouve ſur un ſi grand nombre de ces Monumens (*g*), & qui repréſente celui de la Terre. L'Empereur Antonin

(*a*) V. entr'autres Rigalt. *in Oneſandr. p.* 5. Joann. Alb. Fabricius, *Biblioth. Gr. T.* 2. *p.* 608. Freinshemius, *in Flor. IV*, 3. *in fin.*
(*b*) Cicéron, *Pro Balb. c.* 6.
(*c*) Le même, *Catilin. III*, 11. & *IV*, 10.
(*d*) Dion Caſſius, *Lib. XXXVII*, *p.* 39.
(*e*) Dans Gruter, *CCXXIX.*
(*f*) Oiſelius, *Theſaur. Numiſm. p.* 74. 75. & tous les Antiquaires.
(*g*) Oiſelius, *ibid. &c.*

nin Pie, tout modeſte qu'il étoit, n'a pas rougi de s'appeller lui-même le Maitre de l'Univers (*a*): ἐγὼ μὲν τῷ κόσμῳ κύριος. Exemple, qui fut ſuivi quelque tems après dans une Inſcription de Thyatire (*b*), où l'on appelle l'Empereur Sévère, ΤΟΝ ΓΗΣ ΚΑΙ ΘΑΛΑΣΣΗΣ ΔΕΣΠΟΤΗΝ. Notre Juſtinien (*c*) même n'a pas héſité de nommer Rome, *Caput orbis Terrarum.*

Le plus ancien Auteur, ce me ſemble, qui ſe ſoit ſervi de cette expreſſion, eſt Polybe, au commencement du Livre III. de ſon Hiſtoire, où néanmoins il y met un correctif, en diſant que les Romains étoient maitres de toutes les parties du Monde, qui étoient connuës: Πάντα τὰ γνωριζόμενα μέρη τῆς Οἰκουμένης ὑπὸ τὴν Ῥωμαίων δυναστείαν ἐγένετο. Les Romains s'accoutumèrent depuis aiſément à s'entendre traiter de Maitres du Monde. Mais il eſt vrai que cette façon de parler, évaluée à ſa juſte valeur, ſignifioit ſeulement l'Empire Romain, *orbis Romanus.* C'eſt ainſi que dans St. Luc (*d*), πᾶσα ἡ Οἰκουμένη, ſe prend uniquement pour toute l'étenduë du même Empire; & il en eſt ainſi d'une infinité d'autres paſſages.

Cela me donne lieu de tenter de rétablir en paſſant un endroit de Capitolin (*e*), où il dit qu'une Inſcription, dreſſée par ordre du Sénat en l'honneur de Miſithée, beau-père de Gordien III, portoit entr'autres choſes ces termes: PARENTI PRINCIPVM, PRAETORII PRÆFECTO, ET TOTIVS VRBIS TVTORI REIP. Comme on n'a jamais dit *Præfectus Urbis*, mais *Urbi*, & encore moins, *totius Urbis*, Caſaubon a crû qu'il falloit lire ORBIS. Cette conjecture a déplu avec raiſon à Saumaiſe. Car il eſt inouï, qu'on ſe ſoit jamais ſervi de cette expreſſion: *Præfectus totius orbis.* Mais ſon expédient, de rejetter entièrement ces mots: *totius Urbis*, eſt encore moins recevable contre le témoignage de tous les Manuſcrits. Je ſoupçonne plutôt, que cette Inſcription étoit conçuë ainſi: PR. PR RESTITVT. ORBIS. TVTORI REIP. Il étoit aiſé à un Copiſte ignorant de s'y méprendre. On pourroit

(*a*) Dans la Loi 9. *D. Ad Leg. Rhod.*
(*b*) Juſtinien, *Conſtit. de Concept. Digeſtor.* §. 10.
(*c*) Dion Caſſius, *Lib. XXXVII. p.* 39.
(*d*) S. Luc, *II*, 1.
(*e*) Capitolin, *in Gordian. III. cap.* 27.

roit lire auſſi : RESTITVT. VRBIS, ou même RECTORI ORBIS. La grande puiſſance de Miſithée rend tous ces titres vraiſemblables ; & quiconque a celui de *Tutor Reip.* a droit de prétendre à tous les autres.

Revenant à Pétrone, ce qu'on peut reprendre ici, c'eſt qu'il paroit imprudent de dire, que les Romains ſont maitres de tout l'Univers, dans le tems qu'on les repréſente, comme occupez à envahir de nouvelles contrées. Mais il ne faut pas exiger tant de juſteſſe dans un Poëte, & ſur-tout tel que celui-ci.

Vers 2. QUA MARE &c.] Lucain (*a*) avoit déja dit de même: *Quæ mare, quæ terras, quæ totum poſſidet orbem.*

Vers 3. GRAVIDIS FRETA PRESSA CARINIS.] Voilà ſans doute quelque choſe de bien ſurprenant, qu'au tems de Céſar la mer fût déja couverte de vaiſſeaux richement chargez ! Je ne puis croire, que Pétrone ait dit une telle ſottiſe. Elle ne ſeroit pas moins choquante, quand il auroit écrit *Graiis* au lieu de *gravidis*, comme le vouloit Philippe Rubens (*b*).

Je ſuis donc perſuadé, que le Poëte a eu en vuë quelque expédition maritime, que les Romains avoient faite peu avant la Guerre Civile dans des pays juſqu'alors inconnus. Cela m'a fait rejetter une idée, qui m'étoit d'abord venuë, que par *Carinis* le Poëte avoit entendu des Peuples d'Allemagne, qui portoient ce nom, & que Cluvier (*c*) a placez vers la mer Baltique. Car ils n'ont été connus, que longtems après.

Je crois plutôt que Pétrone a voulu déſigner ici la deſcente, que Céſar fit dans la Grande Bretagne, & dont Florus (*d*) a parlé à peu près dans le goût de notre Poëte, en cette ſorte : *Omnibus terra marique captis, reſpexit (Cæſar) Oceanum, & quaſi hic* (ou plutôt *huic*) *Romanus orbis non ſufficeret, alterum cogitavit.* Lucain en a fait mention à peu près de la même manière (*e*) :

*Hæc manus, ut victum poſt terga relinqueret Orbem,*
*Oceani tumidas remo compeſcuit undas.*

Ainſi

(*a*) Lucain, *Pharſal. I*, 110.
(*b*) Rubenius, *Elector. II*, 10.
(*c*) Cluvier, *German. Antiq. p.* 641.
(*d*) Florus, *Hiſt. III*, 10.
(*e*) Lucain, *Pharſ. I*, 369.

Ainſi je ſoupçonne que Pétrone avoit écrit : *Gravidis freta preſſa Carenis.* C'étoit le nom d'un Peuple, qui habitoit à l'extrémité de l'Ecoſſe, ſuivant Ptolémée, dans quelques Manuſcrits duquel on trouve même Καριοὶ, au lieu de Καρηνοὶ, ſuivant Ortélius, & les diverſes leçons, que Saumaiſe avoit tirées de la Bibliothèque Palatine, & que j'ai entre les mains. Auquel cas il n'y auroit rien à changer dans ce vers. Ce ſont apparemment les mêmes Peuples, dont Pauſanias (*a*) a vanté la haute taille, & qu'il appelle Καρεῖς. Sur quoi je ſuis fort de l'avis de Kuhnius, qui en jugeoit ainſi. Camden (*b*) a cru que leur vrai nom étoit *Catini*; nom dérivé de celui de la Ville de *Cathnes*, qui eſt ſituée au même endroit. Quand il faudroit ſubſtituer ce nom dans notre Poëme, le changement ſeroit leger. Mais je ne crois pas qu'il y ait grand fonds à faire ſur ſa conjecture, & j'aime mieux m'en tenir aux Manuſcrits de Ptolémée.

On ne niera pas, je penſe, que mon explication ne donne plus d'agrément à ce paſſage. La découverte de la Grande Bretagne étoit toute nouvelle dans le tems des brouilleries de Céſar, & de Pompée. De la manière, dont le prémier a décrit cette grande Iſle, il paroit que l'on en avoit déja fait le tour de ſon tems. C'eſt ce que notre Poëte a donné à entendre en parlant des plus reculez de ces Inſulaires.

L'Epithète de *gravidis* leur convenoit à merveilles. Elle ſignifie tout ce qui eſt gros, & peſant; comme dans Cicéron (*c*): *Aut quum ſe gravido tremefecit corpore tellus*; dans Virgile (*d*): *Stipitis hic gravidi nodis*; Fulgence (*e*): *Erat gravido, ut apparebat, corpore.* Or telle étoit la taille des anciens Bretons, ſelon le témoignage non ſeulement de Pauſanias, mais encore de Strabon (*f*), qui dit qu'ils étoient χαυνότεροι τοῖς σώμασι. Il ne reſte donc plus de difficulté dans ce paſſage.

Vers 4. JAM PERAGRABANTUR.] Ceux, qui préfèrent *peragebantur*, ſeront bien aiſes de ſavoir, que ce mot ſe trouve auſſi dans

(*a*) Pauſanias, *I*, 35.
(*b*) Camden, *Britann. p.* 616. *Edit. de* 1617.
(*c*) Cicéron, *De Divinat. I*, 11.
(*d*) Virgile, *Æneid. VII*, 507.
(*e*) Fulgence, *Mytholog. Lib.* 1. *p.* 13. *Edit. Muncker.*
(*f*) Strabon, *Lib.* 4. *p.* 200.

dans le Manuſcrit de la Bibliothèque de M. Colbert, d'où il a paſſé dans celle du Roi.

Vers 8. TRITA VOLUPTAS.] Il y a *tracta* dans le même Manuſcrit. Mais il ne faut rien changer. Sénèque (*a*) a dit pareillement: *Res ſordida eſt, trita ac vulgari via vivere.*

Vers 9. ÆS PIREUM &c.] Voici l'un des vers des plus corrompus de ce Poëme. Scaliger me paroit avoir aſſez bien réuſſi à en rétablir le commencement, en liſant, *Aſſyriæ concham*, ou plutôt *coccum*. Cela approche aſſez du MS. de M. Colbert, où il y a: *Ac ſeyre cum*. On voit d'ailleurs par ce qui ſuit, qu'il eſt ici queſtion du Luxe des habits. Mais les tentatives des Critiques n'ont pas eu le même ſuccès ſur *In unda*, dont on ne ſçauroit tirer un bon ſens, non plus que des autres expreſſions, qu'ils ont voulu y ſubſtituer. Je ne ſçais ſi j'aurai été plus heureux. Mais il me ſemble qu'en changeant très peu de choſes, on peut rendre à ce paſſage toute ſa clarté. Je lirois donc:

*Aſſyriæ coccum laudarat miles. In Inda*
*Quæſitus tellure nitor certaverat oſtro.*

On ſçait que les Anciens donnoient le nom d'Inde à toute l'Afrique. M. Cuper (*b*) en a rapporté grand nombre de preuves. Mais il a oublié celle-ci, qui vient fort à notre ſujet, & qui eſt tirée du *Culex*, attribué à Virgile (*c*):

*Nec Indi*
*Conchea bacca maris pretio eſt.*

Ce paſſage juſtifie encore qu'on diſoit *Indus*, pour *Indicus*. Pétrone a employé ailleurs (*d*) la même expreſſion: *Non Indum fulgebat ebur*. Tout eſt plein de pareils exemples (*e*).

Cette eſpèce de pourpre, qu'on appelloit Gétulienne, ſe tiroit de

(*a*) Sénèque, *Epiſt.* 122.
(*b*) Cuper, *Obſervat. IV*, 7.
(*c*) Le Poëme du *Culex*, v. 66.
(*d*) Pétrone, *Cap.* 1. 35.
(*e*) V. entr'autres Ovide, *Metamorph. VIII*, 288. Stace, *IV.* Sylv. *II*, 38. & *Thebaid. VII*, 569. Lucain, *Pharſal. VIII*, 343. &c.

de quelques Iſles de la mer Atlantique, au rapport de Pline (*a*), qui dit qu'elle fut miſe en vogue par le Roi Juba ; quoique d'autres (*b*) ayent voulu dire, qu'elle étoit connuë dès le tems du Roi Syphax. Quoi qu'il en ſoit, cette teinture étoit exquiſe (*c*), & des plus eſtimées des Romains ; enſorte qu'elle fit bientôt partie de leur Luxe, comme il paroit par ce trait d'Horace (*d*):

*Te bis Afro*
*Murice tinctæ*
*Veſtiunt lanæ.*

Et par cet autre de Pline (*e*) : *Luxuriæ efficaciſſima vis ſentitur, atque maxima, quum ebori, citroque ſilvæ exquirantur, omnes ſcopuli Gætuli muricibus, ac purpuris.* Voilà juſtement ce que Pétrone reproche aux Romains. *Le Soldat*, dit-il, *avoit d'abord été charmé de la pourpre Tyrienne. Il alla enſuite juſques dans les mers des Indes chercher une autre teinture, qui fût encore plus précieuſe.* Il m'a ſemblé, qu'il falloit ici *laudarat*, à cauſe qu'on lit *certaverat*, & *deſpoliaverat*, dans les vers ſuivans.

Vers 11. HINC NUMIDÆ ACCUSATIUS &c.] Il n'y a point ici de ſens, non plus que dans les différentes leçons des Manuſcrits. Celui de M. Colbert porte: *Huic Numidæ accuſati, illic &c.* Sur cela les Commentateurs ont propoſé diverſes conjectures, dont aucune ne me ſatisfait. Il me paroit évident, comme à N. Heinſius, qu'il s'agit en cet endroit des différens Pays, d'où les Romains tiroient leurs ſoyes. Je lirois donc:

*Hinc Numidæ adtulerant, illinc nova vellera Seres.*

La ſoye de la Chine eſt aſſez connuë. Mais comme celle d'Afrique eſt aujourd'hui plus ignorée, il eſt bon de rapeller ce que les Anciens en ont dit. Pline (*f*) nous apprend, qu'elle ſe tiroit de cer-

(*a*) Pline, *Hiſt. VI*, 31. *IX*, 36, & *XXXIII*, 7.
(*b*) Silius Italic. *XVI*, 177.
(*c*) V. Saumaiſe, *In Solin. p.* 1157. *Edit.* 1.
(*d*) Horace, *II. Od. XVI*, 35.
(*e*) Pline, *Hiſt. V*, 1.
(*f*) Pline, *Hiſt. V*, 1.

certains cocons, qui ſe formoient ſur quelques arbres du Mont Atlas: *Arborum frondes, cupreſſis ſimiles, tenui obduci lanugine, quibus addita arte poſſe, quales ex bombyce, veſtes confici.* Virgile en avoit déja parlé dans un paſſage (*a*), où il fait mention de ces deux eſpèces de ſoye:

*Quid nemora Æthiopum molli canentia lana?*
*Velleraque ut foliis depectant tenuia Seres?*

Vers 12. ATQUE ARABUM POPULUS &c.] Notre grand Saumaiſe avoit corrigé en marge de ſon Exemplaire, qui eſt entre mes mains:

*Atque Arabum populos ſuavi ſpoliaverat aura.*

Cela eſt ingénieux; mais ne convient point ici. Car outre qu'il y eſt queſtion du luxe des habits, à quoi ſe raporteroit le verbe *ſpoliaverat?* Il ne faut rien changer. L'Arabie n'étoit pas moins fertile, que l'Afrique en arbriſſeaux, qui portoient cette eſpèce de duvet, dont on tiroit de la Soye. Pline en parle en plus d'un endroit (*b*), & avant lui Hérodote (*c*) avoit déja dit, qu'elle étoit d'un grand uſage chez les Indiens. Si on en veut ſçavoir davantage, on peut conſulter Theophraſte (*d*), Saumaiſe ſur Solin (*e*), & les obſervations de Paulmier de Grentemeſnil, ſur l'endroit ci-deſſus cité d'Hérodote. Ces Soyes ſont aujourd'hui diſtinguées des autres par le nom de *Soyes d'Orient*, parmi nos Commerçans, (*f*) qui diſent qu'elles proviennent d'une plante, qui la produit dans une gouſſe à peu près ſemblable à celle des Cotonniers. Il ſe peut même bien faire, que les Anciens ayent confondu le Coton avec la Soye.

Vers 13. ET LÆSÆ VULNERA PACIS] Pourquoi *læſæ?* Et quel raport peut avoir une paix violée avec ces animaux, dont il va être

(*a*) Virgile, *Georg. II*, 120.
(*b*) Pline, *Hiſt. XII*, 10. 11. & *XIII*, 14.
(*c*) Hérodote, *Hiſt. III*, 106.
(*d*) Théophraſte, *Hiſt. Plantar. IV*, 9. & *ibi Bodæus à Stapel.*
(*e*) Saumaiſe, *in Solin. p.* 997, 998. Grentemeſnil, *Exercit. in Auctor. Gr. p.* 17.
(*f*) Savary, *Diction. du Commerce*, *au mot*, SOYE.

être parlé, & qu'on amenoit à grands frais d'Afrique, pour embellir les Spectacles de Rome? Ce qu'ont dit ſur cela les Commentateurs n'eſt pas ſuportable. Saumaiſe en marge de ſon Exemplaire avoit corrigé, *eluſæ*. Mais cela ne fait aucun ſens convenable. Paſſe encore, s'il avoit lû, *effuſæ*; une paix licentieuſe, & dont les Romains abuſoient, en ſe livrant à toutes ſortes d'excès. Je préférerois pourtant *lætæ*, ou même, *lævæ*. Ce qui revient au même. Car une paix, qui porte les Peuples à un luxe exceſſif, entraine ordinairement des ſuites malheureuſes pour l'Etat. Horace avoit déja dit ſuivant cette idée (*a*):

*Hoc paces habuere bonæ, ventique ſecundi.*

Et Juvenal (*b*):

*Nunc patimur longæ pacis mala. Sævior armis*
*Luxuria incubuit, victumque ulciſcitur orbem.*

Et la Satire de Sulpicia (*c*):

*Aſt ubi pax ſecura redit, oblita laborum*
*Plebs, Patreſque unà ſomno moriuntur obeſo.*

Car c'eſt ainſi que ces vers me paroiſſent devoir être lûs.

Vers 14. AN REO] Puiſque quelques Manuſcrits, & entr'autres celui de M. Colbert, ont *auro*, il s'y faut tenir; d'autant plus que ce petit mot contient un trait de Satire contre les Romains.

Ibid. ULTIMUS AMMON &c.] J'approuve fort ce qu'ont dit quelques Critiques, qu'*ultimus Ammon* marquoit ici l'extrémité de la Libye. Cette expreſſion prouve bien, qu'un ſçavant homme n'a pas eu raiſon de vouloir corriger dans Horace, (*d*) *Ultimos Orbis Britannos*, comme d'autres l'ont déja remarqué.

Vers 16. AD MORTES PRECIOSA FAMES &c.] Ce dernier mot, qui ſe trouve dans le MS. de M. Colbert, comme dans plu-

(*a*) Horace, *II. Epiſt. I.* 102.
(*b*) Juvenal, *Sat. VI.* 293.
(*c*) Sulpicia, *Sat. V.* 55.
(*d*) Horace, *Od. I.* 35.

pluſieurs autres, a été une pierre d'achopement pour les Commentateurs. On trouve *fuas* dans d'autres exemplaires; mais ſans aucune utilité. Puiſque dans ce paſſage on eſt obligé de recourir aux conjectures, la mienne ſeroit de lire, & de corriger ainſi tout ce paſſage:

*Ultimus Ammon*
*Afrorum excutitur, ne deſit bellua dente*
*Ad mortes precioſa. Fremens premit advena claſſes*
*Tigris &c.*

Ce *fremens* pourroit bien être imité de ce paſſage de Lucain (*a*):

*Sic fremit in parvis fera nobilis abdita clauſtris,*
*Et frangit rabidos præmorſo carcere dentes.*

Vers 17. AURATA GRADIENS VECTATUR IN AULA.] Les changemens, que quelques Critiques ont ici propoſez, me paroiſſent fort inutiles. *Gradiens vectatur* eſt ici pour, *graditur vectatus*. Je n'y entens point d'autre fineſſe. Au reſte on ne doit pas être ſurpris, que Pétrone donne ici le nom d'*Aula* à la cage dorée, dans laquelle cet animal étoit porté dans Rome, puiſque Virgile (*b*) donnoit bien un pareil nom aux petites cellules des Abeilles: *Aulaſque, & cerea regna refigunt.*

Vers 19. PERITURAQUE PRODERE FATA.] Cet endroit a embaraſſé les Sçavans. Saumaiſe avoit corrigé, *perjuraque*, ſur ſon exemplaire. Mais je ne ſçais comment il auroit pû défendre cette conjecture. Je doute que celles des autres Critiques ſoient plus ſatisfaiſantes, ni qu'il faille rien changer en cet endroit. Voici comme je l'entendrois. L'on ſçait que les Anciens croyoient, non ſeulement que chacun avoit ſa Deſtinée, mais qu'il y en avoit de plus fortes les unes que les autres, auxquelles les plus foibles étoient forcées de céder. Les preuves en ſont raportées par deux ſçavans hommes (*c*), auſquels on pourra recourir. C'eſt à cela, que fait al-

(*a*) Lucain, *Phaſ.* X. 445.
(*b*) Virgile, *Georg.* IV. 202.
(*c*) M. Bentley, *In Horat. II. Epiſt. I.* 6. Et M. Burman, *In Ovid. Heroid. I.* 28

alluſion la Légende ſingulière: FATIS VICTRICIBVS, qui ſe trouve ſur deux Médailles rares de Dioclétien, & de Maximien, que feu M. Spanheim nous a fait connoître (*a*), quoiqu'il en ait pris les paroles à contre-tems, ſi je ne me trompe. Car il a crû que ces Empereurs les avoient fait fraper, pour marque qu'ils cèdoient aux Deſtins, qui les forçoient à abdiquer l'Empire; au lieu que le mot, *Victricibus*, en doit donner une idée toute contraire. En effet je ſuis perſuadé que ces Médailles furent frapées à l'occaſion du triomphe, que firent à Rome ces deux Empereurs l'An 303, & de la ſolemnité de leurs Vicennales, qu'ils y célébrèrent en même tems. Mais comme il y avoit des Deſtins victorieux, il y en avoit auſſi de vaincus; témoin ce vers d'Ovide (*b*), que M. Burman a parfaitement bien expliqué:

*Illi victa ſuis Troïa fata canunt.*

Quand donc la victoire alloit à la deſtruction entière des vaincus, on pouvoit bien dire, que c'étoit le terme fatal de leurs deſtinées, comme l'a dit Homère (*c*), au ſujet des Grecs: Ἦτορ δ' ἄισιμον ἦμαρ Ἀχαιῶν. Voilà juſtement, à mon avis, le ſens de l'expreſſion de Pétrone. *J'ai honte*, dit-il, *de révéler ce qui doit faire ſuccomber les deſtins de la République.* Cela ſe confirme à merveilles par le paſſage de Quintilien, cité par les Commentateurs. Car encore que *perituro laboraſſe fato*, ſignifie être malade d'une maladie incurable, cela n'empêche pas que *fatum perituram* ne marque à la lettre une deſtinée prête à ſuccomber ſous l'effort du mal.

Vers 20. PERSARUM RITU.] Si on croit Etienne de Byzance (*d*), cet horrible uſage fut inventé dans une Ville de Perſe, appellée *Spada*. C'eſt apparemment une fable. Mais auquel des deux Sèxes attribuërons-nous cette cruelle invention? Car les Anciens (*e*) en ont paru douter, & pluſieurs d'entr'eux ont imputé cette inhumanité à la Reine Semiramis. Pour moi je crois que le re-

(*a*) M. Spanheim, *Preuves de ſes Remarq. ſur les Céſ. de Julien, p. 59. de l'Edit. de 1728. Et de Præſt. Numiſm. Tom. II. p. 639.*

(*b*) Ovide, *Heroïd. I, 28.*

(*c*) Homère, Iliad. Θ. 72.

(*d*) Etienne de Byzance, v. Σπάδα.

(*e*) Claudien entr'autres *In Eutrop. I, 339. & ſeq.* où il faut voir les Commentateurs.

reproche en doit plûtôt tomber ſur ceux, qui paroiſſoient y trouver le plus d'avantage, & par conſéquent ſur les hommes. Il paroit évidemment, que c'étoit le ſentiment de Pétrone, & c'étoit auſſi celui de Quintilien (*a*) dans un paſſage, que je tâcherai de reſtituer en paſſant.

*Exemplum*, dit-il, *deforme poſteris traditum, quale libidinis vir Perſes in muliere Samia inſtituere auſus dicitur primus.* Les Commentateurs ſont embaraſſez à deviner, ce qu'a voulu dire ici Quintilien. Mais il n'y a pas moyen de tirer rien de raiſonnable d'un texte auſſi corrompu. Voici donc comme il doit être rétabli, ſi je ne me trompe: *Quale libidinis vir Perſes in impubere Samia inſtituere auſus dicitur primus.* On pourroit auſſi lire, *in puero.*

Pour bien entendre cela, il faut ſçavoir, que la manière la moins dangéreuſe pour faire cette opération, étoit de ſe ſervir d'un certain couteau de terre cuite, qui ſe faiſoit à Samos, & qui s'appelloit à cauſe de cela, *teſta Samia.* Pline le témoigne en ces termes (*b*): *Samia teſta Matris Deûm Sacerdotes virilitatem amputant; nec aliter, citra perniciem.* Le Poëte Lucile en fait auſſi mention en cet endroit de ſes Satires (*c*):

*Teſtam ſumit homo Samiam, ſibique illicò telo*
*Præcidit caulem, teſtesque unà amputat ambo.*

Et Martial (*d*):

*Abſciſſa eſt quare Samia tibi mentula teſta?*

On diſoit auſſi *Samia* tout court, ſuivant que Saumaiſe l'a obſervé (*e*). Mais l'ignorance des Copiſtes, qui n'entendoient pas ce mot, leur a fait croire, qu'il y falloit joindre un ſubſtantif féminin; & ils y ont peut-être encore été induits par la reſſemblance du mot *muliere*, avec *impubere*. Cela paroit fort vraiſemblable.

Ibid.

(*a*) Quintilien, *Inſtit. Orat. III*, 7.
(*b*) Pline, *Hiſt. XXXV*, 12. *in fin.*
(*c*) Lucile, *Sat. Lib. VII.*
(*d*) Martial, *Epigr. III*, 81. V. auſſi Juvénal, *Sat. VI*, 314.
(*e*) Saumaiſe, *in Hiſt. Aug. p.* 354.

Ibid. MALE PUBESCENTIBUS ANNIS.] Saumaiſe avoit corrigé ſur ſon exemplaire, *Jam pubeſcentibus*. Mais il ne faut rien changer. Ce n'eſt pas que j'entende *malè*, comme les Commentateurs. Je ſuis au contraire perſuadé que cet Adverbe doit être joint, non au mot, qui ſuit; mais à *ſubripuere*. Car il ſignifie ici la même choſe, que *nefariè*, comme en ce vers d'Horace (*a*):

*Quòd malè barbaras*
*Regum eſt ulta libidines.*

Et en cet autre d'Ovide (*b*):

*Et malè peccantem Tyndaris ulta virum.*

Rien n'eſt plus ordinaire que ces façons de parler; & il eſt tout naturel, que le Poëte raportant un tel forfait y ait ajouté quelque terme d'indignation.

Vers 21. SUBRIPUERE VIROS.] C'eſt ce que les Romains appelloient, *Evirare*. Un Poëte de la baſſe Latinité (*c*) s'eſt ſervi de *Devirare* dans le même ſens en ces vers d'un Ouvrage, que je ne crois pas encore imprimé:

*Quum Venus in venerem pugnans illos facit illas,*
*Quumque ſui magica devirat arte viros.*

Ibid. EXSECTAQUE VISCERA &c.] Quoique le mot, *Exſecta*, ſemble propre à la choſe, dont il eſt ici queſtion, j'avouë qu'il me fait peine en cette phraſe. Car ſuivant les Auteurs (*d*), qui ont parlé de cette opération, elle ſe faiſoit *per collisionem*, ou *per exſectionem*. On pouvoit bien dire de la prémière, que c'étoit *frangere viſcera*. Mais il ne s'en agit pas ici; puiſque Pétrone parle de celle, où le fer étoit employé. Or ce qui eſt coupé, ne peut plus être froiſſé.

Je

(*a*) Horace, *IV. Od. XII*, 7.
(*b*) Ovide, *De Art. II*, 408.
(*c*) Alain de l'Iſle, cité par Du Cange, *Gloſſ. Lat. v. Devirare.*
(*d*) Paul Æginete, *VI*, 68.

Je ſçais bien qu'on peut dire, *frangere ſexum*, dans ce même ſens. Mais je n'accorde pas pour cela, qu'on puiſſe dire, *exſecta inguina frangere*. Je ſçais auſſi, qu'on a dit, *fractus in fœminam*. Mais on n'a jamais dit, *viſcera fracta in fœminam*. Il me paroît même qu'on n'a pas bien entendu ce qui ſuit dans notre Pétrone: *In venerem fregere*, en l'expliquant dans le même ſens. *In venerem* eſt manifeſtement ici pour, *propter venerem*, *in uſum veneris*, comme cela ſe voit par ce qui ſuit; & c'eſt ce que Lucain (*a*) a très bien exprimé par ces mots: *Ferro mollita juventus*.. Il me paroît auſſi, que Pétrone s'eſt ici ſervi du mot *frangere*, dans le même ſens que Juvenal (*b*) a employé celui d'*abrumpere* en ce paſſage: *Supervacuam cultris abrumpere carnem*.

Ces conſidérations m'ont fait faire plus d'attention, que je n'en avois donné d'abord, aux Manuſcrits, du nombre deſquels eſt celui de M. Colbert, où on lit, *exactaque viſcera*. Ce ne peut guère être une faute des Copiſtes. Car ils auroient aſſurément mieux entendu *exſecta*. Je pancherois donc aſſez à croire, qu'*exacta* eſt la vraye leçon, & que ce mot eſt mis ici pour *perfecta*, *matura*, *plena*. Il ſemble même, que l'Auteur de l'ancien Gloſſaire ait eu en vuë cet endroit, ou quelque autre pareil, quand il a dit: *Exacta*, ἀνδρεῖα. La circonſtance de l'âge, où les Jeunes-gens étoient mutilez, ſervoit encore à en aggraver le crime, & cela s'accorde parfaitement avec le tems de la puberté, dont Pétrone venoit de parler. Ce fut pour arrêter ce deſordre, que Domitien fit la prémière Loi, dont parle Martial en ce vers (*c*):

*Idem, qui teneris nuper ſuccurrit Ephebis,*
*Ne faceret ſteriles ſæva libido viros &c.*

Et Stace encore plus clairement en ces termes (*d*):

*Et Cenſor prohibet mares adultos*
*Pulchræ ſupplicium timere formæ.*

C'eſt

(*a*) Lucain, *Pharſ.* X, 133.
(*b*) Juvénal, *Sat.* II, 116.
(*c*) Martial, IX, 9.
(*d*) Stace, *IV. Syl.* III, 14.

C'eſt donc cet abus, comme le plus criant de tous, que le Poëte me paroît avoir eu ici en vuë. Je m'en raporte néanmoins aux plus habiles, & je remarque ſeulement en paſſant, que nos Juriſconſultes n'ont pas aſſez diſtingué les différentes Loix, que fit Domitien ſur cet Article.

Vers 22. UT FUGA MOBILIS ÆVI.] Je n'héſite pas à préférer *nobilis*, qui ſe trouve dans le MS. de M. Colbert, & dans quelques autres. *Mobilis* eſt une épithète, qui convient à toutes ſortes d'âges, & il en faut ici une, qui caractériſe la jeuneſſe, ou plûtôt l'adoleſcence, qui eſt fort bien marquée par le terme d'*ætas nobilis*, le bel âge. C'eſt celui-là même, dont les imitateurs des Perſans vouloient retarder la fuite. Aux témoignages, qu'en ont ramaſſez les Commentateurs, je joindrai celui-ci de Sénèque (*a*), pour en corriger en paſſant une petite faute: *Non vivunt contra naturam, qui exſecti ſunt* (c'eſt ainſi que je lis, au lieu de, *qui expectant*) *ut pueritia ſplendeat tempore alieno? Quid fieri vel crudelius, vel miſerius poteſt? Nunquam vir erit, ut diu virum pati poſſit.*

Vers 23. DIFFERAT.] Ce mot me fait ſouvenir de ce vers de Lucain (*b*), qui a donné la torture à ſes Commentateurs:

*An ſit vita nihil, ſed longa? an differat ætas?*

Je ne ſçais, ſi l'on voudra ſe contenter des corrections, qu'ont propoſées les Critiques ſur cet endroit. Pour moi, puiſqu'il y a dans quelques Manuſcrits, *niſi longa*, je lis:

*An ſit vita nihil, ſi longam differat ætas?*

Caton, imbu des principes des Stoïciens, qui comptoient la vie pour rien, quelque longue qu'elle fût, ſe moque de ceux, qui conſultoient les Oracles ſur ce point. *Si* eſt ici pour *etiamſi*, comme en une infinité de paſſages des meilleurs Auteurs. Térence (*c*):

*Si*

(*a*) Sénèque, *Epiſt.* 122.
(*b*) Lucain, *Pharſ. IX*, 568.
(*c*) Térence, *Eunuch. V. Act. II*, 27.

*Si ego digna hac contumelia*
*Sum maxumè, at tu indignus, qui faceres, tamen.*

On en trouvera d'autres exemples chez les Grammairiens (*a*). Cette correction eſt pleinement juſtifiée par l'explication de l'ancien Scholiaſte de Lucain, que nous devons aux recherches du ſçavant M. Oudendorp.

Vers 24. QUÆRIT SE NATURA, NEC INVENIT.] On a reproché de tout tems aux Eunuques, qu'ils n'étoient ni hommes, ni femmes. Un habile homme (*b*) a ramaſſé un grand nombre de ces traits. J'en ajouterai encore un, tiré de S. Baſile de Céſarée (*c*) : Τοῦτο δὲ γέγονε ἄθηλυ, ἄνανδρον, &c. Mais en cela ces malheureuſes victimes de la dépravation des hommes étoient plus dignes de pitié, que de mépris ; à moins qu'elles ne tombaſſent volontairement dans la turpitude, dont parle Pétrone.

Au reſte, puiſque tous les Commentateurs citent ici avec raiſon la Loi célèbre des Empereurs Conſtance, & Conſtant (*d*), contre ceux, qui abuſent de leur Sèxe, je ne puis la laiſſer paſſer, ſans y donner quelques éclairciſſemens, dont il me paroit qu'elle a beſoin ; malgré les ſoins que pluſieurs ſçavans hommes (*e*) ſe ſont donnez pour en trouver le vrai ſens. Voici les termes de cette Conſtitution, telle qu'elle eſt dans les meilleures Editions modernes.

*Quum vir nubit in fœminam viris porrecturam, quid cupiatur, ubi ſexus perdidit locum? Ubi ſcelus eſt id, quod non proficit ſcire? Ubi venus mutatur in alteram formam? Ubi amor quæritur, nec videtur? Jubemus inſurgere Leges &c.*

1°. Tous les Exemplaires du Code Théodoſien ont, *in fœmina*. Il eſt ſurprenant que preſque tous les Critiques ayent rejetté cette leçon, quoique ce ſoit évidemment la meilleure. Car c'eſt la même

(*a*) V. entr'autres Philip. Pareus, *De Partic. Ling. Lat. pag.* 542.
(*b*) Frid. Lindenbrog. dans la Biblioth. Grèque de M. Fabricius, *Tom. XIII. p.* 592.
(*c*) S. Baſile de Céſarée, *Epiſt.* 115. *T.* 3. *p.* 208. *Edit. ult.*
(*d*) La Loi 31. *Cod. Ad L. Jul. De Adult.*
(*e*) Alciat, *Parerg.* X, 11. Rœvard, *Variar. IV*, 20. Barthius, *Adverſ. XV*, 11. Caſelius, *Variar. I*, 2. Jac. Godefroi, *Ad L.* 3. *Cod. Theod. Ad L. Jul. De Adult.* Grotius, *Flor. ſparſ. ad dict. L.* 31. *p.* 382. *Edit.* 1642 Beſt, *De Rat. emendand. Leges, Cap.* 27. Et enfin M. Noordkerk, *De Matrim. ob turpe facin. ſolvend. Cap.* 1. §. 10.

me choſe que *in vicem fœminæ*, & Saumaiſe (*a*) a juſtifié cette façon de parler par pluſieurs paſſages inconteſtables.

2°. Il y a dans le Code Théodoſien : *viros projectura quid cupiat.* Les Manuſcrits du Code de Juſtinien, & entr'autres deux très anciens, qui m'appartiennent, ont : *viris porrecturam quid cupiat.* Les Critiques changent cet endroit diverſement. Mais il eſt tout ſimple de lire : *viro porrectura quidquid cupiat.* Les abbréviations des Copiſtes ont donné lieu à cette dépravation du texte.

3°. *Scire* ne convient point ici. *Serere*, que quelques Sçavans ont propoſé de ſubſtituer à ce verbe, n'y viendroit pas mal. Mais la vraye leçon, ſi je ne me trompe, eſt *cire*, qui eſt la même choſe, que *ciere*, & dont ſe ſont ſervis de bons Auteurs. Columelle (*b*) : *Ea res, aut cit alvum, aut movet febrem.* Or on diſoit également, *ciere aliquid*, & *ciere ad aliquid.* La Loi note ici ces hommes perdus, *qui virum quærebant*, pour me ſervir de l'expreſſion de notre Pétrone, au v. 27. ci-après, où il faut voir les Interpretes. Du reſte, ces mots, *quod non proficit*, me font ſouvenir de la Loi de Charondas (*c*), qui après avoir ordonné aux hommes de ſe marier, ajoute : Εἰς ἄλλο δὲ μηδὲν προϊέσθαι τέκνων τῆ αὐτῆ σπορᾶι, μηδὲ τὸ φύσει καὶ νόμῳ τίμιον, ἀνόμως ἀναλισκέτω &c. *In aliud verò nihil prolificum ſemen effundat, neque rem natura & lege precioſam illegitimè conſumat &c.*

4°. *Amor* en cette Loi ſignifie l'amour mutuel, qui ne pouvoit ſe trouver en ces ſortes de débauches, ſuivant l'agréable plainte, qu'Ovide en fait quelque part (*d*). Pour le *videtur*, que quelques-uns changent en *invenitur*, je ne vois pas de néceſſité à faire cette correction. Dans une ancienne traduction Françoiſe du Code, faite du tems de S. Louis, & que j'ai manuſcrite, cet endroit eſt ainſi rendu : *Là, où luxure eſt donée en autre forme; là, où amor eſt quiſe, & n'y eſt pas vuë.*

Reſte à rétablir la vraye ponctuation de cette Loi, que je diſpoſerois ainſi : *Quum vir nubit in fœmina, viro porrectura quidquid*

(*a*) Saumaiſe, *in Hiſt. Auguſt. p.* 119, 120. *Et in Solin. p.* 39. *Edit.* 1.
(*b*) Columelle, *VI*, 5.
(*c*) Charondas, dans Stobée, *Serm.* 145. *Edit.* 1581. *p.* 469.
(*d*) Ovide, *De Art. II*, 683.

*quid cupiat ; ubi ſexus perdidit locum ; ubi ſtolus eſt id ; quod non proficit, cire ; ubi venus mutatur in alteram formam ; ubi amor quæritur, nec videtur ; jubemus &c.*

Vers 25. FRACTIQUE ENERVI CORPORE GRESSUS.] J'ai peine à croire, que Pétrone n'ait pas écrit : *Fractoque enervi*, ou *Fractique enervo corpore greſſus.* Il a fort bien dépeint ailleurs cette démarche : *Inceſſus ritè compoſitus, & ne veſtigia quidem pedum extra menſuram aberrantia* &c. Je lis *ritè*, au lieu de *tutè.* Car cet Art indigne avoit ſes règles, & l'on avoit pouſſé le deſordre ſur cet article juſques au point de prendre des Maîtres, qui enſeignoient cette démarche efféminée. Voici ce qu'en a dit S. Cyprien (*a*) : *Quantò majoris eſt criminis, non tantùm muliebria indumenta accipere, ſed & geſtus quoque turpes, & molles, & muliebres, magiſterio artis exprimere ?* Et un peu après : *Erudiens, & docens, quemadmodum maſculus frangatur in fœminam, & ſexus arte mutetur* &c. C'étoit le métier des Danſeurs de Théatre, comme on le voit au même endroit. Et l'on jugera de leur habileté ſur ce point par ces deux vers d'une ancienne Epigramme ſur je ne ſçais quel Pantomime, laquelle ſe trouve dans le Recueil de Pithou (*b*), mais que Saumaiſe nous a donnée plus correcte :

*Maſcula fœmineo derivans pectora flexu,*
*Atque aptans lentum ſexum ad utrumque latus.*

Vers 26. ET LAXI CRINES.] La longue chevelure étoit véritablement hors d'uſage pour les Romains, qui avoient paſſé l'âge de la puberté. Mais elle étoit ordinaire, comme chacun ſçait, aux impubères, que Pétrone n'a pourtant pas eu moins intention de cenſurer, que les autres, lorſqu'ils étoient adonnez au vice, qu'il leur reproche ici.

A l'égard des pubères mêmes, il n'étoit point abſolument honteux de laiſſer croître ſes cheveux ; à moins qu'on n'y apportât des ſoins, qui donnaſſent lieu à des interprétations ſiniſtres. Perſon-

(*a*) S. Cyprien, Epiſt. 61.
(*b*) Catalect. Pithœana, *Part.* 1. *p.* 156. *Edit.* 1590. Et Saumaiſe, *in Hiſt. Aug. p.* 504.

ſonne ne s'aviſa de critiquer Caton d'Utique, pour avoir ceſſé de faire tailler les ſiens, depuis le commencement de la Guerre Civile:

*Intonſos rigidam in frontem deſcendere canos*
*Paſſus erat,*

dit Lucain (*a*). Horace (*b*) au contraire a prétendu le louer, en lui donnant l'épithète d'*Intonſus*. En effet c'étoit l'uſage de l'ancienne Rome, avant que le Luxe y eût introduit les modes de la Grèce; & cela m'a toujours perſuadé, que dans cet autre vers du même Poëte (*c*):

*Hunc, & incomptis Curium capillis,*

il falloit corriger, *intonſis*, comme a lû autrefois Quintilien (*d*), ſuivi en cela par de ſçavans hommes (*e*).

En effet il n'eſt pas vrai, que ces anciens Romains ſi rigides ne priſſent abſolument aucun ſoin de leurs cheveux, juſques à ne les pas peigner. On en peut bien croire ce témoignage de Sénèque (*f*): *Conjugum quidem manu crinis ille, quem effundere olim mos viris fuit, attrectabatur. Sed illum ſine ullo artifice formoſi quatiebant.* C'eſt donc contre toute raiſon, ainſi que contre toute vraiſemblance, qu'on les a accuſez d'une négligence auſſi exceſſive. Elle étoit tout au plus d'uſage pour les Philoſophes, qui faiſoient profeſſion de mœurs plus rigides, comme il paroit par la deſcription, que fait Apulée (*g*) de ſa chevelure.

La ſource de cette erreur vient de quelques paſſages corrompus de divers Auteurs, entr'autres de celui-ci de Martial (*h*), où parmi les conſeils, qu'il donne à un jeune homme, il dit:

*Pectere te nolim, ſed nec turbare capillos.*

Com-

(*a*) Lucain, *Pharſ. II*, 375.
(*b*) Horace, *II*, *Od. XV*, 8.
(*c*) Le même, *I*, *Od. XII*, 41.
(*d*) Quintilien, *Inſtit. Orat. IX*, 3.
(*e*) Marcilius, *In dict. Horat. locum*, & Saumaiſe, *De Coma*, p. 559.
(*f*) Sénèque, *Natur. Quæſt. I*, 17.
(*g*) Apulée, *Apolog.* p. 276. *Edit. Elmenhorſt.*
(*h*) Martial, *II*, 36.

Comment ſe perſuader, que ce Poëte conſeillât à un homme de ne ſe peigner point? Auſſi dans quelques diverſes leçons tirées de la Bibliothèque Palatine par M. de Saumaiſe, & que j'ai entre les mains, il paroit qu'il y avoit trouvé, *flectere*. Correction, que d'autres avoient déja propoſée, & que ce ſçavant homme croyoit devoir être admiſe. En effet elle s'accorde avec la manière, dont Martial parle ailleurs ſur ce ſujet; comme en ce vers (*a*):

*Bellus homo eſt, flexo qui digerit ordine crines.*

Et en cet autre (*b*):

*Tu flexa nitidus coma vagaris.*

Cela me perſuade, que dans ce paſſage d'Horace (*c*), où il fait parler ainſi Nérée à Paris:

*Nequicquam, Veneris præſidio ferox,*
*Pectes cæſariem,*

il faut lire, *flectes*. Et pareillement dans l'une des Catilinaires de Cicéron (*d*), où ſe moquant de quelques Romains, qui avoient ſuivi Catilina, il les dépeint ainſi: *Quos pexo capillo nitidos, aut imberbes, aut bene barbatos videtis*, je ne doute pas qu'il n'eût écrit *flexo*, quoique j'aye tâché autrefois de défendre la leçon reçûë (*e*). Mais toutes réflexions faites, je me crois obligé de l'abandonner.

Je ne doute donc pas, que Pétrone n'ait écrit ici, *flexi crines*, comme N. Heinſius l'avoit ſoupçonné. C'étoient des cheveux friſez avec art, & qui étoient alors la vraye marque des hommes efféminez, ſuivant Pétrone lui-même, qui en parle ainſi dans un autre endroit: *Quò ſpectant flexæ pectine comæ?* Cicéron (*f*) nommoit cette chevelure, *calamiſtratam comam*, en la reprochant

(*a*) Martial, *IV*, 63.
(*b*) Le même, *X*, 65.
(*c*) Horace, *I*, *Od. XV*. 13.
(*d*) Cicéron, *Orat. in Catilin. II*, 10.
(*e*) Remarques ſur cette Oraiſon, *p.* 231.
(*f*) Cicéron, *Pro Sext.* 6.8.

chant à Gabinius, quoiqu'il portât des cheveux courts ; comme les gens de ſa condition ; enſorte que cela n'empêcha pas le même Cicéron de l'appeller ailleurs (*a*) par dériſion, *Saltatricem tonſam*. C'eſt auſſi cette eſpèce de molleſſe, que cenſuroit Quintilien (*b*), & non l'attention de ſe faire tailler proprement les cheveux : *Do tempori, ne intonſum caput ſit ; non in gradus, atque annulos totum comptum.* Sénèque fait quelque part (*c*) une agréable peinture du tems, que perdoient ces hommes vicieux dans l'arrangement de leur chevelure, & dans la parure de leur tête. Mais c'eſt aſſez s'arrêter ſur cet article.

Ibid. ET TOT NOVA NOMINA VESTIS.] Les Commentateurs ne rapportent aucuns de ces noms. J'en trouve quelques-uns de marquez dans ce vers de Juvénal (*d*) :

*Cærulea indutus ſcutulata, aut galbina raſa.*

Vers 28. AC MACULIS IMITATUR VILIBUS AURUM.] Dans les éditions antérieures à celles de M. Burman, ce vers étoit placé après le ſuivant. Il a bien fait de ſuivre l'avis de ceux, qui l'ont rétabli ici, & qui ont lû, *mutatur*, au lieu d'*imitatur*, qui me paroit évidemment corrompu. Il reſte pourtant une difficulté, à laquelle je m'étonne qu'on n'ait pas pris garde. C'eſt que le ſens, & le rapport de *menſa* à *ponitur*, ſe trouvent coupez par ces mots ; enſorte qu'ils doivent néceſſairement être enfermez entre deux crochets. Mais comme en ce cas la particule, *Ac*, ne convient plus, je lirois :

*Ecce Afris eruta terris*
*Ponitur (Heu, maculis mutatur vilibus aurum!)*
*Citrea menſa.*

C'eſt préciſément la manière, dont s'eſt expliqué ſur ce ſujet Tertullien (*e*), qui pourroit bien avoir imité notre Poëte : *Hem, quan-*

(*a*) Cicéron, *in Piſon. c.* 8.
(*b*) Quintilien, *Inſtit. Orat. XII*, 10.
(*c*) Sénèque, *De Brevit. vitæ*, *c.* 12.
(*d*) Juvénal, *Sat. II*, 97.
(*e*) Tertullien, *De Pallio*, *p.* 31. *Edit. Salmaſ.*

*quantis facultatibus æſtimavere ligneas maculas !* On trouve dans le même Auteur, auſſi bien que dans Pline, cité ici par les Commentateurs, des faits preſque incroyables, ſur le prix exceſſif, que les Romains mettoient à ces tables de bois de citronnier; & c'eſt ſur ce fondement, que Saumaiſe avoit corrigé en marge de ſon exemplaire : *Ac maculis imitatur vilius aurum.* Suivant cette idée néanmoins je lirois plutôt, *mutatur aurum.* Mais je m'en tiens à ce que je viens de dire.

Vers 30. QUÆ TURBANT CENSUM.] Ce texte a été ainſi réformé par les Editeurs. Car tous les Mſſ. ont : *Quæ cenſum trahat*, ou *ſenſim*, ou *ſenſum.* Celui de M. Colbert eſt du nombre de ces derniers. Je préfererois, *Quæ cenſum trahat*, ſi cela pouvoit ſe lier avec ce qui précède. Mais comme je ne crois pas qu'on puiſſe le faire avec grace, je prendrois volontiers l'avis de Saumaiſe, qui liſoit ſur ſon exemplaire : *Quæ ſecum trahat.* Ce changement rend la penſée du Poëte claire, & juſte. Non ſeulement ces ſortes de tables étoient d'un prix exorbitant ; mais il falloit de plus, que dans les Salles à manger tout répondît à cette magnificence, ſoit par la pourpre éclatante, dont les lits des Conviez étoient parez, ſoit par la multitude d'Eſclaves, deſtinez à les ſervir. C'étoit une ſuite néceſſaire de cette eſpèce de Luxe. Les Sçavans (*a*) ont prouvé l'uſage de la pourpre en cette occaſion par divers paſſages, auxquels celui-ci doit être ajouté. *Oſtrum renidens* eſt ici la même choſe que dans Horace (*b*), *purpurarum ſidere clarior uſus.*

Ibid. HOSTILE, AC MALE NOBILE LIGNUM.] Je ne voudrois pas changer le mot *hoſtile.* Il ſignifioit *étranger*, non ſeulement dans les prémiers tems, comme il paroit par quelques paſſages de Varron (*c*), & de Cicéron, mais encore poſtérieurement à Pétrone ; témoin ce paſſage de Florus (*d*) : *Hoſtile potius bellum, an civile dixerim, neſcio.* On pourroit auſſi prendre *hoſtile*, pour venant d'un pays ennemi. Car il eſt certain (*e*), que pendant la Guerre Civile de Pompée & de Céſar, les différens

(*a*) Alſtorph, *De Lect. Veter. Cap.* 25.
(*b*) Horace, *III, Od. I,* 42.
(*c*) Varron, *De Ling. Latin. Lib. IV.* Cicéron, *De Offic. I,* 12.
(*d*) Florus, *Hiſt. III,* 22.
(*e*) V. Dion Caſſius, *Lib. XLI. p.* 173.

rens Rois de Mauritanie avoient pris des partis oppoſez ; ſçavoir Juba celui de Pompée, & Bocchus & Bogud celui de Céſar. Ainſi les uns, & les autres étoient regardez comme ennemis par ceux du parti contraire. Horace a dit encore plus hardiment (*a*): *Captivum portatur ebur.*

Vers 31. OMNIAQUE ORBIS PRÆMIA &c.] Ce paſſage eſt un des plus corrompus de ce Poëme, & l'on tire peu de ſecours des Mſſ. Celui de M. Colbert a, *correptis miles vagus effurit armis.* On a propoſé ſur cela diverſes conjectures, dont je doute qu'on ſoit content. Pour moi je ſoupçonne que Pétrone avoit écrit:

*Omniaque orbis*
*Præmia tot geſtis miles vagus excutit armis.*

Après, dit-il, tant de victoires remportées de toutes parts par nos ſoldats, ils conſument en feſtins frivoles les dépouilles de l'Univers. *Excutere* donne une idée fort convenable à des gens enſevelis dans la crapule, tels qu'on les dépeint ici. Ovide a dit, quoique dans un ſens différent (*b*):

*Viſceribus creſcens excuteretur onus.*

Et Stace (*c*): *Excutit ore cibos.* Cela quadre à merveilles avec ce qui précède & ce qui ſuit. On pourroit lire auſſi *confectis egerit.* Car *armis*, peut être pris pour *bellis*, comme ci-après, v. 143, 219. Ce mot ſe trouve quelquefois en ce ſens dans Virgile (*d*), & très ſouvent dans Stace (*e*), dans Lucain (*f*), & ailleurs.

Vers 34. INQUE LUCRINIS &c.] Les Mſſ. & celui de M. Colbert, comme les autres, ont: *Atque Lucrinis.* Ce qui auroit dû d'autant moins être changé, que Pétrone venoit déja de dire: *Afris eruta terris.*

Vers

(*a*) Horace, *II. Epiſt. I*, 192.
(*b*) Ovide, *Heroïd. XI*, 42.
(*c*) Stace, *Thebaïd. V*, 603.
(*d*) Virgile, *Æneïd. I*, 5. *& ibi Serv.*
(*e*) Stace, *Thebaïd III*, 7. *Et X*, 9. où V. Barthius.
(*f*) Lucain, *Pharſal. IX*, 1085. *& paſſim.*

Vers 35. VENDUNT CONCHYLIA COENAS.] Je ne ſçais comment quelques Critiques ont voulu défendre, *vendunt*. Je ſuis perſuadé, comme feu M. Cuper, que le Poëte avoit écrit, *tendunt*, qui marque que les huitres ſervoient à faire durer le repas, parce qu'elles donnoient de l'appétit, comme Pétrone le dit tout de ſuite: *Et renovant per damna famem.* Car c'eſt ainſi qu'il faut lire, ſi je ne me trompe. Le verbe *tendere* avoit la ſignification, que je lui attribuë ici, ainſi qu'il paroit par ce vers d'Horace (*a*):

*Feſtivam ſermone benigno tendere noctem.*

C'eſt ainſi, pour le dire en paſſant, que l'on doit à mon avis, rétablir ce vers, qui juſques à préſent a donné la torture aux Commentateurs, pour n'avoir pas pris garde, que la prémière lettre de ce vers auroit été omiſe dans les Manuſcrits, comme cela eſt ſouvent arrivé, ſuivant qu'il ſera obſervé ſur le vers 257. Ici les Copiſtes ont été trompez par l'uſage peu ordinaire du verbe, *tendere*. Du reſte Juvénal en ce vers (*b*):

*Grandia quæ mediis jam noctibus oſtrea mordet,*

a fait auſſi mention de la coutume, de manger des huitres ſur la fin des repas.

Vers 36. JAM PHASIDOS UNDA &c.] Je ne m'arrête ici, que pour juſtifier par ce paſſage, & par d'autres, qu'ont rapportez les Interprètes, que feu M. Bayle (*c*) a mal à propos repris un habile homme, pour avoir avancé, que les Romains avoient porté le luxe juſques à faire venir de Colchide des faiſans, pour en orner leurs feſtins.

Vers 39. EMPTIQUE QUIRITES &c.] Pierre Daniel a ſoupçonné, qu'il falloit ici: *Emptuſque Quirites*, & par conſéquent, *vertit*, au vers ſuivant. Ce qu'il a fait ſur le fondement d'un paſ-

(*a*) Horace, *I. Epiſt. V*, 11.
(*b*) Juvénal, *Sat. VI*, 302.
(*c*) Bayle, *Rép. des Lettres d'Août* 1686, *Art.* 2.

paſſage du Grammairien Sergius (*a*), où il s'explique ainſi : *Quiritem, cujus nominativus erit, hic Quirites, ut dicit Petronius.* Saumaiſe, en marge de ſon exemplaire, a propoſé la même correction ; ajoutant néanmoins, qu'il préféroit, *Quiritis*, qui ſe diſoit, ſelon lui, comme *Ditis*, pour *Dis*. En effet Priſcien confirme la choſe en cette ſorte (*b*) : *In Tis quoque inveniuntur denominativa, ſed antiquè prolata. . . Sic Quiritis, pro Quiris*, &c. Et les anciennes Gloſes : *Quiritis*, Ἀνὴρ Ῥωμαῖος. Cette conjecture n'eſt pas ſans apparence ; quoiqu'on puiſſe dire, que Pétrone avoit pû employer ce mot en quelque autre endroit, du nombre de ceux, qui ſe ſont perdus. Horace, & Ovide l'ont employé de même au ſingulier.

Vers 46. FASCESQUE PUDET RAPUISSE CATONI.] C'eſt ce qui donna lieu à ce trait, que Licinius Calvus (*c*) acreſſa un jour à Vatinius dans une de ſes Harangues : *Perfrica frontem, & dic te digniorem, qui Prætor fieres, quàm Catonem.*

Vers 48. NON HOMO PULSUS ERAT &c.] Cette penſée eſt la même, que celle de Cicéron (*d*) : *Si quum ſapiens & bonus vir ſuffragiis præteritur, non populus à bono Conſule potius, quàm ille à malo populo repulſam refert.* Je ſuis ici l'excellente correction de M. Bentley.

Vers 49. TAM PERDITA ROMA IPSA SUI MERCES ERAT.] Je ſuis de l'avis d'un Critique, qui liſoit, *Jam perdita.* C'eſt le ſeul changement, que je ferois à cet endroit. Le reſte paroit imité de ce vers de Lucain (*e*) :

*Hinc rapti precio faſces, ſectorque favoris*
*Ipſe ſui populus &c.*

Vers. 51. GEMINO DEPRENSAM GURGITE PRÆDAM.] Quelques Sçavans entendent cela allégoriquement, & veulent que les deux gouffres, dont il eſt ici parlé, ſoient l'avarice d'une part, & la prodigalité de l'autre. C'eſt trop rafiner ; ce me ſemble ; & j'a-

(*a*) Sergius, *inter Grammat. Edit. Putſch.* p. 1843.
(*b*) Priſcien, *Lib. IV*, p. 633. *in ead. Edit.*
(*c*) Dans Quintilien, *Inſtit. Orat. IX*, 2.
(*d*) Cicéron, *Tuſcul. V*, 19.
(*e*) Lucain, *Pharſ. I.* 178.

j'adopte plus volontiers l'opinion de ceux, qui croyent tout ſimplement, qu'il ne s'agit en ce vers, que des deux mers, l'Océan, & la Méditerranée. Pétrone employe ſouvent le mot, *Gurges*, en ce ſens; & entr'autres en ce même Poëme, *v.* 241.

Vers 52. FOENORIS INGLUVIES.] Je ne rejette point cette leçon, qui peut paſſer. Cependant ayant trouvé, *illumines*, dans le MS. de M. Colbert, j'aurois bien du penchant à lire, *illuvies*; comme Joſ. Scaliger l'a fait imprimer dans ſes Catalectes, & comme on le lit en pluſieurs éditions. Car *fœnoris illuvies* eſt la même choſe, que *ſordidum fœnus*.

Vers 53. NULLA EST CERTA DOMUS.] Je m'étonne que ceci n'ait arrêté aucun des Commentateurs. Car les maiſons, pour changer de maitre, ne changent pas pour cela en elles-mêmes. Il faut donc: *Nulli eſt certa domus*. Virgile a employé ce même hémiſtiche (*a*), quoique dans un ſens différent; & en un autre endroit (*b*), il a dit: *Hîc tibi certa domus*. Salluſte, ſur un ſujet pareil à celui de Pétrone, s'eſt exprimé en cette ſorte (*c*): *Eos inopia incertas domos habere ſubegit*.

Vers 54. SED VELUTI TABES TACITIS CONCEPTA MEDULLIS.] C'eſt comme s'il avoit dit: *Tabes tacita medullis concepta*. Cette figure eſt familière aux Poëtes, & ſurtout à Horace, comme quand il a dit (*d*): *Paridis crines adulteros*, pour *adulteri*. Au reſte ce paſſage de Pétrone conduit à corriger cet autre de Salluſte (*e*): *Qui quidem mos, ut tabes, in urbem conjectus*. Il eſt évident qu'il y faut lire, *conceptus*.

Mais ce que je ne vois pas qu'on ait remarqué, c'eſt que la comparaiſon, qui eſt renfermée dans ces deux vers, n'eſt point achevée. Car *errat* ne peut ſe rapporter qu'à *tabes*. Je ſuis donc perſuadé que Pétrone avoit écrit: *Hæc veluti tabes*, &c.

Vers 55. CURIS LATRANTIBUS.] Cela eſt ainſi dans le MS. de M. Colbert, & je ne condamne point cette leçon. Cependant, puiſque d'autres MSS. ont *hiris*, mot que les Copiſtes n'ont vraiſemblablement pas mis de leur tête, je ſerois fort tenté de

(*a*) Virgile, *Æneïd. VI*, 673.
(*b*) Le même, *Ibid. VIII*, 39.
(*c*) Salluſte, *Orat. II. ad Cæſ. c. 5.*
(*d*) Horace, *I. Od. XV.*
(*e*) Dans Feſtus, au mot, *Tabem.*

de le préférer. L'autre expreſſion eſt une vraye cheville auprès de celle-ci, qui marque bien le deſeſpoir d'un homme ruïné, & mourant de faim.

Vers 56. ARMA PLACENT MISERIS.] Lucain a dit des mêmes tems, & dans le même ſens (*a*): *Et multis utile bellum.*

Vers 57. VULNERIBUS REPARANTUR.] Ce mot ſignifie ici le pillage ſur le peuple. Ovide avoit dit pareillement (*b*): *Parto per vulnera cenſu.*

Vers 59. QUÆ POTERANT ARTES SANA RATIONE MOVERE.] Ce vers, que les Commentateurs ont paſſé ſous ſilence, me paroit néanmoins mériter quelque examen. Si l'on joint *ſana ratione*, au verbe, *movere*, cela ſignifiera faire perdre la raiſon. Ce qui ne ſauroit convenir ici. Si on joint ces mots à *artes*, il ſemble que dans le vers ſuivant la guerre eſt miſe au rang des moyens raiſonnables de tirer les Romains de leur léthargie. Choſe, qui ſemble d'abord abſurde. Cependant c'eſt le vrai ſens de ce paſſage, comme il paroit par celui-ci de Ciceron (*c*): *Reſpublica nunc afflicta eſt, nec excitari, ſine civili perniciosiſſimo bello, poteſt.* Telle eſt la penſée de Cicéron, qui n'eſt point déraiſonnable, quand on conſidère la déplorable confuſion, qui règnoit alors dans la République Romaine. On pourroit auſſi prendre le *NI* du vers ſuivant, comme s'il y avoit: *Nullæ artes ſanè; ſed tantum id potuerunt furor & bellum.* Cette façon de parler n'eſt pas ſans exemple, ſuivant la remarque d'un de nos plus grands Critiques (*d*). Je m'en tiens néanmoins à l'autre explication. Au vers ſuivant le MS. de M. Colbert a, *exciſa libido.* Mais il n'y faut rien changer.

Vers 65. QUASI NON POSSET TOT TELLUS FERRE SEPULCRA.] Cette penſée, qu'on pourra trouver trop hardie, ne l'eſt pourtant pas plus, que celle de Juvénal, lorſque parlant d'Alexandre, il diſoit (*e*):

*Æſtuat infelix anguſto limite mundi.*

Ce

(*a*) Lucain, *Pharſ.* 182.
(*b*) Ovide, *III. Amor. VIII*, 9.
(*c*) Cicéron, *Ad. Attic. VIII*, 21.
(*d*) Jean Fred. Gronovius, *in Plaut. Menachm. Prolog. v.* 59.
(*e*) Juvénal, *Sat. X*, 169.

Ce que notre Satirique a rendu ainſi (*a*):

*Qui de ſang altéré,*
*Maitre du Monde entier, s'y trouvoit trop ſerré.*

J'ai pourtant un peu adouci cela dans ma traduction.

Vers 66. Hos GLORIA REDDIT HONORES.] M. Burman a très bien obſervé, que *gloria* marque ici l'ambition, & la vaine gloire. Virgile plus exact (*b*) y a joint une épithète, qui ne permet pas de s'y tromper:

*Jam noſces ventoſa ferat cui gloria laudem.*

Il y a apparence que Pétrone a eu ce vers en vuë, & par conſéquent que Servius s'eſt trompé, quand il a voulu ſubſtituer *fraudem*, à *laudem* dans Virgile. Juvénal a parlé de la mort de ces trois fameux Romains à peu près dans le même ſens (*c*), que notre Poëte:

*Quid Craſſos, quid Pompeios evertit, & illum,*
*Ad ſua qui domitos deduxit flagra Quirites?*
*Summus nempe locus, nulla non arte petitus.*

Vers 69. COCYTA.] Eſt-il vraiſemblable, que Pétrone ait pris ſans néceſſité une licence pour la formation de ce mot, qui rend ce vers moins agréable à l'oreille? Il y a toute apparence qu'il avoit écrit, *Cocyti*. Du reſte il ne ſera pas inutile de comparer la deſcription, que fait ici notre Poëte, avec celle, qu'a donnée Céſar Capaccio, en ſes *Antichità di Pozzuolo*, *cap.* 12, *&* 21.

Ibid. SPIRITUS EXTRA QUI FURIT &c.] La Peyraréde, en marge de ſon exemplaire, vouloit qu'on lût *intra*. Mais cela n'eſt pas néceſſaire. Etienne de Byzance (*d*) aſſure, que tous les puits de

(*a*) Deſpréaux, *Sat. VIII*, 101.
(*b*) Virgile, *Æneid. XI*, 708.
(*c*) Juvénal, *Sat. X*, 108.
(*d*) Etienne de Byzance, *verb.* Δωδώνη.

de ce canton-là exhalent une odeur desagréable. Et Virgile (*a*), parlant d'un Lac voiſin, dit des exhalaiſons, qui en ſortoient:

*Talis ſeſe halitus atris*
*Faucibus effundens ſupera ad convexa ferebat.*

Le *furit*, qui ſuit, paroit encore imité de cet endroit de l'Eneïde (*b*): *Furit æſtus ad auras.*

Vers 71. NON HÆC AUTUMNO TELLUS VIRET.] Barthius (*c*) eſt le ſeul des Commentateurs, à qui cet endroit ait paru ſuſpect. Il n'en a pas dit la raiſon; mais elle eſt évidente. C'eſt au printems, plûtôt qu'en automne, que la terre ſe revêt de verdure. De plus dire: *Tellus viret, aut alit herbas* &c. c'eſt dire deux fois la même choſe. Je ſuis fort trompé, ou le texte original portoit: *Non hæc aut ulmo tellus viret, aut alit* &c. L'orme eſt très chargé de feuilles; témoin ce vers de Virgile (*d*): *Fœcundæ frondibus ulmi.* L'on ſçait auſſi, que c'eſt la coutume de preſque toute l'Italie, de planter la vigne au pied de ces arbres. C'étoit ſurtout l'uſage dans les Pays voiſins de Pouzzol, ſuivant le même Poëte (*e*). Peut-être même que Pétrone a voulu imiter cet autre endroit de Virgile (*f*):

*Aret ager. Vitio moriens ſitit aëris herba.*
*Liber pampineas invidit collibus umbras.*

Vers 72. NON VERNO PERSONA CANTU &c.] Ceci paroit encore imité de ce vers de Virgile (*g*):

*Avia tum reſonant avibus virgulta canoris.*

Vers 75. GAUDENT FERALI &c.] La Peyraréde avoit mis en marge de ſon exemplaire: *Gaudent, vox nihili, & fortè an cor-*

(*a*) Virgile, *Æneïd. VI*, 240.
(*b*) Le même, *Æneïd. II*, 759.
(*c*) Barthius, *Adverſ. XXIII*, 2.
(*d*) Virgile, *Georg. II*, 446.
(*e*) Le même, *ibid. v.* 221. 224.
(*f*) Le même, *Ecl. VII*, 57.
(*g*) Le même, *Georg. II*, 328.

*corrupta. Lege, ſordent.* Cette conjecture eſt ingénieuſe; mais n'eſt pas néceſſaire. *Gaudere* ſignifie ici, que le mont Véſuve, dépeint par Pétrone en ce paſſage, regardoit comme ſon plus grand ornement, de voir ſes roches brulées couronnées par quelques triſtes Cyprès. Properce a employé le même verbe dans ce ſens (*a*):

*Veſta coronatis pauper gaudebat aſellis.*

Lucain (*b*): *Gaudet patientia duris.* On pourroit dire auſſi que *Gaudent cumulata*, eſt ici pour *cumulantur*, comme au v. 224. ci-après, *Gaudet Roma fuga*, eſt pour *fugit.*

Par ce que je viens de dire on peut remarquer, que je lis dans ce vers: *Circum cumulata cupreſſu*, comme l'a propoſé l'un des Commentateurs; & cela ne me paroit pas ſouffrir de difficulté. Cette lugubre forêt mettoit en quelque manière le comble à la triſteſſe, & à l'horreur de ce lieu. Ce verbe *cumulare* ſe trouve ſouvent employé dans ce ſens par les meilleurs Auteurs. Virgile (*c*):

*Quam mihi quum dederis cumulatam morte remittam.*

C'eſt ainſi qu'il faut lire ce vers. Ovide (*d*):

*Turpiter hoſpitium lecto cumulaſſe jugali.*

Lucain (*e*):

*Strage virûm cumulata ratis, &c.*

Vers 77. BUSTORUM FLAMMIS.] On ne comprend pas trop, comment la flamme des buchers pouvoit paroître ſur le viſage de Pluton. Du moins cela l'auroit fait paroître enflammé; & toute l'Antiquité Payenne nous l'a repréſenté comme noir. Dans Claudien (*f*) il eſt, *nigra majeſtate verendus.* Et c'eſt ſans doute pour

(*a*) Properce, *IV. Eleg. I*, 21.
(*b*) Lucain, *Pharſ. IX*, 403.
(*c*) Virgile, *Æneid. IV*, 436.
(*d*) Ovide, *Heroid. H*, 57.
(*e*) Lucain, *Pharſ. III*, 627.
(*f*) Claudien, *De Rapti Proſerp. I*, 79.

pour cela, que Silius Italicus (a) l'a appellé *Jovem nigrum*. Martian Capelle (b) en a fait auſſi cette peinture : *Pluto lucifuga inumbratione palleſcens, in capite geſtabat ſertum ebenum* (ou plutôt, *ebeninum*) *ac tartareæ noctis obſcuritate furveſcens.* Cela me perſuade, que le texte original de Pétrone portoit, *Buſtorum fumis.*

Vers 79. RERUM HUMANARUM, DIVINARUMQUE POTESTAS.] Cette puiſſance ſans bornes, que les Payens attribuoient à la Fortune ſur les Dieux, ainſi que ſur les hommes, me fait ſouvenir de la belle Statuë antique de cette Déeſſe, où elle étoit repréſentée avec les attributs de la plupart des principaux Dieux, & cette Inſcription : FORTVN. OMNIVM GENT. ET DEOR. Le deſſein en a été autrefois publié par feu M. Spanheim (c) ; & je ne ſçais pourquoi on l'a omis dans le Recueil d'Inſcriptions de Jean Bapt. Doni (d), où ce monument eſt rapporté.

Vers 80. FORS, CUI NULLA PLACET NIMIUM SECURA POTESTAS.] Je ne vois pas de raiſon ſuffiſante, pour ſupprimer ce vers, qui ſe trouve dans preſque tous les Manuſcrits, & qui même paroit ici néceſſaire, à cauſe que la Fortune y eſt appellée par ſon nom. Car c'étoit une incivilité chez les Romains, ainſi que chez les Grecs, de ne le pas faire dès le commencement du Diſcours, comme chacun ſçait (e). Telle eſt même la formule dans les Hymnes, qui s'adreſſent aux Dieux, & où à leurs noms l'on ajoute encore ordinairement les titres, & les épithètes, qu'on a coutume de leur donner.

Ce qui a bleſſé les Critiques, c'eſt la répétition du mot, *Poteſtas*, qui étoit déja à la fin du vers précédent. Mais les Anciens n'étoient pas ſi délicats que nous, à cet égard. Il y en a ci-deſſus un exemple aux vers 50, & 51. où le mot *Præda* ſe trouve deux fois. Cela a engagé quelques Commentateurs à le changer dans le dernier. Mais je ne puis être de leur avis. Dans les

(a) Silius Italic. *VIII*, 116.
(b) Martian Capelle, *Li. I. p.* 20. *Edit. Grot.*
(c) Ez. Spanheim, *Prem. v. de ſa Remarq.* 789. *ſur les Céſars de Julien.*
(d) Doni, *Inſcript. Antiq. I*, 117.
(e) V. Cicéron, *Orat. pro Murzen. c.* 36. Horace, *I. Epiſt. VI*, 50. *& ibi Lambin. &c.*

les ſix prémiers vers d'une Ode d'Horace aſſez courte (*a*), il y en a trois, qui finiſſent par les mots, *Dies*, ou *Meridies*. En un autre endroit (*b*) il employe deux fois en trois vers le mot *Poſitus*, & une fois le verbe, *Apponit*. Et dans une Elégie d'Ovide (*c*) le verbe *Petere*, eſt répété juſques à trois fois en quatre vers. Il ne ſeroit pas difficile d'en ramaſſer beaucoup d'autres exemples. Le ſeul Stace (*d*) en fourniroit un grand nombre. Barthius (*e*) me paroit donc avoir eu raiſon, quand il a ſoutenu, que ce vers devoit être conſervé.

Vers 83. NEC POSSE ULTERIUS PERITURAM EXTOLLERE MOLEM.] Je ſuis ſurpris qu'aucun Commentateur ne ſe ſoit arrêté à ce paſſage, qui me paroit aſſez difficile. En effet le but de Pluton n'eſt pas d'engager la Fortune à élever plus haut la puiſſance des Romains. Il lui reproche au contraire, de les avoir juſques là trop favoriſez. Il venoit même de lui demander malignement, pour la piquer, ſi elle ſe ſentoit abattue ſous le poids de leur grandeur? Et il ne ſerviroit à rien de dire, qu'elle lui en propoſe en même tems la chûte future. Car loin qu'il ait intention de la reculer, il exhorte au contraire la Fortune dans les termes les plus preſſans à la précipiter: *Quare age*, *Fors* &c. Il ne ſuffiroit même pas, pour rétablir ce paſſage, de ſubſtituer, *tollere*, à *extollere*. Car l'Adverbe, *ulterius*, ſuppoſe une continuation de la choſe commencée, & donne par conſéquent ici à Pluton une penſée directement oppoſée à la ſienne. Il m'eſt venu dans l'eſprit, que peut-être y auroit-il *alterius*, en ſous-entendant *ponderis*; mot qui ſe trouve dans le vers précédent. Cela feroit un très bon ſens: *Ne ſçauriez-vous*, dit Pluton, *lui oppoſer une autre Puiſſance, que vous n'éleverez que pour la faire tomber à ſon tour?* Cela déſigne à merveilles l'élévation prochaine de Céſar, & ſa chûte future.

Vers 87. ÆDIFICANT AURO.] Comme il n'eſt queſtion ici, que du Luxe, qui précéda la Guerre Civile, M. Burman a très judicieuſement repris un habile Commentateur, qui croyoit qu'il s'agis-

(*a*) Horace, *III*, *Od.* 28.
(*b*) Le même, *I*, *Sat. II.* 106. *& ſeq.*
(*c*) Ovide, *II. De Ponto III*, 31. *& ſeq.*
(*d*) Stace, *Theb. X*, 449. *ubi vid. Barth.*
(*e*) Barthius, *Adv. XXIII*, 2.

s'agiſſoit ici du Palais d'or de Néron. La Peyraréde avoit déja fait la même obſervation ſur ſon Exemplaire, & montré que cela regarde uniquement la dépenſe, que faiſoient alors les Romains, pour faire dorer les planchers, & même les murs de leurs appartemens. Pline rapporte ainſi l'origine de ce luxe (*a*) : *Laquearia, quæ nunc & in privatis domibus auro teguntur, poſt Carthaginem everſam primò inaurata ſunt in Capitolio. Inde transiere in cameras; in parietes quoque &c.* C'eſt de cela, à mon avis, que doit être entendu ce trait de Lucain (*b*): *Non auro, tectiſque modus.*

Vers 88. EXPELLUNTUR AQUÆ SAXIS &c.] Pline a dit la même choſe en cet endroit (*c*), qui a été mal lû, & mal ponctué juſques à préſent, ſi je ne me trompe: *In maria jacitur (terra) aut, ut freta admittamus, eruitur. Aquis, ferro, ligno, igne, lapide, fruge, omnibus cruciatur horis, &c.* Aux paſſages, qu'ont raportez les Commentateurs, pour illuſtrer celui-ci, on peut joindre ces paroles de Salluſte (*d*) : *Quid memorem à privatis compluribus ſubverſos montes, maria contracta eſſe; quibus mihi videntur ludibrio fuiſſe divitiæ. Quippe quas honeſtè habere licebat, abuti per turpitudinem properabant.* Et plus bas : *Quis mortalium, cui virile ingenium ineſt, tolerare poteſt, illis divitias ſuperare, quas profundant in extruendo mari, & montibus coæquandis?* Cet endroit paroit avoir été imité par Lactance (*e*), quand il a dit : *Maria extruuntur; montes excidantur.* Horace (*f*) a ſouvent auſſi crié contre ce deſordre, ainſi que pluſieurs autres, qu'il ſeroit trop long de rapporter.

Vers 89. ET PERMUTATA RERUM STATIONE REBELLANT.] La particule conjonctive prouve, que ceci doit être lié avec le vers précédent, qui quadre à merveilles. La terre, dit le Poëte, par le moyen des jettées prend la place de la mer, & la mer à ſon tour vient occuper le terrain des Campagnes, qui ont été creuſées exprès. Ainſi les Elémens révoltez quittent les poſtes,

(*a*) Pline, *Hiſt. Nat. XXXIII*, 3.
(*b*) Lucain, *Pharſ. I*, 163.
(*c*) Pline, *Hiſt. II*, 63.
(*d*) Salluſte, *De Bell. Catil. Cap.* 13. & 21.
(*e*) Lactance, *Inſtit. VII*, 3.
(*f*) Horace, *II*, *Od. XVIII*, 20. *Et III. Od. I*, 33.

poſtes, qui leur avoient été aſſignez par la Nature. Il faut donc conſerver, *rebellant*, quoique Saumaiſe en marge de ſon exemplaire eût corrigé, *rebellat*, en le rapportant mal à propos à la mer ſeule. Virgile (*a*) s'étoit déja ſervi du mot, *Res*, pour marquer les Elémens: *Rerum pars altera adempta eſt.* Sur quoi j'ai été étonné de trouver cette Gloſe de Servius: *Humanæ enim naturæ duo elementa conceſſa ſunt, mare, & terra.* Quoi donc! L'air & le feu n'ont-ils donc point été auſſi accordez à l'homme pour ſon uſage? Servius convient lui-même ailleurs (*b*), que nous ſommes compoſez de tous les quatre Elémens. Il y a donc faute dans l'endroit, où il parle d'une manière oppoſée; & je crois qu'il y faut lire: *Humanæ enim vecturæ &c.* C'eſt-à-dire qu'il n'y a que deux Elémens, ſur leſquels les hommes puiſſent voyager.

Vers 90. EN ETIAM MEA REGNA PETUNT.] Pline (*c*) a dit pareillement: *Si ulli eſſent Inferi, jam profectò illos avaritiæ, atque luxuriæ cuniculi refodiſſent.*

Vers 91. JAM MONTIBUS HAUSTIS ANTRA GEMUNT.] Les antres gémiroient-ils moins, quand les montagnes ne ſeroient point épuiſées par les carrières? On peut dire le contraire; puiſque c'eſt dans les montagnes, que les antres ſont communément. Les Critiques propoſent ici diverſes corrections, qui me paroiſſent peu naturelles. Si j'en étois crû, on liroit: *clauſtra gemunt.* Pluton dit que les Romains, ne trouvant plus de pierres dans les montagnes, vont fouiller juſques dans les entrailles de la terre pour en trouver, & ſemblent ébranler par là les barrieres de ſon Empire.

Vers 92. DUM VARIUS LAPIS INVENIT USUM.] Cette expreſſion ne peut ſignifier que le marbre. Cependant on voit par ce qui précède, que ce n'étoit pas tant pour en chercher, qu'on faiſoit ces ouvertures immenſes dans la terre, que pour y trouver ces groſſes pierres, que les Romains employoient à leurs bâtimens. Puis donc que le MS. de M. Colbert, en cela conforme à quelques autres, a: *vanus lapis invenit uſus*, je ne fais aucun doute,

(*a*) Virgile, *Æneid. IX*, 131.
(*b*) Servius, *In Virgil. Georg. IV*, 219.
(*c*) Pline, *Hiſt. Nat. II*, 63.

te, qu'il ne faille corriger : *varios lapis invenit uſus*, comme d'autres l'ont déja propoſé.

Vers 93. COELUM SPERARE JUBENTUR.] On dit bien *cœlum, & diem ſperare*; & Lucain a employé l'expreſſion contraire (*a*), *deſperare diem*. Mais l'embarras eſt, que cette eſpérance eſt tout à fait contraire à l'opinion des Anciens, qui nous dépeignent les Morts, comme craignant extrêmement de revoir la lumière; témoin ce vers de Virgile (*b*): *Trepident immiſſa lumine Manes*. Si l'on en veut d'autres preuves, on les trouvera dans les Auteurs, citez par M. Burman ſur cet endroit. Puis donc que le verbe, *ſperare*, n'y convient point, il me paroit indubitable de lui ſubſtituer, *ſpirare*, ſuivant l'avis de N. Heinſius. *Cœlum* a été quelquefois pris par les Poëtes pour l'air, que nous reſpirons, & Stace a dit en ce ſens (*c*): *Cœlum ore trahere*.

Vers 96. PERFUNDIMUS ORA CRUORE.] Il faut, *perfudimus*, comme dans le MS. de M. Colbert.

Vers 98. BIBIT ENSIS, HORRIDA TELLUS &c.] La quantité du vers, & la netteté de la phraſe, exigent qu'on liſe: *Et horrida tellus*, comme dans la plupart des anciennes Editions. *Horrida tellus* eſt une terre jonchée, & hériſſée de corps morts.

Vers 105. VOTA MIHI CEDUNT.] Le vers précédent ne permet pas de douter, qu'il ne faille ici: *Vota tibi cedent*. Leçon, que Douza dit avoir trouvée dans un ancien MS., & qui eſt dans pluſieurs éditions. S'il m'eſt permis, dit la Fortune, de vous annoncer d'avance les choſes futures, vos vœux ſeront exaucez. En effet, ſi elle avoit été déja bien déterminée à la deſtruction de la République, quel beſoin avoit-elle de l'exhortation de Pluton, pour exécuter ſes volontez?

Vers 108. DESTRUAT ISTAS.] Le MS. de M. Colbert a, *deſtruit*. Mais il faut, *deſtruet*, comme dans la plupart des autres, & dans les anciennes éditions.

Vers 109. ET MIHI CORDI.] Ou plutôt, *Eſt mihi cordi*, comme d'autres l'ont déja obſervé.

Vers 110. CREMARE VIROS.] Gronovius corrigeoit, *armare*. Mais

(*a*) Lucain, *Pharſ. I*, 542.
(*b*) Virgile, *Æneid. VIII*, 246.
(*c*) Stace, *Thebaïd. I*, 588.

Mais cela n'eſt pas néceſſaire. La Fortune ſe réjouit ici d'avance de voir allumer les triſtes buchers des Romains : *Theſſaliæque rogos.*

Ibid. ET SANGUINE PASCERE LUXUM.] On n'a jamais dit, je penſe, que le Luxe aimât le ſang. Claudien (*a*), qui en fait une eſpèce de Divinité, dit ſeulement qu'elle aime l'argent : *Et Luxus, populator opum.* On ſçait de plus, que le Luxe eſt plus propre à amolir les cœurs, qu'à les porter à la guerre. Il y a toute apparence, que Pétrone avoit écrit : *Et ſanguine paſcere Luctum.* Les Poëtes ont fait du Deuil une Divinité ; & Virgile (*b*) l'a placée à l'entrée des Enfers :

*Veſtibulum ante ipſum, primiſque in faucibus orci*
*Luctus.*

Dans l'endroit ci-deſſus cité de Claudien le Deuil eſt repréſenté, comme déchirant ſon voile : *Sciſſa mœrens velamine Luctus.* Mais Stace (*c*) ne ſe contente pas de lui donner un habit déchiré. Il dit de plus, qu'il étoit tout ſanglant, *ſanguineo diſciſſus amictu Luctus atrox.* Pétrone a donc pû dire, qu'il ſe repaiſſoit de ſang. Cette Divinité étoit en cela du goût des autres Dieux des Enfers, comme Pluton en étoit convenu ci-deſſus :

*Jam pridem nullo perfudimus ora cruore.*

Vers. 111. GEMINA JAM STRICTOS MORTE PHILIPPOS.] Je ne ſçais pourquoi on a ſubſtitué *ſtrictos*, à *ſtratos*, qui ſe trouve dans les anciennes éditions, conformes à la plupart des Mſſ. & entr'autres à celui de M. Colbert. *Morte* eſt ici pour carnage, comme de ſçavans Critiques l'ont très bien prouvé.

Vers 112. THESSALIÆQUE ROGOS.] Lucain (*d*) s'eſt plaint néanmoins du refus, que fit Céſar, de permettre qu'on brulât les corps des vaincus, qui moururent à la bataille de Pharſale : *Invidet igne rogi miſeris, &c.* Mais quand ce fait ſeroit vrai, tou-

(*a*) Claudien, *in Ruſin. I*, 35.
(*b*) Virgile, *Æneid. VI*, 273.
(*c*) Stace, *Thebaïd. III*, 125.
(*d*) Lucain, *Pharſal. VII*, 797.

toujours ne ſçauroit-on douter que Céſar n'ait rendu aux Morts de ſon parti les honneurs funèbres ordinaires.

Vers 113. JAM FRAGOR ARMORUM &c.] Non ſeulement on a bien fait de placer ici ce vers, ſuivant les Mſſ., & entr'autres celui de M. Colbert ; mais je crois même que ſa vraye place eſt après le v. 110. Car l'ordre veut qu'on entende le bruit des armes, avant que de voir le choc des Armées. Du reſte je ſuis d'autant plus de l'avis de ceux, qui liſent ici *auras*, au lieu d'*aures*, que cette conjecture eſt confirmée par le MS. de M. Colbert. Pour le mot, *trepidantes*, il marque la promtitude des airs à répandre par-tout les nouvelles de la guerre.

Vers 114. ET LIBYÆ CERNO, ET TUA, NILE, GEMENTIA CLAUSTRA.] Si l'on ſuivoit mon idée, pour le placement du v. 113. il ſeroit aiſé de rendre la clarté à celui-ci, en le ponctuant ainſi :

*Et funera gentis Iberæ,*
*Et Libyæ. Cernо & tua, Nile, &c.*

Il me paroit très vraiſemblable, que Pétrone avoit écrit de la ſorte. La Peyraréde avoit fait ici cette Note : *Libyen. Malè Gonzalius refert ad Jubam.* Pour moi, je ne rejetterois pas l'interprétation de Gonzalius, qui paroit bien fondée.

A l'égard de *Clauſtra*, La Peyraréde entendoit par ce mot la dernière Ville d'Egypte, du côté de l'Ethiopie. Sur quoi il citoit ce vers de Lucain (*a*) : *Nili clauſtra Phylæ.* Mais ſa mémoire l'a trompé. Car il y a dans Lucain : *Regni clauſtra &c.* Il auroit pû citer avec plus de raiſon Solin (*b*), qui parlant du Nil, dit : *A cataractis ultimo tutus eſt.. Ita enim quædam clauſtra ejus Ægyptii nuncupant.* Mais c'eſt une des mépriſes de cet Auteur, qui a été bien relevée par notre Saumaiſe (*c*). Car le terme de *clauſtra* ne convient qu'à ce qui ſert de barrière à une Rivière, ou autre choſe. C'eſt ainſi que Lucain (*d*) parlant d'une Digue dans la mer, l'appelle *clauſtra maris* ; & ailleurs (*e*) les

(*a*) Lucain, *Pharſ.* X, 813.
(*b*) Solin, *Cap.* 35.
(*c*) Saumaiſe, *In Solin. p.* 419. *Edit.* 1.
(*d*) Lucain, *Pharſ.* II, 684.
(*e*) Le même, IX, 865.

les extrémitez de la Terre, *claustra Mundi*. Cela eſt trivial. Ainſi *Nili claustra* ne ſont autre choſe, que les rives du Nil, qui en effet lui tiennent lieu de barrière.

Vers 115. ET APOLLINIS ARMA TIMENTES.] Il y a ſûrement ici une faute. Car à quoi ſe rapporteroit *timentes* ? Les Critiques propoſent ſur cela diverſes corrections. Les uns liſent *tuentis* ; d'autres, *frementis*. La Peyraréde étoit pour *furentis*. Il me ſemble qu'on s'éloigneroit moins du texte en liſant, *tumentis*, épithète, qui convient fort à une perſonne en colère. Un de nos meilleurs Critiques (*a*) en a raporté divers exemples. On en pourroit joindre pluſieurs autres ; entr'autres ceux-ci. Stace (*b*) : *Famuliſque tumentem*. Et Claudien (*c*) : *Solvitque tumorem Pectoris*.

Vers 117. VIX NAVITA PORTHMEUS.] Comme ces deux mots ſignifient la même choſe, on ne peut guère douter, que l'un des deux n'ait été inſéré ici mal à propos. C'eſt apparemment le prémier, qui de la marge, où on l'avoit mis pour expliquer *Porthmeus*, a été ridiculement fourré dans le texte par quelque ignorant, qui prenoit ce dernier mot ; pour un nom propre. En effet il a été changé en *Proteus* dans quelques Mſſ. du nombre deſquels eſt celui de M. Colbert. Saumaiſe, qui a bien ſenti, que *navita* avoit pris la place d'une épithète de *Simulacra*, avoit propoſé ſur ſon Exemplaire de lire, *tabida*, ou *lucida*, ou *pallida*. On pourroit auſſi ſubſtituer, *ſqualida*. Au reſte, ce n'eſt pas ici ſeulement, qu'on a appellé Charon du nom de *Porthmeus*. J'en trouve un autre exemple dans une Inſcription ſépulcrale antique (*d*), où un mari dit :

SAT FVERAT, PORTHMEV, CYMBA VEXISSE MARITAM.

Celui, qui a gravé l'Inſcription, avoit mal écrit, PORTHMNEV.

Vers

(*a*) M. Bentley, *In Horat. Art. Poët. v.* 197.
(*b*) Stace, *II. Sylv. I*, 58.
(*c*) Claudien, *Ruffin. V*, 47.
(*d*) Spon, *Recherch. d'Antiq. p.* 247. Fabretti, *Inſcript. Antiq. p.* 700.

Vers 119. CLASSE OPUS EST.] L'exagération paroîtra ſans doute bien forte. Mais elle n'eſt pas moindre dans cet endroit de Lucain (*a*):

*Præparat innumeras puppes Acherontis aduſti*
*Portitor.*

Vers 120. CONCISAQUE VULNERA MANDE.] Il y a *pande* dans le MS. de M. Colbert, ainſi que dans quelques autres. Mais *mande* eſt le vrai mot, qu'il faut bien ſe garder de changer. Ovide (*b*) a dit de même:

*Nil te, niſi triſtia mandere ſævo*
*Vulnera dente juvat.*

Vers 122. FULGURE RUPTA CORUSCO.] Le MS. de M. Colbert a *ſulphure*. Ce qui eſt apparemment la vraye leçon. Stace (*c*) a employé la même expreſſion : *Anhelantem cœleſti ſulphure campum.* Lucain (*d*) s'en eſt pareillement ſervi. Elle eſt en effet plus poëtique, que l'autre. Mais ceux, qui ne l'entendoient pas, lui ont facilement ſubſtitué un terme plus uſité.

Vers 124. SUBSEDIT PATER UMBRARUM.] Quoique tous les Mſſ. ayent *ſubſedit*, il ne paroit pas douteux, qu'il ne faille lire *ſubſidit* avec Gonzalius. La même faute doit être corrigée en deux endroits de Lucain (*e*).

Vers 127. AUSPICIIS PATUERE DEUM.] Pétrone paroit avoir imité ici le commencement du ſecond Livre de la Pharſale de Lucain : *Jamque iræ patuere Deûm &c.*

Vers 128. DEFORMIS TITUBANS VULTUS &c.] Il eſt vrai que tous les Mſſ., auxquels celui de M. Colbert eſt conforme, ont, *titubans vultum.* Mais il eſt ſi évident, qu'il faut, *Titan vultum*, qu'on peut deſormais l'inſérer ſans ſcrupule dans le texte.

Vers

(*a*) Lucain, *Pharſ. III*, 16.
(*b*) Ovide, *Metam. XV*, 92.
(*c*) Stace, *Thebaïd. XI*, 17.
(*d*) Lucain, *Pharſal. VII*, 160.
(*e*) Le même, *Ibid. I*, 553. & *VI*, 643.

Vers 129. JAM TUM SPIRARE.] Pourquoi *ſpirare?* Je ſçais bien, que dans l'idée des anciens Payens, quand Phébus s'obſcurciſſoit, c'étoit une marque de la colère de ce Dieu, comme d'autres l'ont obſervé (*a*). Mais il ne paroît pas que ce Dieu fût courroucé contre les Romains. Pétrone en dit autant de la Lune. Mais il en donne uniquement pour cauſe, la crainte qu'elle avoit de voir tant de forfaits: *Et lucem ſceleri ſubduxit.* Il n'eſt donc pas vraiſemblable, qu'il ait voulu donner d'autre motif au Soleil pour s'éclipſer. En quoi il s'eſt ſans doute conformé à Lucain (*b*), qui parlant du même prétendu prodige, dit que cet Aſtre ſemble ſe voiler, comme au jour du feſtin d'Atrée:

*Qualem fugiente per ortus*
*Sole Thyeſteæ noctem duxere tenebræ.*

Virgile a même dit, qu'il ſe cacha comme pour marquer ſon deuil de la perte, que Rome faiſoit par la mort de Céſar (*c*) & des guerres qu'elle alloit cauſer: *Extincto miſeratus Cæſare Romam.* D'ailleurs l'éclipſe du Soleil n'eſt marquée ici, que comme préſage, & non comme cauſe des malheurs futurs. Car c'étoit l'idée, que les Anciens avoient de ces événemens, & que le Peuple a conſervée juſques à nos jours.

*Ille etiam cæcos inſtare tumultus*
*Sæpe monet,*

diſoit Virgile (*d*); & le fait eſt notoire. Il me paroît donc évident, qu'il faut ici: *Jam tum ſperare putares.* Le verbe *ſperare* ſignifioit ſouvent une crainte mêlée de preſſentimens ſiniſtres. Virgile, comme on ſçait, l'a employé plus d'une fois (*e*) en ce ſens. Ovide a dit de même (*f*): *Speratque miſerrima falli.* Et Stace (*g*): *Mortem ſperare.* Ce mot convient parfaitement ici. On

(*a*) V. Delrio, *in Senec. Hippol. v.* 679.
(*b*) Lucain, *Pharſ. I*, 540.
(*c*) Virgile, *Georg. I*, 466.
(*d*) Le même, *Georg. I*, 464.
(*e*) Le même, *Ecl. VIII*, 26. *Et Æneïd. IV*, 420. *ubi vid. Serv.*
(*f*) Ovide, *Metam. VII*, 833. *ubi vid. Heinſ.*
(*g*) Stace, *Thebaïd. II*, 607.

On a déja vû ſur le vers 93, que les Copiſtes l'ont quelquefois confondu avec *ſpirare*.

Vers 131. RUPTA TONABANT VERTICIBUS LAPSIS.] Saumaiſe dans ſon Exemplaire liſoit *laxis*. Ce qui ſemble fortifié par le MS. Colbert, où j'ai trouvé *laſſis*. Il me paroît très probable que Pétrone avoit écrit:

*Rupta tonabant*
*Verticibus laxis montis juga.*

Quoiqu'il ne nomme pas cette montagne, on ne peut douter, qu'il n'y déſigne le mont Véſuve, dont il a donné la deſcription peu auparavant. Lucain peint à peu près de la même manière un embraſement du mont Etna (*a*):

*Ora ferox Siculæ laxavit Mulciber Ætnæ;*
*Nec tulit in cœlum flammas; ſed vortice prono*
*Ignis in Heſperium cecidit latus.*

Il faut bien remarquer ce *laxavit*, & ce *vortice*. Car c'eſt ainſi que je crois qu'il faut lire ce dernier mot, ſuivant le ſentiment de nos meilleurs Critiques (*b*), dans tous les paſſages, où il ſert à repréſenter des tourbillons d'eau, d'air, ou de feu, ſuivant la diſtinction de quelques anciens Grammairiens (*c*). Ce n'eſt pas que dans l'origine *vortex*, & *vertex* ne s'écriviſſent, & ne ſe prononçaſſent de même, ainſi que d'autres l'ont fort bien obſervé (*d*). Mais quoique cet uſage ne fût pas entièrement aboli du tems de Quintilien, ainſi qu'il paroît par un endroit de ſes Inſtitutions (*e*), il eſt pourtant vrai, que ceux, qui ont écrit correctement depuis Virgile, ont toujours fait cette différence, comme il me ſeroit aiſé de le prouver par pluſieurs paſſages, ſurtout de l'ancien

(*a*) Lucain, *Pharſ. I*, 545.
(*b*) Barthius & Heinſius, *in Claudian. adverſ. Ruſin. I*, 270, 271. Le même Heinſius, *in Eund. de bello Getic. v.* 458.
(*c*) Velius Longus, *inter Grammat. Putſch.* p. 2243.
(*d*) Dauſquius, *de Orthograph. Part.* 2. *p.* 329.
(*e*) Quintilien, *Inſtit. Orat. VIII*, 2.

cien Pline, qu'on prétend même en avoir fait une règle, dans quelque Ouvrage, que nous n'avons plus (*a*).

Dans un ſeul endroit de Virgile on trouve cette diſtinction bien marquée en quatre vers (*b*). Car dans le prémier, où il eſt queſtion de la partie ſupérieure, il dit, à *vertice*; & dans le dernier, où il s'agit d'un tourbillon d'eau, il dit: *rapidus verat æquore vortex*. Sur quoi Servius: *Vortex dicitur circumacta in ſe unda*. Dans différens Mſſ. d'Horace (*c*), qui m'ont paſſé par les mains, j'ai toujours trouvé *vortices*, dans un vers, où il ſemble qu'on n'auroit pas dû le changer en *vertices*. Et notre Pétrone même en un autre paſſage a dit (*d*): *Video corpus humanum circumactum levi vortice ad litus deferri*. Je ne vois donc pas pourquoi il auroit écrit ce mot d'une manière différente au vers, dont il s'agit.

Cette remarque, quoique peu importante en apparence, n'eſt pourtant pas indifférente pour ceux qui aiment à conſerver la juſteſſe, & la netteté dans les Auteurs Latins. Je m'y ſuis d'ailleurs arrêté, parce que j'ai vû d'habiles gens (*e*) penſer autrement.

Revenant à notre vers de Pétrone, quoique je panche fort pour la correction, que je viens de propoſer, je n'ai cependant pas oſé l'admettre dans ma traduction; la leçon ordinaire pouvant paſſer, pourvû que par le mot, *Montis*, on entende les Alpes. Car Virgile (*f*) met au nombre des prodiges de ce tems-là des tremblemens de terre extraordinaires dans ces montagnes:

*Inſolitis tremuerunt motibus Alpes.*

Et Lucain (*g*):

*Tum cardine tellus*
*Subſidit, veteremque jugis nutantibus Alpes*
*Diſcuſſere nivem.*

Cet-

(*a*) Pline cité par Soſipater Charisius, *inter Grammat. Putſch.* p. 68.
(*b*) Virgile, *Æneid. I*, 118. & 121.
(*c*) Horace, *II*, *Od. IX*, 22.
(*d*) Petrone, *cap.* 115.
(*e*) M. Burman, *in dict. Quintilian. locum*; & M. Drakenborch, *in Sil. Italic. III*, 475.
(*f*) Virgile, *Georg. I*, 475.
(*g*) Lucain, *Pharſal. I*, 552.

Cette obſervation a déja été faite par Gonzalius.

Vers 133. FLUMINA PER NOTAS IBANT MORIENTIA RIPAS.] Le MS. de M. Colbert a *fulmina*. Ce qui eſt une faute manifeſte. Mais au lieu de *morientia*, on y lit, *manantia*. Leçon, qui n'eſt pas à mépriſer. La Peyraréde ſur ſon Exemplaire traitoit tous les Interprètes de ridicules, pour n'avoir pas ſubſtitué, *torrentia*, qu'il explique ainſi: *Et flumina torrentia, paſſim vaga, non ibant per notas ripas.* Mais en cela il eſt ridicule lui-même. Car où ſeroit le prodige, de voir des torrens débordez?

Saumaiſe en marge de ſon Pétrone avoit corrigé, *orientia*. Mais je ne vois pas trop quelle pouvoit être ſa penſée. Gonzalius a crû avec plus de vraiſemblance, que Pétrone avoit voulu exprimer ce que Virgile a dit (*a*), en parlant des prodiges de ſon tems: *Siſtunt amnes, terræque dehiſcunt.* Cependant il me paroît que cela ne fait pas aſſez ſentir l'oppoſition de *vaga paſſim*, à *morientia*, & l'on ne traite point de vagabond un fleuve, qui ne ſort point de ſes bords.

Ainſi je ſuis perſuadé que notre Poëte déſigne ici le Nil, qui ayant coutume de ſe déborder tous les ans, ceſſa alors de ſortir de ſon lit, & y parut comme mourant. *Nilum non extulit ætas*, a dit Lucain (*b*). Ce qui à la vérité eſt poëtiquement exagéré. Car dans les années, où ce fleuve croît le moins au deſſus de ſes bords, il ne laiſſe pas de les ſurpaſſer de douze Coudées, & cet accroiſſement n'empêche pas qu'il n'en réſulte une grande famine dans l'Egypte: *In duodecim cubitis famem ſentit*, dit Pline (*c*). C'eſt ce qui arriva au tems de la Guerre Civile, ſuivant le témoignage de cet Auteur, au même endroit: *Minimum (Nili incrementum) Pharſalico Bello; veluti necem Magni, prodigio quodam, flumine averſante.* C'eſt juſtement ce que Pétrone a voulu marquer ici. *Per* y ſignifie la même choſe que *ſuper* en ce vers d'Horace (*d*): *Quem ſuper notas aluere ripas*, comme l'a obſervé Barthius (*e*), qui d'ailleurs n'a pas entendu ce paſſage.

Vers

(*a*) Virgile, *Georg. I*, 479.
(*b*) Lucain, *Pharſal. VI*, 474.
(*c*) Pline, *Hiſt. Nat. V*, 9.
(*d*) Horace, *IV. Od. II*, 6.
(*e*) Barthius, *Adverſ. XXIII*, 7.

Vers 134. ARMORUM STREPITU COELUM FURIT.] Un habile homme (*a*) a cru qu'il falloit corriger *crepitu*, parce que pluſieurs autres bons Auteurs ont employé ce mot en pareille occaſion. Mais tous les Mſſ. étant d'accord pour *ſtrepitu*, je ne voudrois pas le changer. Les Romains n'avoient point de mot conſacré pour exprimer le bruit des armes. C'eſt *Sonitus* dans Virgile (*b*), *Fragor* dans Lucain (*c*). Et Cicéron (*d*) y a employé les deux mots de *Strepitus*, & de *Fremitus*, dans ce paſſage, qui eſt très remarquable. *Quod in agro Latinienſi auditus eſt ſtrepitus, cum fremitu.* Et un peu après: *Exauditus in agro propinquo eſt ſtrepitus quidam reconditus, & horribilis fremitus armorum.* Ce qui prouve bien qu'il ne faut rien changer dans un paſſage de Julius Obſequens (*e*), où il dit: *Fremitus armorum ex inferno auditus*, comme l'a très bien remarqué M. Oudendorp. Lucain a dit auſſi (*f*), *Strepitus belli*; & Horace (*g*): *Jam litui ſtrepunt.* Il ne me ſeroit pas difficile d'en trouver d'autres exemples.

Ibid. ET TUBA MORTEM.] Si *Mortem* eſt dans quelques Mſſ. on trouve *Martem* dans d'autres, & particulièrement dans celui de M. Colbert. Il ne faut pas faire difficulté d'inſérer dans le texte cette dernière leçon, qui d'ailleurs ſe trouve dans pluſieurs Editions anciennes.

Vers 135. SIDERIBUS TRINIS ACTA CIET.] Cela n'a aucun ſens. J'ai lû *tremefacta*, dans l'ancien MS. de M. Colbert; & c'eſt ainſi qu'il faut rétablir cet endroit. Pétrone a dit plus bas, v. 271. *Intremuere tubæ.* Quelques Editeurs, ſuivis par La Peyraréde, avoient voulu corriger, *transmiſſa*, aſſez ridiculement; comme ſi cette trompette étoit tombée des nuës, au lieu que c'étoit du haut des cieux, qu'elle paroiſſoit ſonner, & exciter à la guerre.

Ibid. ÆTNA VORATUR IGNIBUS INSOLITIS.] Voici ce que Saumaiſe avoit écrit en marge de ſon Exemplaire: *Lege, rotatur. Non placet, voratur. Si voratur enim, quomodo mittit fulmina*

(*a*) Brouckhuys, *In Tibull. II, Eleg. V*, 73.
(*b*) Virgile, *Georg. I*, 474.
(*c*) Lucain, *Pharſ. I*, 569.
(*d*) Cicéron, *Orat. de Haruſp. Reſp. c.* 10.
(*e*) Jul. Obſequens, *De Prodig. cap.* 105.
(*f*) Lucain, *Pharſ. V*, 726.
(*g*) Horace, *II, Od. I*, 18.

*mina in aëra?* Je ne reconnois pas à cela cet excellent Critique. Car qui empêche l'Etna, quoique dévoré de flammes, de lancer en même tems ſes rochers brulans par ſon ouverture? C'étoit au contraire ſa coutume, ſuivant Cornelius Severus (*a*):

*Spiritus ille,*
*Qui rupes, terramque vorat; qui fulminat ignes.*

On peut voir ſur cela M. Burman, qui a ſi bien défendu la leçon reçuë, que je n'ai rien à y ajouter. D'ailleurs cette difficulté s'évanouira, ſi l'on adopte la conjecture, que je vais propoſer.

Vers 136. ET IN ÆTHERA FULMINA MITTIT.] J'ai ſuivi ce texte dans ma traduction, & je n'oſe le condamner abſolument. J'avoue néanmoins que je préférerois *flumina*, qui ſe trouve en quelques Mſſ. citez, & ſuivis par Bourdelot. Deux raiſons très fortes m'y déterminent.

1°. Quoique cette foudre lancée contre le Ciel préſente une image noble, & hardie, elle n'avoit pourtant rien d'extraordinaire, ainſi qu'il paroit par le paſſage de Severus, que je viens de citer. Comme il n'étoit pas beſoin pour cela, que l'Etna fût extraordinairement enflammé, cet événement ne pouvoit jamais paſſer pour un prodige. Ce qui n'arrivoit que rarement, & qui paſſoit par conſéquent pour être de mauvais augure, c'eſt quand il vomiſſoit une ſorte de torrent enflammé, qui ſe répandoit ſur les campagnes voiſines. Cela eſt décrit fort au long par le même Severus (*b*), dans le texte duquel on avoit déja mal à propos ſubſtitué *fulminis*, à *fluminis*, comme M. Le Clerc l'a très bien obſervé.

Je ſçais bien que Servius a dit (*c*): *Malum omen eſt, quoties Ætna, non fumum, ſed flammarum egerit globos.* Mais par ces derniers mots, il entend manifeſtement le déluge de flammes, dont il s'agit, comme il paroît par l'endroit de Virgile, qu'il explique, & que je raporterai ci-après. C'eſt ce que Julius Obſequens a marqué

(*a*) Corn. Severi Ætna, *v.* 343. V. auſſi *v.* 361.
(*b*) Le même, *v.* 480, *& ſeq.*
(*c*) Servius, *in Virgil. Georg. I*, 472.

qué par ce peu de mots (*a*): *Ætna ignibus abundavit*, comme l'ont judicieuſement obſervé les derniers Commentateurs. C'eſt auſſi ce que Lucain a repréſenté plus élégamment par ces beaux vers (*b*).

*Quum tota cavernas*
*Egerit, & torrens in campos defluit Ætna.*

On en trouvera une deſcription encore plus pathétique dans Pindare (*c*), & la choſe eſt notoire (*d*).

2°. Ce qui paroit mettre la choſe hors de doute, c'eſt que les autres Auteurs, qui ont parlé du même prodige, arrivé au tems des Guerres Civiles, ont fait mention de cet horrible débordement du mont Etna. Virgile (*e*):

*Vidimus undantem ruptis fornacibus Ætnam,*
*Flammarumque globos, liquefactaque volvere ſaxa.*

Lucain s'en eſt expliqué de même dans l'endroit, que j'ai cité ſur le v. 131. Pourquoi donc notre Poëte auroit-il omis une circonſtance ſi utile, & même ſi néceſſaire à ſon ſujet?

Vers 137. ATQUE OSSA CARENTIA BUSTIS.] Ce fait, dans l'idée des Payens, n'avoit rien que d'ordinaire, ſuivant les preuves, qu'en ont ici données les Commentateurs. Auſſi Lucain (*f*), parlant du même prodige, n'oublie pas de remarquer, que les Ombres mêmes, dont les Corps avoient été enſevelis, ne laiſſèrent pas de ſe plaindre:

*Compoſitis plenæ gemuerunt oſſibus urnæ.*

C'eſt cela, ſans doute, qui avoit engagé Saumaiſe à préférer, *arentia*, qui ſe trouve en quelques Manuſcrits, ſoutenus de celui de M. Colbert. Je me range à ce ſentiment, que je tiens pour indu-

(*a*) Jul. Obſequens, *De Prodig. cap.* 82.
(*b*) Lucain, *Pharſ. VI*, 294.
(*c*) Pindare, *Pyth. I*, 40. *& ſeq.*
(*d*) V. Cluvier, *Sicil. Lib. I. cap.* 8.
(*e*) Virgile, *Georg. I*, 470.
(*f*) Lucain, *Pharſ. I*, 568.

dubitable. *Oſſa in buſtis arentia* ſont les mêmes Ombres, dont Lucain a parlé.

Vers 139. FAX STELLIS &c.] Il eſt parlé de cette Comète, non ſeulement dans Lucain (*a*), comme Gonzalius l'a obſervé, mais encore dans Pline (*b*) le Naturaliſte.

Vers 140. SANGUINEOQUE REPENS &c.] Quoiqu'il y ait *recens*, dans tous les Manuſcrits, ainſi que dans toutes les Editions, à l'exception de la dernière, je la crois pourtant préférable. C'étoit auſſi l'avis de La Peyraréde.

Vers 144. UBI GRAIO NOMINE PULSO &c.] Bien que ce paſſage ait fort exercé les Critiques, il me paroit avoir encore beſoin d'éclairciſſement. Perſonne ne met en doute qu'il ne s'y agiſſe de la partie des Alpes, que les Romains appelloient *Alpes Graias*; & ſur cela un célèbre Géographe (*c*) a reproché à notre Poëte d'avoir confondu ce Canton des Alpes, avec celui, où l'on prétend qu'Hercule ſe fraya autrefois une route, & qui eſt voiſin de Monaco. Car Virgile (*d*) nous apprend, que ce fut par ce côté-là, que Céſar repaſſa les monts, quand il commença la Guerre Civile:

> *Aggeribus ſocer Alpinis, atque arce Monœci*
> *Deſcendens.*

Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit très vraiſemblable, que ce grand Général fit filer une partie de ſes troupes par d'autres gorges, dont elles étoient plus à portée, ſoit qu'elles fuſſent près du Rhin, ou dans la Gaule Lyonnoiſe. Il eſt même aiſé de le prouver par divers paſſages, tant d'Appien d'Alexandrie (*e*), que de Lucain (*f*). Mais comme il s'agit de l'endroit, où Céſar paſſa lui-même ces montagnes, il n'eſt pas douteux que Pétrone n'ait voulu parler des Alpes maritimes. Or il n'eſt pas poſſible de le croire aſſez ignorant dans la Carte de ſon Pays, pour avoir confondu

(*a*) Lucain, *Pharſ. I*, 516.
(*b*) Pline, *Hiſt. Nat. II*, 25.
(*c*) Cluvier, *Ital. Antiq. Lib. I. cap* 32. *p.* 338. *& cap.* 33. *p.* 359.
(*d*) Virgile, *Æneïd. VI*, 830.
(*e*) Appien d'Alexandrie, *De Bell. Civ. Lib.* 2. *p.* 447.
(*f*) Lucain, *Pharſ. I*, 481.

du ces Alpes avec les Grèques. Cela ſeul doit faire juger, qu'il y a ici quelque faute.

Divers Manuſcrits, & entr'autres celui de M. Colbert, ont *pulſæ*. C'eſt déja quelque choſe. Mais ce n'eſt pas aſſez. Car quel ſens raiſonnable peut-on tirer de *Graio nomine pulſæ*, ou *vulſæ*, qu'ont adopté quelques Critiques ? Il faut néceſſairement lire: *Ubi Graio Numine pulſæ &c.* comme l'avoit remarqué Barthius (*a*), & après lui le dernier Editeur de Silius Italicus (*b*); mais ſans en dire aucune raiſon.

Il eſt vrai, que la certitude de cette conjecture ſaute aux yeux. Les mots, *nomine*, & *numine*, ſe ſont mille fois confondus dans les Mſſ., comme ſçavent ceux qui les ont maniez. Ceci d'ailleurs eſt confirmé par ce que Pétrone au *v.* 213. fait dire à la Renommée, que Céſar amenoit une Flotte: *Jam claſſes fluitare mari.* Le Poëte ſçavoit donc bien qu'il étoit venu par le côté de la mer; & quoique cette circonſtance fût exagérée, il eſt très naturel, que Céſar pour accélérer le tranſport de ſes troupes, qui étoient dans la Gaule Narbonnoiſe, & aux environs, les fit venir ſur des vaiſſeaux juſques à Monaco, ou autres ports voiſins. A l'égard du participe, *pulſæ*, pour *dejectæ*, il a déja été pleinement juſtifié par d'autres Sçavans.

Vers 148. COELUM ILLINC CECIDISSE PUTES.] Il n'y a qu'à ſouscrire à la correction heureuſe de Gronovius le père ſur cet endroit. Elle étoit déja venue en penſée à La Peyraréde, qui avoit écrit ſur ſon Exemplaire ce qui ſuit: *Lege, Illic ſediſſe. Ovidius, de Cervicibus Herculis : Cœlum nam ſederat illis. Statius ingenioſè admodum, de Tænaro monte : Feſſiſque inſiditur aſtris. Sic Pindarus ejusmodi montes,* κίονας οὐρανοῦ, *Cœli columnas. Et ita apud Jobum, in Sacris Literis.*

Ibid. NON SOLIS ADUSTI MANSUESCUNT RADII.] Je ne vois aucune difficulté à rétablir dans le texte la leçon de quelques Editions, qui eſt auſſi celle du MS. de M. Colbert & de quelques autres : *Non ſolis adulti Manſueſcit radiis.* Il eſt évident que le verbe ſe rapporte à *Locus*, qui précède. Il ne ſçauroit donc être

(*a*) Barthius, *In Claudian. De laudib. Stilic. IV*, 347.

(*b*) Drakenborch, *In Sil. Italic. XI*, 217.

être au pluriel. Ce lieu glacé, dit le Poëte, cette montagne couverte de neiges éternelles, ne peut être tempérée par les rayons du Soleil même le plus brulant.

Vers 150. SED GLACIE CONCRETA RIGENS.] Il y a ici une faute manifeſte, à cauſe de la dernière ſyllabe de *concreta*. Chacun la corrige à ſa fantaiſie. Pour moi je lis : *Sed glacie concreta ingens &c.* C'eſt pour cela, qu'il eſt dit au vers ſuivant, que les Alpes porteroient le Monde entier. Penſée ridicule, à moins qu'on ne l'entende d'un autre Monde, ou du moins de ce Cercle, que nous appellons le Firmament. Auſſi j'ai crû devoir ſupprimer cette idée dans ma verſion.

Vers 153. ORAVITQUE LOCUM.] La Peyraréde avoit écrit en marge: *Lege, Optavitque; id eſt, caſtrametatus eſt.* Virgilius: *Optavitque locum tecto.* Il a raiſon ; & cette leçon mérite d'autant mieux d'être reçue dans le texte, qu'elle ſe trouve dans pluſieurs Editions.

Vers 155. INTENTANS CUM VOCE MANUS &c.] Il me ſemble que le verbe, *intentare*, ne ſe prend jamais qu'en mauvaiſe part; ſoit qu'on brave, ou qu'on menace quelqu'un, ou qu'on porte même les mains ſur lui. La choſe paroit avoir été démontrée par de bons Connoiſſeurs (*a*). Gonzalius, qui a fait ici la même remarque, a prétendu qu'en effet Céſar vouloit par ce geſte morguer en quelque manière les Dieux. Mais cela eſt d'autant plus ridicule, qu'il ne s'adreſſe à eux, que pour les rendre témoins de ſon innocence, & qu'elle eſt en quelque manière juſtifiée par eux, puiſque ſon diſcours eſt ſuivi des plus heureux préſages. Je ſuis donc perſuadé que Pétrone avoit écrit : *Intendens cum voce manus.* Par une raiſon contraire Gronovius le père a très bien jugé, que dans ce paſſage de Sénèque (*b*): *Diis ipſis manus intenduntur*, il falloit corriger, *intentantur.* Il a été aiſé aux Copiſtes de ſe méprendre à des mots, qui ſe reſſemblent ſi fort.

Vers 156. ET TU, SATURNIA TELLUS.] Dans le MS. de M. Colbert on lit: *Et heu.* Je crois qu'il faut: *Et te*, en le raportant à *teſtor.*

Vers

(a) N. Heinſius, *In Valer. Flac. III*, 269. Et M. Drakenborch, *In Silium Italic. XV.* 640.

(b) Sénèque, *De Clement. I*, 25.

Vers 157. OLIMQUE ONERATA TRIUMPHIS.] Pourquoi *onerata?* Cela pourroit paſſer, ſi Céſar avoit eu véritablement les honneurs du triomphe. Mais nous apprenons de Suétone (*a*), & des autres Hiſtoriens, que quoiqu'il eût dû les obtenir après ſa prémière expédition d'Eſpagne, il ne les eut réellement qu'après la fin des Guerres Civiles. Le MS. de M. Colbert porte, *honorata*, qui ne convient point à la meſure du vers. Mais il conduit à la vraye leçon, qui me paroit être, *ornata*.

Vers 158. AD HAS ACIES.] Ceux, qui ont voulu corriger, *arces*, n'y ont pas penſé. Le Poëte entend, *Civiles acies*; expreſſion employée ci-deſſus, v. 129.

Vers 159. SED VULNERE COGOR.] Sans entreprendre de juſtifier en tout ce grand homme, il eſt certain qu'il avoit de juſtes ſujets de ſe plaindre du Sénat, de l'aveu même des Républicains modérez. Outre ce qu'en ont dit les Hiſtoriens deſintéreſſez, on peut voir de quelle manière lui en parla Cicéron lui-même, quoique du parti oppoſé, dans une lettre, qu'il lui écrivit au commencement de la Guerre Civile (*b*): *Judicavi, eo bello te violari; contra cujus honorem, Populi Romani beneficio conceſſum, inimici, atque invidi niterentur.*

Il eſt vrai, que dans une lettre du même à ſon ami Atticus (*c*), il ſoutient, que les mauvais traitemens du Sénat ne devoient jamais porter Céſar à prendre les armes contre ſa Patrie. Mais, ſi l'on y prend garde, on verra qu'au fonds Cicéron n'avoit pas meilleure opinion des deſſeins de Pompée, & que dès-lors il prévoyoit fort bien, qu'il n'étoit plus queſtion entre lui, & ſon rival, que du choix d'un Maître. Car répondant à Atticus (*d*), qui l'exhortoit à ſe déclarer contre Céſar, & à faire les derniers efforts, pour ſe garantir de la ſervitude, *A quoi bon cela?* lui répondit-il. *Pour être proſcrits, ſi nous ſommes vaincus? Ou ſi nous ſommes vainqueurs, pour tomber dans un autre eſclavage?* Voici ſes propres termes: *Ut quid? Si victus eris, proſcribare? Si viceris, tamen ſervias?* Il ne s'en expliquoit pas moins franchement, comme on ſçait, avec les autres Chefs du parti Répu-

(*a*) Suétone, *In Jul. cap.* 18. & 37.
(*b*) Cicéron, *Ad Attic. IX*, 11.
(*c*) Le même, *Ad eund. VII*, 7, 9, & 11.
(*d*) Le même, *Diſt. Ep. 7. Lib. VIII. ad Attic.*

publicain (*a*). Comment donc Céſar n'auroit-il pas compris, que s'il cédoit à ſon rival, & s'il ſe laiſſoit une fois deſarmer, il tomboit lui-même dans la ſervitude, ſans aucun fruit pour la République?

Telle eſt l'extrémité, où il ſe trouvoit réduit, & dont ſes amis ne ſe cachoient point. Car voici ce que l'un d'eux en écrivoit à Cicéron (*b*) : *Pompeius conſtituit non pati C. Cæſarem Conſulem aliter fieri, niſi exercitum, & Provincias tradiderit. Cæſari autem perſuaſum eſt, ſe ſalvum eſſe non poſſe, ſi ab exercitu receſſerit. Fert tamen illam conditionem ut ambo exercitus tradant.* C'étoit ſe mettre à la raiſon, que de conſentir à être deſarmé, pourvû que ſon rival le fût auſſi. Quoi de plus juſte, & de plus convenable au ſalut de la République ? Cependant Pompée le refuſa, (*c*) & pouſſa d'autant plus par-là Céſar aux dernières extrémitez, que perſonne ne doutoit à Rome, que ſi Pompée devenoit le maître, ſa domination ne fût auſſi cruelle, que celle de Sylla : *Mirandum in modum Cnæus noſter Sullani regni ſimilitudinem concupivit &c.* diſoit Cicéron (*d*).

Si donc quelque choſe a été repréhenſible dans la conduite de Céſar, ce n'a point tant été la priſe des armes, que l'uſage qu'il fit de la victoire, & les divers changemens qu'il introduiſit dans la conſtitution de l'Etat. Que ſi au lieu de s'emparer de la Souveraineté, il ſe fût contenté de corriger les abus énormes, qui s'étoient gliſſez dans la République, & s'il en avoit aſſuré la liberté par des Loix ſages, & dignes de ſon grand génie, il ſe ſeroit acquis une gloire immortelle, & n'auroit pas perdu la vie d'une manière auſſi déplorable. Mais une modération ſi héroïque eſt preſque au deſſus de l'humanité. Ces réflexions, que je fais, pour me délaſſer de *la ſéchereſſe des Remarques Grammaticales*, ne ſeront pas inutiles pour l'intelligence de la ſuite de ce Poëme.

Il eſt bon au reſte d'être averti, que dans tout ce que Pétrone fait

(*a*) V. le même, *Epiſt. ad famil. IV*, 9. *& paſſim.*

(*b*) Cœlius, *ibid. VIII*, 14. conforme en cela à ce qu'en a dit Céſar lui-même, *De Bell. Civ. I*, 9. V. auſſi Plutarque, *in Cæſar. p.* 721. & ſeq.

(*c*) V. les témoignages citez ici par Gonzalius, Plutarque, *loc. cit. p.* 722, 723, 724.

(*d*) Cicéron, *Ad famil. IX*, 7. & 10.

fait dire ici à Céſar, ſon feu poëtique lui fait un peu anticiper l'ordre chronologique. Car par les Commentaires de Céſar lui-même, (*a*) on voit que quand il repaſſa les monts, pour aller en Italie, il n'y avoit encore eu aucun Décret du Sénat contre lui; mais ſeulement de grands mouvemens de la part de ſes ennemis, pour y parvenir. Lucain a donc ſuivi plus exactement la vérité de l'Hiſtoire (*b*), quand il a fait tenir ce langage à Céſar ſur les bords du Rubicon.

Vers 161. DUM GALLOS ITERUM &c.] La Peyraréde expliquoit cela de la victoire remportée ſur les Suiſſes. Mais outre que le nom ne convient pas, on ſçait que les Suiſſes, loin de vouloir entrer en Italie, prenoient au contraire une route toute oppoſée. L'adverbe *iterum*, fait voir d'ailleurs, qu'il n'eſt queſtion ici, que des Gaulois, dont Céſar exagère les deſſeins, pour ſe donner la gloire de leur avoir fermé l'entrée de l'Italie, où je ne vois pas néanmoins que de ſon tems ils ayent ſongé à pénétrer. *Petentes* eſt ici pour *appetentes*; & *Alpibus*, pour *ab Alpibus*.

Vers 163. SEXAGINTAQUE TRIUMPHIS.] Sur la foi de l'ancien Pline, & de Solin, Bourdelot vouloit qu'on corrigeât ici, *Quinquaginta*. Mais puiſque Solin a compté cinquante-deux combats de Céſar, & que le même nombre ſe trouve dans quelques Mſſ. de Pline, il n'eſt pas ſurprenant, que Pétrone ait ici un peu exagéré la choſe.

Vers 165. AUT QUI SUNT, QUI BELLA VIDENT?] Pour rétablir cet endroit corrompu, les Critiques ont propoſé diverſes conjectures. Celle qui me paroit la plus ſûre, eſt de lire *jubent*, comme en a très bien jugé le ſçavant M. Burman, dont les raiſons me ſemblent déciſives. Ce n'eſt pas ſeulement Céſar, qui nous apprend, qu'il avoit fait tout ſon poſſible, pour empêcher qu'on n'en vînt à une rupture ouverte. Ecoutons Cicéron (*c*): *Vidi noſtros amicos cupere bellum; hunc autem* (c'eſt Céſar) *non tam cupere, quàm non timere.* Et ailleurs (*d*): *Incideram in hominum pugnandi cupidorum inſanias.*

Ibid.

(*a*) Céſar, *De Bell. Gallic. VIII*, 54, 55. *Et de Bell. Civil. I, init.*
(*b*) Lucain, *Pharſ. I*, 183. *& ſeq.*
(*c*) Cicéron, *Ad familiar. IX*, 6.
(*d*) Le même, *ibid. IV*, 1.

Ibid. MERCEDIBUS EMPTÆ &c.] Gronovius (*a*) a fait voir par des témoignages inconteſtables, qu'il ne s'agit ici, que de la populace de Rome, qui étoit alors aux gages des Grands, pour ſervir à leurs factions, & qui depuis le Tribunat de Clodius n'avoit ceſſé de troubler la République. Ce ſont les mêmes gens, qui ſont appellez, *extremi, emptique clientes*, dans Lucain (*b*); & dans Plutarque (*c*), δημος ἐμμισθος.

Vers 166. QUORUM EST MEA ROMA NOVERCA.] C'eſt un mot du grand Scipion, qui eſt rapporté non ſeulement par Valère Maxime, mais encore par Aurelius Victor (*d*). Au reſte il me paroit qu'il faut ici, *quarum*.

Vers 167. UT REOR, HAUD IMPUNE.] N. Heinſius me paroit avoir eu raiſon de corriger: *At reor, haud impune*.

Vers 168. IGNAVUS.] La Peyraréde croyoit que Pétrone faiſoit ici alluſion au Prénom de Pompée. *Alludit ad nomen Gnæi, quod* à γναιος. Mais il y a d'autant moins d'apparence, que Céſar traitât de lâche un auſſi grand Capitaine que Pompée, qu'on ſçait d'ailleurs, que poſtérieurement même à la déclaration de la guerre, il en parloit toujours honorablement: *Nunquam, niſi honorificentiſſimè, Pompeium appellat*, dit Cicéron (*e*). Céſar ſe ſeroit donc tout au plus contenté, de reprocher à ſon rival, qu'il s'étoit un peu amolli par les délices d'une longue paix. C'eſt auſſi le langage, que Lucain lui fait tenir en ce paſſage (*f*), qui interprète parfaitement celui-ci:

*Veniat longa dux pace ſolutus,*
*Milite cum ſubito, parteſque in bella togatæ.*

On ſent facilement par ce dernier vers, ſur qui tombe l'épithète, *ignavus*, dans Pétrone.

Vers 178. PEPULITQUE MEATIBUS AURAS.] Je ne ſçais de quoi s'eſt aviſé notre grand Saumaiſe, de marquer ſur ſon Exemplaire, que la vraye leçon étoit, *Pepulitque è montibus auras*, com-

(*a*) Gronovius le père, *Obſerv. III*, 11.
(*b*) Lucain, *Pharſ. I*, 314.
(*c*) Plutarque, *In Cæſar. p.* 721.
(*d*) Aur. Victor, *De Vir. Illuſtr. c.* 58.
(*e*) Cicéron, *Ad Famil. VI*, 6.
(*f*) Lucain, *Pharſ. I*, 311.

comme on lit en quelques Editions. L'autre, qui eſt dans divers Manuſcrits, & entr'autres dans celui de M. Colbert, eſt bien plus poëtique, & plus agréable.

Vers 180. FLAMMA SONUERE SEQUENTI.] Il faut corriger, *ſequente*, ſuivant les leçons de nos plus habiles Grammairiens (*a*).

Vers 181. VULGATO LATIOR ORBE &c.] Cette leçon doit être conſervée, à cauſe du *vulgato*, qui précède, & du *crevit*, qui ſuit. Pétrone peint en ces deux vers cette eſpèce de couronne de rayons, qui ſemble augmenter le diſque du Soleil, quand le Ciel eſt parfaitement épuré, & qui eſt appellée quelque part dans Ovide (*b*), *radiis circumdata Solis imago*. Remarquez au reſte la contradiction de notre Poëte, qui fait ici Phébus favorable à Céſar, & qui plus bas au v. 269. le fait déclarer pour Pompée.

Vers 182. AURATO PRÆCINXIT FULGURE VULTUS.] *Fulgur* eſt ici pour, *fulgor*, comme en ce vers de Lucrèce (*c*): *Solis pervolgant fulgora cœlum.*

Vers 184. ET INSOLITO GRESSUS PRIOR OCCUPAT AUSU.] On ne peut pas dire, que marcher le prémier à la tête de ſes troupes, fût une choſe nouvelle à Céſar. Le MS. de M. Colbert, & quelques autres ont *hauſtus*. C'eſt une faute, mais qui conduit à la vraye leçon, laquelle me paroit être celle-ci: *Inſolitos greſſu prior occupat auſus*. Ce dernier mot ne laiſſoit pas de m'être autrefois ſuſpect, comme ne ſe trouvant dans aucun Auteur antérieur, ou contemporain de Pétrone. Ce qui me faiſoit ſoupçonner, qu'il avoit peut-être écrit, *actus*; expreſſion, dont Lucain ſe ſert aſſez ſouvent. Il ſe peut pourtant bien faire qu'*auſus* fût déja en uſage, & je ne voudrois pas le changer légèrement.

Vers 185. ET CANA VINCTA PRUINA.] Quelques Mſſ. ont *juncta*. Celui de M. Colbert a *victa*. De-là les Editeurs ont fait *vincta*, qui ſemble en effet convenir à merveilles à la glace. Mais on n'a pas pris garde que *glacies*, & *humus vincta pruina*, n'étoient qu'une même choſe; pour ne rien dire de la répétition in-

(*a*) V. M. Bentley, *In Horat. I*, Od. XXV. 17.

(*b*) Ovide, *In Ibim*, v. 73.

(*c*) Lucrèce, *II*, 163.

incommode de cette image, qui revient juſques à quatre fois en ſept vers. Je ſuis perſuadé que Pétrone avoit écrit: *Et cana cincta pruina* &c. C'eſt la neige, qui eſt ici diſtinguée de la glace, comme elle a dû l'être régulièrement dans la deſcription des Alpes. Elle l'eſt encore dans les ſuivans, où *nimbi ligati*, ſont la neige, & *undarum vincula*, ſont la glace. Ce qui confirme de plus en plus ma correction.

Vers 190. SED HÆC QUOQUE JUSSA PUTARES.] Il n'y a ici ni ſens, ni ſuite. Auſſi ce texte eſt-il différent dans les Manuſcrits. Celui de M. Colbert a non ſeulement, *juſſa*; mais encore au vers ſuivant: *ſtabant, & vincta fluctus* &c. C'eſt ainſi qu'il faut lire, en reſtituant ſeulement la ponctuation en cette ſorte:

*Incaluere nives; mox flumina montibus altis*
*Undabant modò nata. Sed hæc quoque (juſſa putares)*
*Stabant; & vincta fluctus ſtupuere pruina.*

J'aurois volontiers ſubſtitué, *rurſus*, à *fluctus*. Mais cela n'eſt pas abſolument néceſſaire. *Stupuere* eſt une métaphore, dont un autre Poëte ancien s'eſt ſervi en ce vers (*a*):

*Frigidus ut Boreas obſtupefecit aquas.*

Vers 192. ET PAULO ANTE LUES JAM CONCIDENDA JACEBAT.] Il faut manifeſtement, *ut paulo ante*. Pétrone veut dire, que ces torrens de neiges fondues étant pris par une gelée ſubite, devenoient tout d'un coup ſemblables à une matière, qui ſe coupe avec la hache, ainſi qu'elles l'avoient été dans le commencement. La leçon ordinaire ne formoit aucun ſens raiſonnable. Au reſte, *lues*, eſt un mot générique, qui ſignifie, *fléau*. C'eſt ainſi que Lucain (*b*), parlant du feu, a dit: *Pelago diverſa lues*.

Vers 193. MALEFIDA PRIUS.] Pourquoi, *prius?* Eſt-ce donc que les chemins étoient devenus moins gliſſans, depuis que les

(*a*) Dans les Catalectes de P. Pithou, *Part. I. p.* 165.

(*b*) Lucain, *Pharſ. III*, 681.

les torrens s'étoient glacez? Cela ſeroit ridicule. Malgré la conformité des Mſſ. on ne peut douter qu'il ne doive y avoir ici un autre mot. *Virûm*, y conviendroit parfaitement.

Vers 194. PASSIM TURMÆQUE, VIRIQUE.] Puiſque la plûpart des Mſſ. du nombre deſquels eſt celui de M. Colbert, ont *pariter turmæque*, &c. je ne vois pas de raiſon, pour nous en écarter. Je crois au ſurplus, que *turmæque*, *virique*, eſt pour *turmæ virorum*, comme il eſt ordinaire aux Poëtes.

Vers 196. RIGIDO CONCUSSÆ FLUMINE NUBES &c.] La Peyraréde liſoit, *flamine*. Ce qui eſt conforme au MS. de M. Colbert, & à quelques Editions. Mais comme il eſt parlé des vents au vers ſuivant, je ne vois pas que cette correction ſoit recevable. Pétrone ſuppoſe que les nuées étoient remplies de glace, & que ſe rompant par un choc mutuel, elles ſe déchargeoient de ce fardeau ſur les montagnes.

Vers 197. NEC RUPTO TURBINE VENTI &c.] Il y a *rupti* dans le MS. de M. Colbert, & dans quelques autres. Je lirois, *rapti*, avec l'un des Commentateurs.

Vers 198. AC TUMIDA &c.] On lit, *aut*, dans le MS. de M. Colbert, & dans la plûpart des autres. Il me paroit qu'il faut *nec*.

Vers 199. IPSÆ JAM NUBES RUPTÆ SUPER ARMA CADEBANT.] N'y auroit-il pas une hardieſſe outrée de dire, que les nuées mêmes tomboient ſur les Eſcadrons? D'ailleurs le Poëte venoit déja de parler du déluge de grêle, qui en tomboit: *concuſſæ flumine nubes exonerabantur*. Cela me perſuade, qu'il y avoit originellement dans Pétrone: *Ipſæ jam rupes ruptæ* &c. Il n'eſt pas extraordinaire, qu'un orage auſſi affreux, qu'on le peint ici, fît tomber du haut des Alpes des quartiers de roches, qui rouloient ſur les Soldats, & les entrainoient dans les précipices.

D'autres ont déja obſervé (*a*), que ces mots, *rupes*, & *nubes*, avoient été ſouvent confondus par les Copiſtes. Aux exemples, qu'ils en rapportent, on peut joindre celui-ci de Silius Italicus (*b*), où il dépeint Hercule, ſe frayant le prémier une route dans les Alpes:

*Pri-*

(*a*) M. Burman, *in Ovid. Metam. XI*, 591.

(*b*) Silius Italic. *III*, 496.

*Primas inexpertas adiit Tirynthius arces.*
*Scindentem nubes, frangentemque ardua montis*
*Spectarunt Superi &c.*

Je m'étonne qu'on n'ait pas ſenti l'abſurdité, de faire fendre les nues à ce Héros pour venir à bout de cette beſogne. Il faut ſans difficulté corriger: *ſcindentem rupes* &c. C'eſt préciſément ce qu'a dit plus haut notre Pétrone: *Ubi Graio Numine pulſæ deſcendunt rupes* &c.

Vers 200. PONTI VELUT UNDA RUEBAT.] Il faut, *ruebant*, comme d'autres l'ont remarqué. Mais je ne puis m'empêcher de relever ici l'erreur de l'un des Commentateurs, qui s'imaginant que le Pont Euxin ne gèle jamais, veut que Pétrone ait eu en vue la mer, que nous appellons *Glaciale*. C'eſt une erreur groſſière. Ecoutons Ovide, qui a vêcu dans le pays (*a*):

*Ipſe vides certè glacie concreſcere Pontum.*

Valerius Flaccus (*b*):

*Boreæ cedens glacialibus auris*
*Pontus, & exorta facilis concreſcere bruma.*

Et Lucain (*c*):

*Et quà bruma rigens, & neſcia vere remitti*
*Adſtringit Scythicum glaciali frigore Pontum.*

Si malgré cela on en doute encore, on pourra recourir à Hérodote (*d*), à Strabon, &c.

Du reſte je ne puis m'empêcher d'avouer, que toute cette deſcription des Alpes eſt remplie de ſuperfluitez, & de répétitions puériles,

(*a*) Ovide, *IV. De Ponto. VII*, 7.
(*b*) Val. Flaccus, *V*, 722.
(*c*) Lucain, *Pharſ. I*, 17.
(*d*) Hérodote, *IV*, 28. Strabon, *p.* 73, & 307. *Edit.* 1620.

riles, qui ſentent plus le Rhéteur, que le vrai Poëte. Auſſi me ſuis-je appliqué à la reſſerrer le plus que j'ai pû dans ma traduction, & je doute qu'elle ait en cela rien perdu de ſon agrément.

Vers 205. DECURRENS ARDUUS ARCE &c.] *Arduus*, ſuivant l'un des Interprètes, ſignifie ici, *incommode*, *intraitable*. Je ne ſçais à quoi il a penſé. Ce mot ſignifie, courageux, & intrépide, tel qu'eſt peint *Turnus* en ce vers de Virgile (*a*): *Campo ſeſe arduus infert.* Et dans Stace (*b*): *Arduus Hippomedon.* Cette épithète a le même ſens, qu'*altus*, ſi ſouvent employé dans Virgile, & dans Horace.

Vers 208. DEJECIT TELA GIGANTUM.] Le MS. de M. Colbert a *disjecit*, & je ne vois pas de raiſon, pour changer cette leçon, qui avoit été reçuë dans pluſieurs Editions. Pétrone a viſiblement imité Virgile, quand il a dit (*c*):

*Ter Pater exſtructos disjecit fulmine montes,*

Loin que Pierius ait voulu changer *disjecit*, il eſt convenu au contraire qu'il avoit plus de force, & qu'il étoit préférable à *dejecit*.

Vers 209. DUM CÆSAR TUMIDAS &c.] La Peyraréde regardoit ce vers, comme ſuppoſé. Mais il ſe trompoit. Pétrone parle de pluſieurs petites Places, dont Céſar s'empara preſque ſans coup férir, après avoir paſſé le Rubicon, & dont la priſe, comme il le dit en ſes Commentaires (*d*), jetta Rome dans la conſternation: *Quibus rebus Romam nunciatis, tantus repentè terror invaſit &c.* J'y comprens même la reddition honteuſe de Corfinium, où Domitius, qui avoit paru vouloir défendre cette place, manqua tout d'un coup de courage: *Omnia trepidantius, timidiuſque agens*, au raport du même Céſar (*e*). Par-là il me paroît évident, que Pétrone avoit écrit ici, *timidas*, & non *tumidas*. Ceux qui par *arces* ont entendu les Alpes, ſe ſont fort mépris.

Vers

(*a*) Virgile, *Æneid. IX*, 53.
(*b*) Stace, *Thebaid. IV*, 129.
(*c*) Virgile, *Georg. I*, 283.
(*d*) Céſar, *De Bell. Civ. I*, 14.
(*e*) Céſar, *ibid. I*, 19.

Vers 210. MOTIS CONTERRITA PENNIS.] Je n'oſerois toucher à ce *motis*, qui peut être défendu par ce vers d'Ovide (*a*):

*Rumor (ut eſt velox) agitatis pervolat alis.*

J'aurois pourtant grand penchant à croire, que Pétrone avoit écrit, *totis*, qui marque davantage la rapidité du vol. En effet la Renommée dans Stace (*b*), *Totis perfundit mœnia pennis*. La confuſion de ces mots, *totus*, & *motus*, eſt très fréquente dans les Manuſcrits, ſuivant que l'a remarqué depuis peu un habile homme (*c*).

Vers 212. ATQUE HÆC ROMANO TONITRU FERIT OMNIA SIGNA.] Telle eſt la leçon du MS. de M. Colbert, & de preſque tous les autres. Comme elle ne fait aucun ſens, chacun en tire des corrections à ſa manière. Voici la mienne:

*Atque hoc Romanos tonitru ferit, omnia ſignans:*
*Jam claſſes &c.*

Stace a dit à peu près de même (*d*):

*Tænariumque cacumen, Apollineaſque Therapnas*
*Armorum tonitru ferit.*

Le mot *tonitru*, étoit en ce tems-là très en uſage (*e*), pour marquer les allarmes de la guerre. Il convenoit fort auſſi au ton, que prend la Renommée pour débiter ces bruits, quand elle porte la terreur dans tous les cœurs, & *magnas territat urbes*, comme dit Virgile (*f*). C'eſt le *Rumoris ſonitus*, dont il eſt parlé ci-après, v. 225.

Vers 217. PERQUE DUAS SCINDUNTUR TERRITA CAUSAS.] Tous les Mſſ. ſont ici conformes, & je ne vois pas de rai-

(*a*) Ovide, *Faſt. VI*, 527.
(*b*) Stace, *Theb. II*, 109.
(*c*) M. Drakenborch, *in Sil. Italic. III*, 205.
(*d*) Stace, *Thebaïd. III*, 422.
(*e*) V. M. Drakenborch, *in Sil. Italic. XI*, 525.
(*f*) Virgile, *Æneïd. IV*. 187.

raiſon, pour y rien changer. *Cauſa*, ſignifie ici *parti*, comme en ce vers fameux de Lucain :

*Victrix cauſa Diis placuit ; ſed victa Catoni.*

Pétrone dit donc, que Rome épouvantée ſe diviſa en deux factions. *Per* eſt ici pour *inter*, comme en cet endroit de Virgile (*a*) : *Via ſecta per ambas.*

Vers 219. ET PATRIÆ EST PONTUS, ET JAM TIMOR.] Puiſque l'on ne trouve dans les Mſſ. aucune reſſource, pour rétablir ce paſſage, pourquoi ſe refuſer à cette heureuſe conjecture d'un Critique : *Et patria eſt pontus jam tutior ?* Juſques ici je ne vois pas qu'on ait propoſé rien de mieux, ni qui approche plus du texte des Manuſcrits.

Vers 220. QUANTUM QUISQUE TIMET &c.] J'adopte ſans héſiter la conjecture de celui, qui liſoit :

*Quantùm quiſque timet, tantò fugit ocyor. Ipſe*
*Hos inter motus populus &c.*

Vers 225. MOERENTIA TECTA RELINQUUNT.] Lucain avoit dit de même (*b*) :

*Mœrentia tecta*
*Cæſar habet, vacuaſque domos &c.*

Vers 226. ILLE MANU TREPIDA.] D'autres Mſſ. du nombre deſquels eſt celui de M. Colbert, ont *pavida*. Mais ce qui eſt plus important c'eſt que dans pluſieurs anciens Exemplaires, comme les Editeurs l'ont remarqué, on trouve le v. 233. & les quatre ſuivans avant celui-ci. Il eſt évident, en effet, qu'il y a une tranſpoſition en cet endroit. Mais ce n'eſt pas la ſeule, qui défigure ce Poëme. J'en parlerai encore ſur les vers ſuivans.

Vers 230. GRANDÆVOSQUE PATRES.] Je voudrois que les In-

(*a*) Le même, *Georg. I*, 238. (*b*) Lucain, *Phar. V*, 30.

Interprètes euſſent pris ici la peine de nous expliquer ce paſſage. Car pour moi, j'avouë que je n'entens pas cette phraſe: *Sunt qui conjugibus jungant mœrentia pectora grandævoſque patres.* En attendant qu'on me l'apprenne, je ſuivrai les Mſſ. qui font marcher ce vers après le 225, & je lirai:

*Rumoris ſonitu mœrentia tecta relinquunt,*
*Grandævoſque patres &c.*

Il imite ce que dit Lucain (*a*):

*Nullum jam languidus ævo*
*Evaluit revocare parens &c.*

Vers 233. AC VELUT EX ALTO &c.] Plutarque (*b*) parlant du même fait, ſe ſert de la même comparaiſon: Οἰκτρόταλον δὲ θέαμα ἡ πόλεως ἦν, ὑπὸ τοσαύτης ἐμπεσοῦσα χειμῶνος, ὥσπερ νεὼς ὑπὸ κυβερνητῶν ἀπαγορευόντων πρὸς τὸ συντυχὸν ἐμπεσεῖν κομιζομένης: *Urbis verò miſerabilis facies tanta ingruente tempeſtate erat, quæ navis modo, à gubernatoribus deploratæ, in id, quod ſors obtuliſſet, videbatur impactura.*

J'ai au reſte déja remarqué, que cette comparaiſon étoit déplacée; & j'en ſuis d'autant plus convaincu, qu'on n'en trouve ici que la prémière partie, la ſeconde commençant au v. 224. Auſſi ne fais-je aucune difficulté de remettre cette comparaiſon dans ſa place naturelle.

Vers 234. NON ARMA MINISTRIS.] La Peyraréde avoit mis ici cette note: *Sic τὰ ὅπλα vocant Græci apparatum, & inſtrumenta nautica.* D'autres avoient déja penſé la même choſe. Mais je ne puis être de leur ſentiment. Il eſt vrai qu'on donne quelquefois à ce mot une ſignification auſſi étenduë. Mais en ce vers il ſignifie ſeulement les voiles du vaiſſeau, comme en cet autre de Virgile (*c*): *Colligere arma jubet.*

Vers 235. LIGAT ALTER PONDERA PINUS.] La Peyraréde ex-

(*a*) Lucain, *ibid. I*, 504.
(*b*) Plutarque, *in Cæſar. p.* 724.
(*c*) Virgile, *Æneïd. V*, 15.

expliquoit cela du mât du Vaiſſeau. Mais quoiqu'en une autre occaſion cela pût s'entendre ainſi, comme quand Lucain a dit (*a*), *Pondera mali*, cette explication ne convient point au vers, dont il s'agit. J'ai bien ouï dire, qu'au fort de la tempête on abat quelquefois le mât, & même qu'on le jette à la mer; mais non qu'on le lie, ni qu'on l'arrête par des cordes autrement qu'il n'a coutume de l'être. Ce qu'on lioit en ce cas avec de gros cables, c'étoit le corps même du vaiſſeau, en la manière, que l'expliquent ceux (*b*), qui ont écrit ſur cette matière; & c'eſt de quoi il s'agit ici. *Pondera pinus* eſt ici pour *pinus*, comme dans Silius Italicus (*c*), *pondera clavæ*, *conti*, *pili*, pour *clava*, *contus*, & *pilum*.

Vers 236. ALTER TUTA SINU &c.] Si l'on en croit Gonzalius, Pétrone parle en ce vers de ceux, qui ſe ſauvent à la nage. Mais quoiqu'on ait dit, *ſecare pontum pectore*, a-t-on jamais dit, *ſecare pontum ſinu?* Il ſeroit plus naturel de penſer, que *ſinus* ſignifie ici la voile du navire. Sénèque le tragique a dit (*d*): *Lina ſinu tendere toto.* Mais on ſçait que dans l'orage on plie au contraire la voile; & dans cette occaſion les Anciens ne ſe ſervoient plus, que de la rame (*e*). Faire force de voile dans la tempête, ce ſeroit hazarder le tout pour le tout, comme le fit un jour Céſar, au raport de Lucain (*f*):

*Fiſus, cuncta ſibi ceſſura pericula Cæſar:*
*Sperne minas, inquit, pelagi; ventoque furenti*
*Trade ſinum.*

D'ailleurs il eſt parlé de ces eſpèces de deſeſperez dans le vers ſuivant: *Hic dat vela fugæ.* Dans celui-ci au contraire Pétrone peint des matelots timides, qui cherchent à gagner doucement le rivage, ou à ſe mettre à l'abri le long de quelque côte élevée. Je crois

(*a*) Lucain, *Pharſ. I*, 500.
(*b*) Scheffer, *De Milit. Nav. II*, 5. *p.* 151, 152.
(*c*) Silius Italic. *II*, 245. *VI*, 277. *IX*, 335.
(*d*) Sénèque, *Med. v.* 320.
(*e*) V. Scheffer, *De Milit. Nav. I*, 4. *p.* 34, *& ſeq.*
(*f*) Lucain, *Pharſ. V*, 577.

crois donc qu'il avoit écrit, *tuta ſinus*, pour *tutum ſinum*; c'eſt-à-dire un petit golphe, où le vaiſſeau fût en ſureté. C'eſt une façon de parler élégante, & familière aux bons Poëtes, comme quand Virgile a dit (*a*): *Tuta domorum.* Il y en a mille exemples (*b*).

Il me reſte préſentement à rétablir ce paſſage dans l'ordre, où il me paroît devoir être par les raiſons, que j'ai ci-deſſus propoſées. Le voici, ſi je ne me trompe:

*Arma, cruor, cædes, incendia, totaque bella*
*Ante oculos volitant. Ergo pulſata tumultu*
*Pectora, perque duas ſcinduntur territa cauſas.*
*Ac, velut ex alto quum magnus inhorruit Auſter,*
*Et pulſas evertit aquas, non arma miniſtris,*
*Non regimen prodeſt; ligat alter pondera pinus;*
*Alter tuta ſinus, tranquillaque litora quærit;*
*Hic dat vela fugæ, Fortunæque omnia credit;*
*Gaudet Roma fuga; debellatique Quirites*
*Rumoris ſonitu mœrentia tecta relinquunt,*
*Grandævoſque patres; oneriſque ignara juventus*
*Id, pro quo metuit, tantùm trahit. Omnia ſecum*
*Hic vehit imprudens, prædamque in prælia ducit.*
*Huic fuga per terras; illi magis unda probatur,*
*Et patria eſt pontus jam tutior. Eſt magis arma*
*Qui tentata velit, fatiſque jubentibus uti.*
*Quantùm quiſque timet, tantò fugit ocyor. Ipſe*
*Hos inter motus populus (miſerabile viſu)*
*Quò mens icta jubet, deſerta ducitur urbe.*
*Sunt, qui conjugibus mœrentia pectora jungant.*
*Ille manu trepida natos tenet. Ille Penates*
*Occultat gremio, deploratumque relinquit*

*Li-*

(*a*) Virgile, *Æneïd.* XI, 882. (*b*) V. Lambin, *In Horat. IV. Od.* XII, 19.

*Limen, & abſentem votis interficit hoſtem.*
*Quid tam parva queror &c.*

Vers 239. SÆVIQUE REPERTUS HYDASPIS.] Quoique cette leçon ſe trouve dans la plûpart des Manuſcrits, elle n'eſt pas ſuportable. On dit qu'il y en a d'autres, où on lit: *Sævi quoque terror Hydaſpis.* C'eſt ainſi que ce paſſage doit être lû ſans difficulté, comme il eſt couché dans quelques Editions. Ceux, qui ont lû Plutarque (*a*), & Dion Caſſius (*b*), ſçavent que Pompée avoit bien mérité ce titre, par la frayeur, que ſon Armée, conduite par Afranius ſon Lieutenant, jetta dans l'eſprit de Phraates, Roi des Parthes. Il eſt pourtant vrai, que dans la ſuite ayant fait la paix avec lui, il demeura ſon ami, & le fut encore de ſes Succeſſeurs, ſi l'on en croit Lucain (*c*).

Vers 240. QUEM TER OVANTEM.] Il eſt parlé de ces trois triomphes, non ſeulement dans l'endroit de Plutarque, cité par Gonzalius, & dans un fragment du Poëte Albinus (*d*), (& non Albinovanus) qu'a raporté ici l'un des Commentateurs; mais encore dans Manile (*e*), dans Velleius Paterculus (*f*), & ailleurs.

Perſonne n'a fait ſonner ſi haut cet honneur, que Cicéron, lequel en a parlé ſouvent, ſur-tout en ce paſſage célèbre (*g*), que j'ai tâché de corriger dans mes Remarques ſur la prémière Tuſculane (*h*). Mais il m'eſt venu depuis en penſée une autre conjecture, que je crois préférable. Voici le texte dont il s'agit: *An Cn. Pompeium cenſes, tribus ſuis Conſulatibus, tribus triumphis, maximorum rerum gloria, lætaturum fuiſſe, ſi ſciſſet ſe in ſolitudine Ægyptiorum trucidatum iri, amiſſo exercitu?* Comme ces mots: *in ſolitudine Ægyptiorum*, ne conviennent point, j'avois propoſé de lire: *ſe in ſolitudine Ægyptio ferro trucidatum iri.* Mais pour faire moins de changement au texte, il me paroit plus

(*a*) Plutarque, *In Pompeio. p.* 638.
(*b*) Dion Caſſius, *Lib. XXXVI. p.* 31, 32.
(*c*) Lucain, *Pharſ. VIII*, 218, *& ſeq.*
(*d*) Albinus, cité par Priſcien, *Lib. VII. p.* 741. *Edit. Putſch.*
(*e*) Manile, *IV*, 50.
(*f*) Velleius Paterc. *II*, 40. *ubi vid. Interpret.*
(*g*) Cicéron, *Orat. pro Sextio, c.* 61, *&c.*
(*h*) Le même, *De Divinat. II*, 9.

plus ſimple de corriger: *Se in ſervitudine Ægyptiorum trucidatum iri.*

Ce mot, *ſervitudo*, qui n'eſt preſque plus connu aujourd'hui, étoit fort en uſage du tems de Cicéron; puiſque Tite-Live (*a*) s'en eſt ſervi en cette phraſe: *Servitudinis, indignitatiſque homines expertes.* On trouve auſſi dans le Grammairien Feſtus: *Eritudo, Servitudo.* Et dans les anciennes Gloſes: *Servitudo,* δουλεία. Les Romains de ce Siècle aimoient cette manière de former les mots, & diſoient, *Sævitudo, Severitudo, Sorditudo, Sanctitudo*, & autres pareils, qui paſſèrent enſuite de mode, & que les Copiſtes des tems poſtérieurs, à qui ils étoient inconnus, ont ſouvent changez.

Tel a été apparemment le ſort de celui, dont il s'agit, qui faiſoit un excellent ſens dans Cicéron. Car il marquoit que Pompée, en ſe livrant au Roi d'Egypte, s'étoit mis en quelque façon dans une dépendance ſervile de ce Prince. Cicéron avoit d'autant plus de raiſon de s'en ſervir, qu'il ſe raportoit à ce qu'en avoit dit Pompée lui-même. Car l'Hiſtoire nous apprend (*b*), que quand il entra dans le petit bâtiment, que les Egyptiens lui avoient amené, il dit en ſoupirant ces deux vers de Sophocle:

Ὅστις γὰρ ἂν τύραννον ἐμπορεύεται,
Κεἰνου 'στὶ δοῦλος, κἂν ἐλεύθερος μόλῃ.

C'eſt-à-dire, ſuivant la traduction de Grotius (*c*):

*Quicunque Regis in domum greſſus tulit,*
*Jam ſervus illi eſt, liber etſi advenerat.*

Ovide a parlé de la même choſe en ces termes (*d*):

*Quid fuerat Magno majus? Tamen ille rogavit*
*Submiſſa fugiens voce Clientis opem.*

Cet

(*a*) Tite-Live, *XXIV*, 22.
(*b*) Plutarque, *in Pompeio*, *p.* 661. Dion Caſſius, *Lib. XLII. p.* 187.
(*c*) Grotius, *Excerpt. ex Tragœd. p.* 152.
(*d*) Ovide, *IV. De Pont. III*, 41.

Cet état de ſoumiſſion étoit regardé des Romains, comme une choſe indigne d'un grand courage, ſuivant ce témoignage remarquable de Sénèque (*a*): *Quid erat turpius, quàm Pompeium vivere beneficio Regis?* C'étoit ſelon eux une eſpèce d'Eſclavage, ainſi que Lentulus le dit au même Pompée, lors qu'après la bataille de Pharſale, il délibéroit, s'il iroit implorer le ſecours du Roi des Parthes. Quoi! lui fait dire Lucain (*b*), voulez-vous donc devenir l'eſclave des Parthes: *Parthorum famulus?* Vous dites, que vous combattez pour la liberté, & vous pourriez vous réſoudre à la ſervitude?

*Miſerum quid decipis orbem,*
*Si ſervire potes?*

Les bons Auteurs ſe ſont ſouvent ſervis de cette façon de parler, pour marquer la ſujettion à toute domination deſpotique. Cicéron lui-même, parlant de celle de Céſar, dit (*c*): *Fuit illud quoddam tempus ſervitutis.* Il me ſeroit aiſé d'en raporter des exemples ſans nombre. Mais en voilà plus qu'il n'en faut, ce me ſemble, pour juſtifier ma conjecture ſur un paſſage des plus difficiles de l'Orateur Romain.

Vers 243. IMPERII DESERTO NOMINE FUGIT.] Les meilleurs Interprètes diſent ici, que *nomen Imperii* eſt pour *Imperium*. Je ne conteſte point, que cela ne puiſſe avoir cette ſignification en quelques occaſions. Mais doit-on l'entendre ici de cette manière? J'ai peine à le croire. Car Pompée n'abandonna pas l'Empire en quittant Rome. Au contraire, croyant qu'il n'étoit pas aſſez fort, pour défendre Rome contre Céſar, il ſe perſuada que le ſalut de la République dépendoit de ſe retirer dans les lieux, où il eſpéroit pouvoir former une Armée capable de lui réſiſter.

Voici ce qu'il en dit lui-même dans une de ſes Lettres à Domitius (*d*): *Magnam Italiæ partem Cæſar occupavit; & nos non habemus exercitum tam amplum, neque tam magnum, quàm*

(*a*) Sénèque, *Conſol. ad Martiam, cap.* 20. *ubi vid. Gronov.*
(*b*) Lucain, *Pharſ. VIII*, 339. *& ſeq.*
(*c*) Cicéron, *Ad Famil. XII*, 25.
(*d*) Dans Cicéron, *Epiſt. ad Attic. VIII*, 12.

*quàm ille. Itaque nobis providendum eſt, ut ſummam Reip. rationem habeamus.* Cela n'étoit peut-être pas mal imaginé; & ſi Domitius, & quelques autres de ſon parti, s'étoient mieux conformez à ſes réſolutions, il auroit pû ſe ſoûtenir. Quoi qu'il en ſoit, on ne ſçauroit dire que dans ſa retraite il abandonna l'Empire, ni le Commandement des Troupes, que les Conſuls eux-mêmes voulurent bien lui déférer, par la confiance, qu'ils avoient en ſon habileté, & en ſon expérience.

La Peyraréde prenoit *nomine*, pour *fama, gloria*; mais ſans s'expliquer, s'il l'entendoit de la gloire de l'Empire en général. Ce que j'aurois peine à goûter. Car cette gloire ne conſiſtoit pas moins dans l'Armée de Céſar, que dans celle de Pompée. S'il l'a entendu de la réputation de grand Général, qu'avoit auparavant ce dernier, je ſerois aſſez de ſon avis. Car il eſt ſûr, que dès-lors elle commença à diminuer. *Ex eo tempore* (*a*), diſoit Cicéron, *vir ille ſummus, nullus Imperator fuit.* Et ailleurs (*b*): *Quem ego hominem* στρατηγικώτατον *omnium jam ante cognoram, nunc vero etiam* ἀστρατηγικώτατον. Il en parla (*c*) toujours de même depuis les troubles, & l'expérience fit voir, qu'il en jugeoit ſainement. Lucain dit auſſi de lui (*d*): *Dedidicit jam pace ducem*, au lieu qu'il rend au contraire ce témoignage de Céſar (*e*):

*Sed non in Cæſare tantùm*
*Nomen erat, nec fama ducis.*

Paſſage, que notre Pétrone pourroit bien avoir eu ici en vuë. Sur ce pied, *Imperii* ſeroit en cet endroit pour *Imperatoris*; comme on diſoit, *ſervitium*, au lieu de *ſervus* &c.

Vers 247. ERGO TANTA LUES DIVUM QUOQUE LUMINA VIDIT.] Quoique cette leçon ſe trouve en quelques Mſſ. & entr'autres dans celui de M. Colbert, je ne ſçais comment on a pû s'en accommoder. Car à ſupoſer que *lues* puiſſe s'entendre de la Fortune, le reſte ſignifie ſeulement, qu'elle a vû les Dieux. Or à

(*a*) Cicéron, *Ad Famil. VII*, 3.
(*b*) Le même, *Ad Attic. VIII*, 16.
(*c*) V. le même, *Ibid. VII*, 13. & *IX*, 10.
(*d*) Lucain, *Pharſ. I*, 131.
(*e*) Le même, *Ibid. I*, 143.

à quoi cela aboutit-il? Il n'y a pas de doute, ce me ſemble, qu'il ne faille ici rétablir, *tergo*, qui étoit dans quelques Editions précédentes, & qui rend la lumière à ce paſſage. La Fortune n'a pas ſeulement vû fuir Pompée. Elle a vû encore fuir les Dieux. Otons auſſi à la Fortune cette vilaine épithète de *tanta lues*, qui ne lui convient point, & ponctuons ainſi ce vers:

*Tergo (tanta lues!) Divûm quoque numina vidit &c.*

Vers 249. NIVEOS PULSATA LACERTOS.] Pourquoi *pulſata?* On voit par ce qui précède, que cette troupe de Dieux paiſibles ne fuyoit la Terre, que par indignation de la voir ſe porter de toutes parts à la guerre. Si *galea*, qui ſuit, eſt un vrai caſque, je croirois volontiers, qu'il y avoit ici: *niveos peltata lacertos.* Car elle devoit avoir une armure complette.

J'ai expliqué ainſi cet endroit dans ma traduction. J'avouë pourtant, que j'ai toujours eu peine à croire, que le Poëte ait peint la Paix dans cet équipage guerrier; ſur-tout ne diſant rien de pareil des deux autres Déeſſes ſes Compagnes. Cela m'a fait penſer, que *galea* pouvoit bien marquer ici ces tours de faux cheveux, dont ſe ſervoient quelquefois les Dames Romaines, pour ſe déguiſer: *Flavo crinem abſcondente galero*, dit Juvenal (*a*). Ce que l'ancien Scholiaſte explique: *Crine ſuppoſito, rotundo muliebri capitis tegumento, in modum GALEÆ facto.* Il eſt vrai qu'il ajoute: *Quo utebantur meretrices.* Mais c'eſt à cauſe du mot, *flavo*; parce que les Courtiſannes affectoient cette couleur.

Ce Scholiaſte a donné ailleurs (*b*) le même nom à une autre eſpèce de coiffure des Prêtres de Cybèle: *Galea Sacerdotis eſt, quæ per malas veniens, mento ſubligatur.* En cas que Pétrone ait parlé de cette ſorte de perruque, comme la choſe me paroit aſſez vraiſemblable, il y a apparence qu'il avoit écrit:

*Pax prima ante alias, niveos pullata lacertos,*
*Abſcondit galea vinctum caput.*

Cela

(*a*) Juvénal, *Sat. VI*, 120. V. auſſi Saumaiſe, *in Tertull. De Pall. p.* 318.

(*b*) Le Scholiaſte, *in dict. Sat. VI*, 514.

Cela veut dire, que la Paix, ne voulant point être reconnuë, ſe déguiſe non ſeulement par un faux tour de cheveux, mais encore par un habit noir ou brun, qui étoit à Rome celui des gens du commun (*a*), & qui s'appelloit, *Lacerna*. C'étoit l'habillement, dont ſe ſervoient auſſi les gens de condition, quand ils vouloient ſe déguiſer; témoin ce vers d'Horace (*b*), que je lis ainſi:

*Honoratum caput obſcurante Lacerna.*

Le mot, *odoratum*, qu'on trouve dans toutes les Editions, marque mal la penſée du Poëte, qui cenſure en cet endroit les mœurs corrompuës des Magiſtrats de ſon tems. Cela me fait ſouvenir de ce qu'on a dit (*c*) de l'Empereur Vérus, qui couroit ſouvent pendant la nuit, *per tabernas, & lupanaria, obtecto capite cucullione vulgari viatorio.*

Vers 257. LETUMQUE, INSIDIÆQUE, ET LURIDA MORTIS IMAGO.] Qu'entend Pétrone par *Mortis imago?* Ovide (*d*) a nommé ainſi le Sommeil. Mais quoique Virgile (*e*) en ait fait un Dieu des Enfers, & parent même de la Mort, on n'a jamais dit, qu'il fût guerrier, ni mal-faiſant. Il eſt appellé au contraire par les Poëtes le plus bénin des Dieux, & le plus propre à chaſſer les chagrins & les ennuis. Que ſeroit-il donc venu faire ſur la Terre avec Bellone, & les Furies?

Je croirois plus volontiers, que *Mortis imago* eſt ici pour *Mors*, par une circonlocution poëtique, ſi une autre choſe ne s'y oppoſoit. C'eſt le mot, *Letum*, qui eſt au commencement de ce vers. Mais ce mot n'auroit-il point été corrompu, pour *Fletus?* On ſçait que le Deuil, & la Douleur étoient auſſi des Divinitez infernales. Stace (*f*):

*Luctus, & Ira,*
*Et Dolor, & tota preſſit Diſcordia dextra.*

La

(*a*) V. Saumaiſe, *In Hiſt. Aug. p.* 120, 121.
(*b*) Horace, *II. Sat. VII*, 55.
(*c*) Capitolin, *In Vero, cap.* 4.
(*d*) Ovide, *II. Amor. IX*, 41.
(*e*) Virgile, *Æneid. VI*, 277.
(*f*) Stace, *Thebaid. II*, 287.

La prémière lettre de *Fletus* ayant été omiſe, ou ayant diſparu, comme il eſt arrivé à l'égard de pluſieurs autres initiales dans les Manuſcrits des Poëtes (*a*), les Copiſtes ont cru faire merveilles, de changer *Letuſque*, en *Letumque*.

Vers 264. MUTATAQUE SIDERA &c.] *Mutata* ne peut jamais convenir ici. Quelques Critiques ont corrigé, *mirata*. Pour moi je lirois : *nudata*.

Vers 266. PRIMUMQUE DIONE.] Il a raiſon de mettre Vénus à la tête des Divinitez, qui protégeoient Céſar. Car ce grand homme l'a toujours honorée comme telle, ainſi qu'il parut par le mot, *Venus Victrix*, qu'il donna à ſes Soldats à la journée de Pharſale; par le Temple, qu'il lui fit bâtir à Rome, ſous le nom de *Venus Genitrix*; & par pluſieurs de ſes Médailles, où cette Déeſſe eſt repréſentée. D'autres (*b*) ont déja fait la même remarque.

Vers 267. CÆSARIS ACTA SUI.] Je ne vois pas de raiſon, pour corriger, *Cæſaris arma*, comme l'ont propoſé quelques Critiques. *Acta* convient ici à merveilles, & Pétrone employe encore le même mot au v. 270.

Vers 268. MAVORTIUS.] Ce n'eſt pas ſans raiſon, que ce mot a paru ſuſpect aux Critiques. Car il n'y a point d'exemples, qu'on s'en ſoit ſervi pour, *Mavors*. Il faut que Saumaiſe en ait jugé de même, puiſqu'il a corrigé ſur ſon Exemplaire, *Mars ocyus*. Mais j'aimerois mieux, *Mars horridus*. On ſçait que les Poëtes, & ſur-tout Virgile, ont dit ſouvent, *Bella horrida*, *arma Martis horrentia &c.*

Vers 269. MAGNUM.] C'eſt ainſi qu'il faut lire indubitablement, quoique le MS. de M. Colbert, & les autres ayent, *Magnaque*. Dans les Médailles de Pompée, il eſt toujours appellé MAGNVS, ou CN. MAGNVS. Mais ce qui paroit ſingulier, c'eſt que lui-même ſe donnoit le même tire à la tête de ſes Lettres (*c*).

Vers 270. TOTIS SIMILIS TIRYNTHIUS ACTIS.] Pompée affectoit d'être comparé à Hercule, ſur-tout depuis qu'il eut dom-

té

(*a*) V. Brouckhuis, *in Tibull. I. Eleg. IV.* 34.

(*b*) V. Jac. Oiſelius, *Numm. Select. p.* 287. M. Spanheim, ſur les Céſars de Julien, *n.* 940. *&c.*

(*c*) Cicéron, *Ad Attic. VIII*, 11, 12.

té les Pirates. Les Romains s'en faiſoient même honneur, comme il paroit par le paſſage de Pline, raporté par Gonzalius ſur ce paſſage. C'eſt pour cela, que dans une Médaille de la Famille Cornelia (*a*), il eſt repréſenté ſous la figure de ce Dieu; quoique M. Vaillant en ait penſé autrement, ſur ce qu'il ne voyoit, diſoit-il, aucun raport entre Hercule, & Pompée. Mais c'eſt une petite mépriſe, qui eſt échapée à ce ſçavant Antiquaire. Pompée avoit une ſi grande confiance à ce Dieu, que le mot, qu'il donna à la bataille de Pharſale, fut, *Hercules invictus*, au raport des Hiſtoriens (*b*). C'eſt à cela, peut-être, que Pétrone fait ici alluſion.

Vers 273. CONTUSAQUE LUMINA FLEBANT.] Saumaiſe liſoit, *confuſaque*. Ce qui revient au τὰς ὀφθαλμὰς διεστραμμένη d'Ariſtide, dans ſon portrait de la Diſcorde, raporté par Gonzalius. Je ne vois pourtant pas de néceſſité à faire ce changement.

Vers 276. ATQUE INTER TOTO LACERATAM PECTORE VESTEM.] Le MS. de M. Colbert, & quelques autres ont, *inter torta*. Je ne ſçais ſi on goûtera les divers changemens, qu'ont ici propoſez les Interprètes. Pour moi je lirois:

*Atque inter torto lacerans in pectore veſtem.*

On ne doit pas être ſurpris de voir la Diſcorde avec un corps tortu, & des habits déchirez. Si on aime mieux, *inter toto &c.* il faudra joindre *inter* à *lacerans*.

Vers 281. TOTO FLUITANTES ORBE CATERVAS.] Il y a *Quirinos* dans le MS. de M. Colbert. Peut-être que Pétrone avoit écrit, *Quirites*.

Vers 288. TU LEGEM, MARCELLE, TENE.] Ce paſſage eſt difficile à entendre, à cauſe des différentes ſignifications du verbe, *teneo*. Les Interprètes croyent communément, que *legem tenere*, ſignifie ici propoſer une Loi, & l'expliquent de celle, que le Conſul M. Claudius Marcellus fit faire par le Sénat l'An de Rome DCCII, pour obliger Céſar à quitter ſon gouvernement des Gau-

(*a*) Dans Vaillant, *Numm. Famil. Rom. Tab.* 53. *n.* 85.

(*b*) Appien, *De Bell. Civ. Lib. II. p.* 475.

Gaules, avant le tems, qui lui avoit été accordé ſous le Conſulat de Pompée, & de Craſſus. Mais je ne ſçache pas, qu'on ait jamais employé en ce ſens, *Legem tenere.*

On pourroit dire au contraire, que ce verbe ſignifie ici empêcher, arrêter. Car Marcellus s'oppoſa en effet à l'exécution de la Loi, qui avoit prorogé à Céſar le gouvernement des Gaules: *contra Legem Pompeii, & Craſſi*, ſuivant le témoignage de Céſar (*a*). On dit fort bien en ce ſens, *Legem tenere.* Dans l'Epitome de Tite-Live (*b*): *Gracchus ſuaſit rogationem; ſed Scipio tenuit.* Et ce verbe a été ſouvent employé, pour ſignifier arrêter, comme en ce vers de Lucain (*c*):

*Juſſa tenere diem, denſas nox præſtitit umbras.*

Et en cet autre endroit (*d*): *Privignique fugam tenuit.*

Je doute pourtant, que ce ſoit la penſée de Pétrone. Car Marcellus ne pouvoit empêcher le cours de la Loi de Pompée & de Craſſus, qu'en engageant le Sénat à en faire une contraire. Or on ſçait qu'il n'en put venir à bout, par les oppoſitions, qu'y formèrent les Tribuns du Peuple.

Je crois que le vrai ſens de ce vers eſt: *Toi, Marcellus, ſois ferme à maintenir les Loix de l'Etat, & les fondemens de la liberté.* C'eſt ce que le mot, *Leges*, ſignifioit ſouvent dans le langage des Romains, ſuivant que l'a obſervé un ſçavant homme (*e*). Le verbe, *tenere*, convient en ce cas à merveilles. Térence (*f*): *Neque legem putat tenere ſe ullam.* Cicéron (*g*): *Si ullam partem libertatis tenebo.* Cela n'a pas beſoin de plus ample preuve. Or il eſt certain, que la Loi de Craſſus & de Pompée, dont je viens de parler, étoit manifeſtement contre les Loix de l'Etat, & les principes de la République. Ainſi c'étoit les maintenir, que de demander l'abrogation d'une grace, qui avoit été injuſtement accordée à Céſar.

Ibid. TU CONCUTE PLEBEM, CURIO.] Il eſt conſtant, que Cu-

(*a*) Céſar, *De Bell. Gall. VIII*, 53.
(*b*) Tite-Live, *Epit. Lib. LIX.*
(*c*) Lucain, *Pharſ. VI*, 830.
(*d*) Le même, *IX*, 52.
(*e*) Gronovius le père, *Diatrib. in Stat. cap. 2. in fin.*
(*f*) Térence, *I. Adelph. II*, 5.
(*g*) Cicéron, *Epiſt. ad Quint. Fratr. III*, 1.

Curion fut un de ceux, qui émûrent le plus le peuple Romain en faveur de Céſar. Outre ce qu'en ont dit les Auteurs, citez par les Commentateurs, on peut conſulter Plutarque (*a*), qui raporte que ce Tribun fut un jour écouté ſur cela avec tant d'applaudiſſement, qu'à la fin de ſa harangue on lui jetta des fleurs, comme à un Athlète victorieux. Lucain a parlé auſſi en plus d'un endroit (*b*) de ſon éloquence, & du pernicieux uſage, qu'il en fit au commencement des troubles.

Vers 289. NEU SUPPRIME, LENTULE, MARTEM.] En ce paſſage, *non ſupprimere*, eſt la même choſe, que *ciere.* Cette façon de parler étoit fort ordinaire aux Romains. On en trouve une infinité d'exemples dans Horace, comme quand il dit (*c*), *non ſpernit*, pour *exoptat*; *non humilis* (*d*), pour *ſuperba*, &c. Pour ce qui eſt de la conduite turbulente du Conſul Lentulus dans la naiſſance de la Guerre Civile, on peut voir ce qu'en ont dit les Commentateurs ſur cet endroit.

Vers 291. NON FRANGIS PORTAS?] Gonzalius entend cela des portes du Temple de Saturne, où étoit le Tréſor public, & qui furent rompuës par ordre de Céſar. Mais c'eſt une action, dont il ſera parlé au vers ſuivant. Ici il eſt queſtion de toutes les places, dont Céſar s'empara, avant que d'aller à Rome, & dont il eſt parlé, non ſeulement dans ſes Commentaires (*e*), mais encore dans Plutarque (*f*), dans Lucain (*g*), & ailleurs. La ſuite de ce vers le marque aſſez. La Peyraréde avoit fait la même obſervation.

Vers 292. THESAUROSQUE RAPIS.] Ce Tréſor étoit une Caiſſe particulière, qui depuis long-tems étoit deſtinée aux frais de la guerre des Gaules, & qu'il étoit défendu de divertir à d'autres uſages, ſous peine de l'exécration publique. Mais Céſar s'en moqua, diſant qu'ayant achevé la Conquête des Gaules, & cette deſtination étant par conſéquent devenuë inutile, on ne devoit plus ſe faire un ſcrupule de la changer. Ce fait eſt raconté par Ap-

(*a*) Plutarque, *in Ceſar. p.* 722.
(*b*) Lucain, *Pharſal. I*, 269, *& ſeq. & IV*, 809, *& ſeq.* V. auſſi Velleius Paterc. *II*, 48.
(*c*) Horace, *I. Ode I*, 21.
(*d*) Le même, *I. Od. XXXVII*, 32.
(*e*) Céſar, *De Bell. Civil. I*, 8, *& ſeq.*
(*f*) Plutarque, *in Ceſar. p.* 723, *& ſeq.*
(*g*) Lucain, *Pharſal. II*, 462, *& ſeq.*

Appien (*a*). Lucain (*b*) confond ici les différens Tréſors de la République. Mais c'eſt une erreur, qui a été fort bien relevée par Paul Manuce (*c*); à moins qu'on ne diſe que le Poëte a exagéré à deſſein cette action de Céſar, pour la rendre plus odieuſe. Ce qui eſt aſſez vraiſemblable. Céſar ne laiſſa pas de tirer une très groſſe ſomme de la Caiſſe, dont je viens de parler, ſi nous en croyons le témoignage de Pline (*d*): *C. Cæſar, primo introitu Urbis in Civili Bello, ſuo* (ou plûtôt, *ſacro*) *ex ærario protulit laterum aureorum* XXV. M. *argenteorum* XXXV; *& in numerato* HS. CCCC. Le P. Hardouin a évalué ces ſommes à quatre millions de notre monnoye. Mais il y a apparence que les nombres ſont fautifs dans Pline, & que les ſommes étoient beaucoup plus fortes. On ne ſçauroit en douter, ſi l'on en croit ce paſſage de Paul Oroſe (*e*), qui apparemment le tenoit des Hiſtoriens contemporains: *Cæſar protulit ex eo* (*ærario*) *auri pondo* IIII. M. CXXXV, *argenti pondo prope* DCCCC. *millia.*

Vers 293. ROMANAS ARCES.] C'eſt la vraye leçon, qui eſt confirmée par le MS. de M. Colbert.

Ibid. EPIDAURIA MOENIA.] On trouve, *Epiduni*, dans le même MS. Ce qui confirme, qu'il faut lire ici, *Epidamni*, comme l'a très bien montré M. Burman. Il y a grande apparence, que Pétrone a fait attention au mauvais préſage de ce nom, qui avoit donné lieu aux Romains de le changer en *Dyrrhachium.*

(*a*) Appien, *De Bell. Civil. Lib. II. p.* 453.
(*b*) Lucain, *Pharſ. III*, 155, *& ſeq.*
(*c*) Paul Manuce, *In Ciceron. Act. II. in Verrem*, *p.* 153. *Edit.* 1578.
(*d*) Pline, *Hiſt. Nat. XXXIII*, 3.
(*e*) Paul Oroſe, *VI*, 15.

CON-

# CONJECTURES

## SUR LE POEME INTITULÉ

# PERVIGILIUM VENERIS.

# CONJECTURES

## SUR LE POEME INTITULÉ

## PERVIGILIUM VENERIS.

QUand on lit les divers jugemens, que les Sçavans ont porté du *Pervigilium Veneris* (*a*), il eſt difficile de n'être pas étonné de l'extrême oppoſition, qui ſe trouve entre eux.

Quelques-uns ont prodigué leurs louanges à ce petit Poëme, & ont extrêmement vanté ſes graces, & ſon élégance. Un bon connoiſſeur (*b*) entr'autres a donné à ſon Auteur l'épithète de *ſuaviſſimus, ac delicatiſſimus.* Et ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que le dernier Editeur du *Pervigilium* (*c*), en avouant, que *parmi les penſées délicates, & ingénieuſes, qui y éclatent, on y remarque je ne ſçais quelle affectation d'eſprit, qui ſe ſent un peu de la décadence du bon goût*, ne laiſſe pas d'avancer, que c'eſt un *chef-d'œuvre*, digne d'être *admiré*. Comme ſi on pouvoit donner ce nom à un Ouvrage, où ſe trouvent les imperfections, qu'il eſt forcé de reconnoître en celui-ci.

D'autres au contraire (*d*), rendant juſtice à quelques endroits ingénieux, & bien tournez de cette Pièce, n'ont pas laiſſé de remarquer dans le reſte des tours vicieux & peu naturels, beaucoup de paroles, qui ſouvent ne ſignifient rien; des conſtructions entortillées, & une répétition faſtidieuſe de la prépoſition, *De*, dans des phraſes, où elle n'eſt point néceſſaire.

Ils

(*a*) Outre ce qu'on en trouve au devant des diverſes Editions de ce Poëme, V. Jean. Alb. Fabricius, *Bibloth. Latin. pag.* 688. *Edit. de* 1712. & M. de la Monnoye, *Menagiana, Tom. I. pag.* 15, 16. *Edit. de* 1715.

(*b*) Brouckhuys, *in Tibull. II.* 1. 67.

(*c*) Le P. Sanadon, en ſa Préface ſur ce Poëme.

(*d*) V. ſur-tout M. de la Monnoye, au lieu cité, *pag.* 14.

Ils y ont obſervé de plus des expreſſions, qui n'étoient pas du bel uſage des Romains; comme *Pudebit*, employé perſonellement; *Vel* (*a*), pour *Et*; *Vehere ſagittas*, pour *ferre*, &c. & quelques termes inconnus au tems des prémiers Céſars; comme *Florulentus*, *Congrex*, & même *Throno* (*b*).

A la vérité, au lieu de ce dernier mot, d'habiles Critiques (*c*) ont propoſé de corriger, *Toro*. Mais, outre que l'unanimité des Manuſcrits condamne ce changement, je ne vois pas qu'il ſoit néceſſaire dans une Pièce, où il y a d'ailleurs tant d'autres expreſſions hazardées & contraires à la bonne Latinité.

De cette diverſité de ſentimens il réſulte, que tandis que les Partiſans de l'Auteur du *Pervigilium* le font à peu près contemporain de Cicéron, & d'Auguſte, d'autres au contraire ſoutiennent qu'il n'eſt tout au plus, que du tems de Néron; & d'autres, moins favorables encore, le reculent juſques au ſiècle de Solin, & de Florus, ou même d'un je ne ſçais quel Luxurius, qui vivoit ſous Traſimond, Roi des Vandales.

D'où peut venir une différence ſi énorme dans ces jugemens? Oſerois-je le dire? quelque oppoſez qu'ils ſoient entr'eux, ils ſont tous appuyez ſur des raiſons, qui paroiſſent plauſibles.

D'un côté l'on ne peut nier, qu'une partie de ce Poëme ne mérite à peu près les éloges, que des gens ſenſez lui ont donnez. J'eſpère qu'on en ſera encore plus convaincu par ce que j'obſerverai dans la ſuite.

D'ailleurs on y trouve un endroit, qui a eu manifeſtement en vuë, ou Jules Céſar lui-même, ou du moins quelqu'un des Empereurs de ſa famille. C'eſt le vers, où on lit ces mots: *Et nepotem Cæſarem.* Car il eſt évident, que cela fut adroitement gliſſé par le Poëte, pour cajoller quelqu'un de ces Princes, qui étoient bien aiſes, qu'on les crût deſcendus de Vénus. Or le dernier, qu'on ait regardé comme tel, eſt ſans doute Néron, de qui Auſone a dit (*d*):

*Æneadum generis qui ſextus, & ultimus heres,*

&

(*a*) V. Saumaiſe, *In Hiſt. Aug. p.* 96.
(*b*) Cellarius, *De Latinit. media & infim. ætat. pag.* 253.
(*c*) Caſaubon, *In Sueton. Auguſt. c.* 70. Vavaſſor, *Oper. p.* 152.
(*d*) Auſone, *Carm. VI. De XII. Cæſarib.*

& c'eſt pour cela, que feu M. l'Abbé de Longueruë fixoit, dit-on, l'Epoque du *Pervigilium* au tems de cet Empereur.

Je ſçais bien que le P. Sanadon a tranché la difficulté, en corrigeant: *Et nepotes Cæſares.* Mais ce changement téméraire, fait contre le témoignage de tous les Manuſcrits, & ſans néceſſité, eſt d'autant moins recevable, qu'on ne voit pas que les Succeſſeurs de Néron ayent jamais affecté une ſi haute origine.

D'autre part, ſi l'on eſt de bonne foi, on doit reconnoître, que la plus grande partie de ce Poëme ſe ſent de la décadence du bon goût, & qu'elle n'a pas le ton des ſiécles, où floriſſoit l'Eloquence Romaine. On en a vû ci-deſſus les raiſons, & la choſe ſaute aux yeux; en ſorte qu'on peut dire de cet Ouvrage, ce qu'Auſone diſoit autrefois de quelques-uns des ſiens, quoique peut-être contre ſa penſée (*a*): *Multa fucatius concinnata, quàm verius, & plus coloris, quàm ſucci habere.*

Cette différence ſenſible de ſtyle, & de manière, m'avoit déja donné lieu de penſer, il y a long-tems, que des Copiſtes ignorans avoient confondu, & mêlé enſemble deux Poëmes très différens, quoique compoſez ſur le même ſujet. J'en propoſai alors les raiſons dans deux Lettres à un de mes Amis, qui furent peu après imprimées à mon inſçû (*b*), avec quelques Remarques ſur le *Pervigilium.* Comme ces Lettres ne ſont pas entre les mains de tout le monde, & que d'ailleurs on y inſéra des choſes, ou qui ne ſont pas de moi, ou ſur leſquelles j'ai changé de ſentiment, voici les principaux fondemens de ma conjecture.

Le prémier eſt, qu'en ſuppoſant, que ce Poëme entier, tel qu'il eſt dans tous les Imprimez, n'eſt qu'une ſeule & même Pièce, on fait tomber l'Auteur dans une grande abſurdité. Car après avoir parlé de la Fête de la troiſième nuit, comme paſſée: *Jam tribus choros videres feriatos noctibus*, on lui fait annoncer pour le lendemain le prémier jour de cette ſolemnité, qui tomboit au commencement d'Avril: *Cras erit, quo primus Æther &c.* Or il n'eſt pas vraiſemblable, que le Poëte ait fait une faute ſi groſſière, & je m'étonne qu'on ne s'en ſoit pas aperçu.

Il

(*a*) Auſone, *Epiſt. ad Heſperium fil.*

(*b*) Dans les Nouvelles Litteraires, imprimées à Amſterdam, chez du Sauzet, *Tom. XI. pag.* 366.

Il me ſemble en ſecond lieu, que ce vers: *Cras erit, quo primus Æther &c.* & ceux, qui le ſuivent, reſſemblent parfaitement au commencement du Poëme. Car c'eſt à peu près la même manière d'annoncer la Fête du lendemain; de marquer la naiſſance du Monde au Printems; de faire dreſſer des tentes de verdure; & de célébrer les différens effets de la puiſſance de Vénus. Peut-on préſumer, que l'Auteur eût voulu répéter ainſi les mêmes choſes dans une ſi petite Pièce?

A ces conſidérations j'en ajoute une troiſième, qui n'eſt peut-être pas indifférente. C'eſt que dans le très ancien Manuſcrit de Saumaiſe, écrit en lettres majuſcules, & qui eſt encore en notre Ville dans le Cabinet de M. Latin, Conſeiller au Parlement, on trouve ce titre au devant du Poëme: *Pervigilium Veneris, trochaïco metro. Sunt verò verſus* XXII. D'où peut venir ce nombre, qui convient ſi peu à ce Cantique, ſuivant qu'on le lit aujourd'hui? Ce n'eſt pas ſûrement de l'ignorant Copiſte, qui a tranſcrit autrefois ce Manuſcrit, & qui a fait mille fautes énormes. Il y a inſeré bonnement ce qu'il a trouvé dans quelque autre copie plus ancienne, où apparemment il y avoit un *Pervigilium*, conſiſtant ſeulement en vingt-deux vers, & qu'on a mêlé depuis avec un autre, à cauſe de la répétition du vers intercalaire: *Cras amet, qui nunquam amavit &c.* Car on ne peut guère douter que ce refrain, lequel étoit toujours le même dans ces ſortes d'Hymnes, n'ait donné lieu à cette confuſion.

Il ne manque donc rien, pour en être convaincu, que de trouver dans le *Pervigilium*, tel que les Editeurs nous l'ont donné, deux Hymnes de même eſpèce, dont l'un ſoit compoſé de ce petit nombre de vers, & dont le ſtyle ſimple & élégant, en ſe diſtinguant manifeſtement de l'autre, porte en cela les marques de ſon antiquité. Je ne ſçais ſi je me trompe. Mais il me ſemble l'avoir apperçû dans les vers ſuivans, où je ne compte que deux fois le refrain ordinaire, quoiqu'il revienne plus ſouvent. Si l'on voit quelques changemens dans le texte, j'aurai ſoin de marquer à la ſuite les raiſons, qui m'ont perſuadé de leur néceſſité. Nous avons ſi peu de Manuſcrits anciens de ces deux Pièces, & le peu, qui en reſte, eſt ſi étrangement corrompu, qu'on eſt en droit d'y hazarder des conjectures, qu'on ne ſe permettroit pas pour d'autres Ouvrages. Je tâcherai pourtant de n'en admettre aucune, que dans les règles de la bonne Critique.

PER-

# PERVIGILIUM I.

*Cras amet, qui nunquam amavit; quique amavit cras amet,*
*Et recentibus virentes ducat umbras floribus.*
*Cras erit, quo primus Æther copulavit nuptias.*
*Ut pater totis crearet vernus annum nubibus,*
*In sinum maritus imber fluxit almæ conjugis,*
*Unde fœtus mixtus omnes aleret magno corpore.*
*Cras amet &c.*
*Rura fœcundat voluptas. Rura Venerem sentiunt.*
*Ipse Amor, puer Dionæ, rure natus dicitur.*
*Hunc ager quum parturiret, ipsa suscepit sinu;*
*Ipsa florum delicatis educavit jusculis.*
*Cras amet &c.*
*Ipsa venas, atque mentem permeante spiritu*
*Intus occultis gubernat procreatrix viribus;*
*Perque cœlum, perque terras, perque pontum subditum*
*Pervios ubique rore seminali tramites*
*Imbuit, jussitque mundum nosse nascendi vias.*
*Cras amet &c.*
*Ipsa Trojanos Penates in Latinos transtulit.*
*Ipsa Laurentem puellam conjugem nato dedit.*
*Moxque Marti de sacello dat pudicam Virginem.*
*Romuleas ipsa fecit cum Sabinis nuptias;*
*Unde Ramnes, & Quirites; proque prole posterûm*
*Romuli, Patrem crearet, & nepotem Cæsarem.*
*Cras amet, qui nunquam amavit, quique amavit cras amet.*

## REMARQUES.

On reconnoit en ces vers, ce me ſemble, cette élégante & majeſtueuſe ſimplicité, qui fait le caractère du ſiècle des prémiers Céſars, & qui me fait croire que ce pourroit bien être une production de leur tems. Les Connoiſſeurs en décideront. Mais ce ſeroit une peine perduë, que de chercher quel en peut être l'Auteur; puiſqu'on ne peut s'en aſſurer par aucun témoignage. Il vaut mieux m'arrêter à juſtifier mes corrections.

ET RECENTIBUS &c.] *Et* eſt dans notre ancien MS. & il eſt néceſſaire en cet endroit, de quelque ſentiment qu'on ſoit. Dans le même MS. on lit, *rigentibus*. Mais l'autre leçon me paroît la bonne. Le Poëte, en exhortant les peuples à l'amour, les convie, comme au commencement de l'autre *Pervigilium*, de préparer des tentes de verdure, & d'en couvrir la prairie, qui étoit déja émaillée de fleurs nouvelles. Le P. Sanadon a fait ici des corrections, qui défigurent tout ce paſſage. On en peut dire autant de beaucoup d'autres changemens inutiles, qu'il a faits en cette Pièce. Il me ſuffit d'obſerver une fois pour toutes, qu'il l'a renduë méconnoiſſable, & qu'il a donné en cela un exemple de la plus audacieuſe, & de la moins judicieuſe Critique.

Du reſte il eſt bon d'obſerver, que quelques Commentateurs, & entr'autres Scriverius, avoient déja bien ſenti, que ce vers n'avoit aucune liaiſon avec les précédens: *Inconcinna mihi hæc, & frigida admodum cum præcedentibus, & ſequentibus connexio, valdeque à lepore hujus Poëtæ aliena videtur.* Cela confirme merveilleuſement ma penſée, que ces vers doivent être détachez de ceux, qui précèdent. Mais ils ſe lient très bien aux ſuivans, qui contiennent la raiſon de l'invitation contenuë aux deux prémiers.

CRAS ERIT, QUO PRIMUS ÆTHER &c.] Je ne m'amuſerai point à réfuter les différentes manières, dont les Commentateurs ont voulu corriger cet endroit. On peut conſulter leurs Remarques. Je raporterai ſeulement le ſentiment de Barthius, qu'on ne s'aviſeroit pas de chercher en ſes Notes ſur les Bucoliques de Nemeſianus. Voici donc, comme il a voulu corriger ces vers (*a*):

*Cras*

(*a*) Barthius, *in Nemeſian. Eclog. I.* 35.

*Cras erit qui primus, Æther, copulavit nuptias,*
*Ut parens totis crearet vernis annum nubibus*
*In ſinum maritus imber fluxus almæ conjugis,*
*Ut fœtus immixtus omnes aleret magno corpore.*

Cela s'appelle moins corriger, que corrompre & défigurer des paſſages, où tout eſt clair, & intelligible.

*Primus Æther* eſt mis ici élégamment, comme dans Horace (*a*), quand il a dit: *Quum prorepſerunt primis animalia terris*; & ailleurs (*b*): *Utinam tellus me prima tuliſſet.* Et un autre Poëte (*c*): *Quum prima foret rebus Natura &c.*

*Vernus* eſt employé pour *verno tempore*, avec la même élégance, que *nocturnus*, pour *noctu*, dans Horace (*d*), & dans une infinité d'autres phraſes pareilles. Le reſte a été ſuffiſamment expliqué par les Commentateurs.

*Aleret* eſt ici un mot remarquable, en ce qu'il ne ſignifie pas ſeulement nourrir les productions de la terre dans ſon ſein, mais encore les faire croître. Cela prouve l'antiquité de ce Poëme. Car ce n'eſt que chez les Romains du bon ſiècle, qu'on trouve ce verbe en ce ſens. Cicéron, parlant de Céſar (*e*): *Serò reſiſtimus ei, quem per annos X. aluimus contra nos.* Et ailleurs (*f*), au ſujet de Pompée: *aluerat Cæſarem.* Horace (*g*):

*Monte decurrens velut amnis, imbres*
*Quem ſuper notas aluere ripas.*

Paſſage, que quelques Critiques ont voulu changer mal à propos.

Il n'y a aucune raiſon non plus, de ſubſtituer ici *alere* à *aleret*, comme le vouloit M. De la Monnoye, & après lui le P. Sanadon. Ces ſortes de vers ſouffrent quelquefois l'anapæſte au cinquième pied,

(*a*) Horace, *I. Sat. III.* 99.
(*b*) Le même, *II. Sat. II.* 93.
(*c*) Solin, *Pontic. v.* 8. *in Catalect. P. Pithœi Part.* 2. *p.* 122.
(*d*) Horace, *I. Sat. III.* 117. V. auſſi Saumaiſe, *in Tertullian. de Eath. p.* 245. Muncker. *In Fulgent. Mythol. III.* 6. Perizonius, *in Ælian. Var. Hiſt. III.* 14. *n.* 5. *&c.*
(*e*) Cicéron, *ad Attic. VII.* 5.
(*f*) Le même, *ibid. VIII.* 8.
(*g*) Horace, *IV. Od. II.* 6.

pied, comme en celui-ci du *Pervigilium*: *Pueri mater alitis.* J'en pourrois citer beaucoup d'autres exemples.

A la ſuite de ce vers on trouve dans les Imprimez: *Ipſa venas, atque mentem &c.* Mais à quoi ſe raporte cet *ipſa?* Ce ne peut être à la Terre. Car c'eſt elle, qui eſt gouvernée; c'eſt-à-dire, renduë féconde par la douce influence des pluies. Elle eſt le principe paſſif; & c'eſt l'actif, dont le Poëte décrit ici les effets. On voit bien qu'il veut parler de Vénus, qui n'a pourtant pas encore été nommée.

Il eſt donc évident, qu'il y a ici quelque choſe de tranſpoſé; & c'eſt ce qui m'a engagé à y placer les vers: *Rura fœcundat voluptas &c.* leſquels y viennent très naturellement.

*Voluptas*, & Vénus ſont la même choſe, au raport d'Athénée (*a*): Τ' μὲν Ἀφροδίτην, ἡδονήν τινα ἴσασι δαίμονα. Lucrèce (*b*) avoit déja dit: *Æneadum genitrix hominum, divûmque voluptas, Alma Venus.* D'autres (*c*) ont encore employé ce mot dans la même ſignification. Cela confirme la penſée du P. Sanadon ſur le ſens de ce vers d'Ovide (*d*). *Quid genus omne creat volucrum, niſi blanda Voluptas?*

Quelques Critiques veulent qu'on liſe ici: *Venerem rura ſentiunt.* Mais cette tranſpoſition n'eſt pas néceſſaire; puiſqu'il y a quelques exemples d'anapæſtes mis au ſixième pied, entr'autres celui-ci de Terentianus (*e*):

*Literis autem Latinis, Græca quibus eſt formula.*

Dans ce qui ſuit, ces mots: *Rure natus dicitur*, peuvent être entendus de deux manières. La plus communément reçuë eſt, que l'Amour naquit à la Campagne. En effet les Grammairiens conviennent (*f*), qu'on peut dire, *rure*, pour *ruri*; & la Mythologie n'eſt pas contraire à ce ſentiment. Je crois pourtant que notre Poëte a plûtôt ſuivi l'opinion de ceux, qui ont fait l'Amour fils

(*a*) Athenée, *Lib.* 15. *Cap.* 11. *p.* 687.
(*b*) Lucrèce, *I.* 1.
(*c*) Martian Capelle, *p.* 235, & 301. *Edit.* 1599.
(*d*) Ovide, *Faſt. IV.* 99.
(*e*) Terentianus, *Inter Gramm. Puſch. pag.* 2390. V. auſſi Prudence, *Cathemerin. IX*, 40, 56.
(*f*) Sanctius, *Minerv. II.* 7. *in fin.* & Perizonius, *ibid. IV.* 6. *n.* 4.

fils du Ciel, & de la Terre (*a*). C'eſt ce qu'il a voulu dire par *rure natus*. Cela m'a fait changer la ponctuation du vers ſuivant, qui en eſt beaucoup plus agréable. Et il ne faut point s'arrêter à ces mots: *Puer Dionæ*. Car cette expreſſion peut ſignifier également, que l'Amour eſt à la ſuite, & aux ordres de Vénus; & c'eſt ainſi que Platon (*b*), en lui donnant une autre mère, ne laiſſe pas de dire, qu'il eſt ἀκόλουθος, καὶ θεράπων τῆς Ἀφροδίτης: *Veneris comes, & famulus*. En effet, ſuivant Servius (*c*), les Romains avoient coutume de donner ce nom de *Puer*, non ſeulement à leurs Eſclaves, mais encore à tous ceux, qui leur étoient attachez: *Miniſtros, & familiares, ſolemus communiter pueros vocare*. Cette explication, ſi je ne me trompe, donne une toute autre grace à ce paſſage.

Le P. Sanadon eſt le ſeul, qui ait tenté d'expliquer le vers ſuivant. *Florum oſculis*, dit-il, eſt la même choſe, que *floribus ad oſculum porrectis*. A quoi il ajoute, que *cette expreſſion paroit toute gracieuſe, & flate agréablement l'imagination*.

Mais il faut que la ſienne fût bien favorablement diſpoſée en faveur de ce Poëme, pour goûter une telle idée. Car quand on pourroit dire, qu'un baiſer de fleurs eſt la même choſe, que des fleurs préſentées à baiſer; qui a jamais oüi dire, qu'on puiſſe nourrir un enfant, en lui donnant des fleurs à baiſer? Auſſi ce Père dans ſa traduction a-t-il tâché de rectifier cela, en diſant: *Elle lui préſenta des fleurs, & forma ſa prémière nourriture de leur ſuc le plus délicieux*. A la bonne heure. Mais le texte ne préſente point ce ſens. Je crois donc qu'il faut corriger, *ſuſculis*; & ce léger changement rend à ce paſſage toute ſa clarté, & ſon agrément.

*Ipſa venas &c.* On ſent combien ces vers viennent naturellement après les précédens. Notre grand Saumaiſe s'eſt donné inutilement la torture, pour corriger les deux prémiers, qui n'ont beſoin, que du changement propoſé par quelques Critiques, de *procreatis*, en *procreatrix*. Arnobe (*d*) a donné la même épithète

(*a*) V. le Scholiaſte, *in Apoll. Rhod. III.* 26. &c.

(*b*) Platon, *Conviv. Tom.* 3. *p.* 203. *Edit. H. Steph.* V. auſſi Maxime de Tyr, *Diſſert. VIII. p.* 94. *Edit. Davis.*

(*c*) Servius, *in Virgil. Eclog. VI.* 14.

(*d*) Arnobe, *Adverſ. Gentes, Lib.* 4. *p.* 152. *Edit.* 1651.

te à Vénus en ce paſſage: *Regnatoris Populi procreatrix amans ſaltatur Venus.* Le reſte ayant été ſuffiſamment illuſtré par différens paſſages, raportez par les Commentateurs, je me contenterai de citer ces deux-ci, que le Poëte pourroit bien avoir eu en vuë. L'un de Lucrèce (*a*), où il dit, en s'adreſſant à la même Déeſſe: *Rerum naturam ſola gubernas &c.* L'autre de Cicéron (*b*), qui parlant du prémier Principe de toutes choſes, l'appelle, *animum, per naturam rerum omnem intentum, & commeantem.* C'eſt le *Spiritus permeans* de notre Poëte. Apulée (*c*) a dit auſſi: *Quum credamus Deum per omnia permeare.* Cette penſée, que Vénus gouverne le monde, a engagé ceux, qui ont fait frapper autrefois des Médailles en l'honneur de quelques Impératrices, comme Sabine, Fauſtine la jeune, Julia Domna, &c. de les repréſenter ſous l'image de la Déeſſe, tenant en ſa main le globe du Monde, que quelques Antiquaires (*d*) ont mal à propos pris pour une pomme, en y ajoutant le titre de VENUS GENETRIX.

*Pervium ſui tenorem &c.* Scriverius a bien jugé, que cet endroit étoit très corrompu. Qu'eſt-ce que *pervius ſui tenor?* Que ſignifient ces mots: *Seminali tramite imbuit?* Dira-t-on que Vénus ſe remplit elle-même de traces de fécondité? elle, dont l'emploi au contraire eſt d'en remplir tout le monde. Si l'on eſt de bonne foi, on conviendra que ce vers eſt inintelligible, à moins qu'il ne ſoit rétabli dans ſon ancienne pureté.

Deſtitué de ſecours de la part des Manuſcrits, j'ai eu recours à une conjecture, qui ſans faire trop de violence au texte, lui donne un fort beau ſens, ce me ſemble. Cette roſée féconde de Vénus a fait appeller cette Déeſſe par Anacréon (*e*): δεδροσωμένην Κυθήρην. V. auſſi le ſecond *Pervigilium*, *v.* 15. 20. Le reſte n'a pas beſoin de Commentaire.

*Trojanos Penates.* J'adopte volontiers cette correction, qui eſt de Rivinus, & qui fait ici un bon effet.

*Romuleas ipſa fecit &c.* C'eſt la leçon de tous les Manuſcrits, &

(*a*) Lucrèce, *I*, 21.
(*b*) Cicéron, *De Nat. Deor. I*, 11.
(*c*) Apulée, *De Mundo.*
(*d*) Jac. Oiſel. *Theſaur. Seleƈt. Numiſm. p.* 283, 284.
(*e*) Anacréon, *Od.* 53.

& je ne vois pas de raiſon pour s'en écarter. Il eſt bon de voir ici la Remarque du P. Sanadon.

*Proque prole poſterûm &c.* J'ai ſuivi encore ici les Manuſcrits, qui ſont uniformes, & font un bon ſens. La penſée du Poëte eſt, que pour le bonheur des deſcendans des prémiers Romains, Vénus a fait naître Céſar du ſang de Romulus, & par conſéquent du ſien propre.

*Romuli mater crearet &c.* Tous les Manuſcrits ayant, *crearet*, je ne ſçais pourquoi les Interprètes ont lû *creavit*.

La plûpart ont auſſi ſubſtitué *mater*, à *matrem*, qui ſe trouve dans les mêmes Manuſcrits, & ont entendu ce mot de la Déeſſe Vénus. Mais il ſentiroit bien la cheville, ce me ſemble.

Lipſe a propoſé ſur ce mot une conjecture ingénieuſe. C'eſt de lire, *patrem*, en l'entendant de Jules Céſar, & le *nepotem Cæſarem*, d'Auguſte Un Critique (*a*) l'a néanmoins condamnée, ſur ce qu'Auguſte étoit petit-neveu, & non petit-fils de Jule. Mais la penſée de Lipſe peut être défenduë par ce vers célèbre d'Ovide (*b*): *Cæſar, ab Æneâ qui tibi fratre nepos*, où ce dernier mot eſt pris pour petit-neveu. D'ailleurs il n'eſt pas néceſſaire, d'entendre par-là Céſar le Dictateur. Je l'entendrois même plûtôt d'Auguſte, qui fut le prémier, à qui on donna le titre reſpectable de *Pater*, non ſeulement dans les Médailles frappées après ſa mort (*c*), mais de ſon vivant même; témoin ce vers d'Horace (*d*): *Heic ames dici Pater, atque Princeps.* En ce cas le *Nepos Cæſar* peut être entendu facilement de Caligula; ſous lequel en effet je ſoupçonne qu'a été compoſé ce petit Poëme.

Quoi qu'il en ſoit, je m'en tiens à cette leçon, ſans m'arrêter à la correction peu vraiſemblable du P. Sanadon, qui a corrigé *Patres*. En quoi je doute qu'il ſoit ſuivi de perſonne.

Je paſſe au ſecond *Pervigilium*, que je crois être d'un tems fort poſtérieur. Je ne changerai rien au texte, tel qu'il eſt dans les Imprimez; ſauf à propoſer mes conjectures dans les Remarques, que je mettrai à la ſuite.

PER-

(*a*) Mattius, *Opinion. I*, 19.

(*b*) Ovide, *III. De Pont. III.* 62. *ubi vid. Burmann.*

(*c*) V. Spanheim, *De Uſu & Præſt. Numiſm. Tom.* 2. *p.* 448. Et Mezzabarba, *p.* 44, 45.

(*d*) Horace, *I, Od. II.* 50.

# PERVIGILIUM II.

*Cras amet, qui nunquam amavit; quique amavit, cras amet.*
*Ver novum, ver jam canorum. Vere natus orbis est.*
*Vere concordant Amores. Vere nubunt alites;*
*Et nemus comam resolvit de maritis imbribus.*
*Cras amorum copulatrix, inter umbras arborum*
*Implicat casas virentes de flagello myrteo.*
*Cras Dione jura dicit, fulta sublimi throno.*
*Cras amet &c.*
*Tunc cruore de superno, spumeo Pontus globo,*
*Cærulas inter catervas, inter & bipedes equos,*
*Fecit undantem Dionem de maritis imbribus.*
*Cras amet &c.*
*Ipsa gemmis purpurantem pingit annum floribus.*
*Ipsa surgentes papillas de Favoni spiritu*
*Urget in notos penates. Ipsa roris lucidi,*
*Noctis aura quem relinquit, spargit humentes aquas.*
*Lacrymæ micant trementes de caduco pondere.*
*Gutta præceps orbe parvo sustinet casus suos.*
*In pudorem florulentæ prodiderunt purpuræ.*
*Humor ille, quem serenis astra rorant noctibus,*
*Mane Virgines papillas solvit humenti peplo.*
*Ipsa jussit mane ut udæ Virgines nubant rosæ,*
*Facta Cypris de cruore, deque Amoris osculis,*
*Deque gemmis, deque flammis, deque Solis purpuris.*
*Cras ruborem, qui latebat veste tectus ignea,*

*Unico*

*Unico marita nodo non pudebit ſolvere.*
*Cras amet &c.*
*Ipſa Nymphas Diva luco juſſit ire myrteo.*
*It puer comes puellis. Nec tamen credi poteſt,*
*Eſſe Amorem feriatum, ſi ſagittas vexerit.*
*Ite, Nymphæ. Poſuit arma. Feriatus eſt Amor.*
*Juſſus eſt inermis ire. Nudus ire juſſus eſt,*
*Neu quid arcu, neu ſagitta, neu quid igne læderet.*
*Sed tamen, Nymphæ, cavete, quòd Cupido pulcer eſt.*
*Totus eſt inermis idem, quando nudus eſt Amor.*
*Cras amet &c.*
*Compari Venus pudore mittit ad te Virgines.*
*Una res eſt, quam rogamus. Cede, Virgo Delia;*
*Ut nemus ſit incruentum de ferinis ſtragibus.*
*Ipſa vellet te rogare, ſi pudicam flecteret.*
*Ipſa vellet, ut venires, ſi deceret virginem.*
*Jam tribus choros videres feriatis noctibus,*
*Congreges inter catervas, ire per ſaltus tuos,*
*Floreas inter coronas, myrteas inter caſas.*
*Nec Ceres, nec Bacchus abſunt, nec Poëtarum Deus;*
*De tenente tota nox eſt pervigilanda cantiois.*
*Regnet in ſylvis Dione. Tu recede, Delia.*
*Cras amet &c.*
*Juſſit Hyblæis tribunal ſtare Diva floribus.*
*Præſes ipſa jura dicet. Adſidebunt Gratiæ.*
*Hybla totos funde flores, quantus Ennæ Campus eſt.*
*Hybla florum ſubde meſſem, quotquot annus attulit.*

*Ruris heic erunt puellæ, vel puellæ montium,*
*Quæque ſylvas, quæque lucos, quæque fontes incolunt.*
*Juſſit omnes adſidere pueri mater alitis.*
*Juſſit & nudo puellas nil Amori credere.*
*Cras amet &c.*
*Ecce jam ſuper geniſtas explicant tauri latus;*
*Quiſque tutus, quo tenetur, conjugali fœdere.*
*Subter umbras, cum maritis, ecce balantum greges:*
*Et canoras non tacere Diva juſſit alites.*
*Jam loquaces ore rauco ſtagna cygni perſtrepunt.*
*Adſonat Terei puella, ſubter umbram populi;*
*Ut putes, motus amoris ore dici muſico,*
*Et neges, queri ſororem de marito barbaro.*
*Illa cantat; nos tacemus. Quando ver venit meum?*
*Quando faciam, ut Chelidon, ut tacere deſinam?*
*Perdidi Muſam tacendo; nec me Phœbus reſpicit.*
*Sic Amyclas, quum tacerent, perdidit ſilentium.*
*Cras amet &c.*

## REMARQUES

Vers 2. VERE NATUS ORBIS EST.] J'approuverois aſſez la correction d'un Critique (*a*): *Ver natalis orbis eſt*, ſi la règle des vers trochaïques permettoit d'y mettre deux ſpondées de ſuite. Mais la leçon ordinaire me paroît préférable à la conjecture de quelques Commentateurs, qui liſent: *Ver renatus orbis eſt*. Car peut-on dire, que le Printems eſt un Monde renaiſſant?

Vers

(*a*) Mattius, Opinion. I. 18.

Vers 4. DE MARITIS IMBRIBUS.] Si l'on en croit le P. Sanadon, cet uſage de la Prépoſition *De* n'eſt pas du règne de la pure Latinité; & c'eſt pour cela, qu'il a pris la liberté de la changer preſque par-tout. Je m'étonne, qu'il ſoit tombé dans cette mépriſe. Car d'habiles Grammairiens (*a*) ont montré par beaucoup d'exemples, que cette manière d'employer cette Prépoſition étoit uſitée par les meilleurs Auteurs; & que ſi elle étoit omiſe dans les autres, c'étoit par une Ellipſe très fréquente dans toutes les Langues. En effet, comme ils le remarquent, Cicéron a dit: *De nugis referti Libri.* Ovide: *De tenero cingite flore caput.* Martial: *De flava loculos implere moneta, &c.* Je me ſouviens auſſi d'avoir vû dans la traduction d'Aratus par Cicéron: *Duplici de cardine vertex*, & quelques autres expreſſions ſemblables.

Ce qui choque ici, n'eſt donc pas de voir le *De* employé de cette manière, mais de le voir ſi ſouvent répété, ſans aucune néceſſité. Répétition très deſagréable, & qui ſent la chûte du bon goût.

Vers 5. CRAS AMORUM COPULATRIX &c.] On eſt étonné de voir Vénus faire ici ſentir tous les effets de ſa puiſſance, tandis que ſa naiſſance n'eſt marquée que quelques vers après. Ce renverſement eſt ſi peu naturel, que perſuadé, comme je le ſuis avec les Critiques, que le *Pervigilium* eſt rempli de tranſpoſitions, je ſoupçonne qu'il y en a une ici, & qu'avant ce vers, il faut placer le 9^e^. & les deux ſuivans.

Vers 6. IMPLICAT CASAS &c.] Il eſt vrai que les Manuſcrits ont *gazas*. Mais je m'étonne, que ce mot, qui ne fait ici aucun ſens convenable, ait été préféré par d'habiles gens à *caſas*, qui eſt le mot propre, & dont le Poëte s'eſt encore ſervi au v. 44. ci-après. Quoique le ſecond pied en ces ſortes de vers ſoit le plus communément rempli par un ſpondée, on y trouve auſſi aſſez ſouvent un trochée, comme aux vers 4, 9, 16, 17, 20, 21, 26, 26, &c. Ce n'eſt pas la ſeule occaſion, où la reſſemblance de *caſa*, & de *gaza*, dans la prononciation, a cauſé de la mépriſe. J'en ai vû un autre exemple dans une Epitre de Sidonius Apol-

(*a*) Sanctius, *Minerv. IV. 6. p. 685. Edit.* 24. Voſſius, *De Conſtruct. cap.* 47. 2714. Munckerus, *in Fulgent. Mythol. cap.*

Apollinaris (*a*), où parlant de la Cour du Roi Théodoric, il dit: *Inchoat nocturnas aulica gaza cuſtodias.* C'eſt ainſi qu'on lit dans tous les Manuſcrits, comme dans les Imprimez. Cependant il eſt évident, qu'il y faut corriger, *aulica caſa.* C'eſt ce que nous appellerions *le Corps de Garde du Louvre*; & nous diſons à peu près dans le même ſens: *La Maiſon du Roi.*

*De flagello myrteo.* Aux paſſages, qu'ont citez les Commentateurs, pour nous inſtruire de l'uſage, qu'on faiſoit du myrte dans cette Fête, & entr'autres à celui d'Ovide (*b*), où elle eſt ſi agréablement décrite, j'ajouterai ſeulement ceux-ci. L'un d'Horace (*c*), qui nous apprend qu'on y étoit couronné de branches de cet arbriſſeau: *Nunc decet aut viridi nitidum caput impedire myrto.* L'autre de Plutarque (*d*), qui parlant du mois d'Avril, dit: ἐν ᾧ θύουσι τε τῇ θεῷ, (c'eſt Vénus) καὶ τὰ καλάνδαις ἐστεφανωμέναι αἱ γυναῖκες μυρσίνῃ λέγονται. Enfin ces vers (*e*), ſur le mois d'Avril, que quelques Sçavans attribuent à Auſone, & que je tâcherai de corriger en paſſant:

*Contectam myrto Venerem veneratur Aprilis.*
*Lumen juris habet, quo nitet alma Ceres.*

Ce ſecond vers n'eſt pas intelligible. De ſçavans hommes (*f*) ont corrigé, *lumen thuris.* Mais l'encens donne-t-il de la lumière? Peut-on dire d'ailleurs, que le mois d'Avril a cette lumière, & que Cérès en tire de l'éclat? Puiſque quelques Manuſcrits (*g*) ont *ruris*, je ſuis perſuadé qu'il faut lire: *Lumen ruris adeſt, quo nitet &c.* Le Soleil, qui commence alors à ſe faire ſentir, eſt fort convenablement appellé le flambeau de la Campagne, comme il l'eſt auſſi du Ciel. C'eſt ainſi qu'il eſt appellé, *lux aurea mundi*, par un ancien Poëte (*h*). Ce qui ſuit paroît imité de ce vers

(*a*) Sidon. Apollinaris, *Epiſt. I, 2. in fin.*
(*b*) Ovide, *Faſt. IV. 125. & ſeq.*
(*c*) Horace, *I, Od. IV. 9.*
(*d*) Plutarque, *Vit. Numæ, p. 72. Edit.* 1624.
(*e*) Aux Catalectes de P. Pithou, *Part. I. p. 175.* Et au Tom. VIII. des Antiquitez Romaines de Grævius, *p. 98.*
(*f*) V. les Antiquit. Romain. de Grævius, *Tom. VIII. p. 106.*
(*g*) Au même endroit.
(*h*) Catalectes de P. Pithou, *Part. II. p. 446.*

vers d'Ovide: *Vere nitent terræ* (*a*). Anacréon avoit dit longtems auparavant en ſa deſcription du Printems (*b*):

Ἀφελῶς ἔλαμψε τίλὰν,
Τὰ βροτῶν δ' ἔλαμψεν ἔργα.

Et Auſone a dit de même (*c*), en parlant du Printems:

*Cuncta vigent, nemus omne viret, nitet auricomum rus.*

Voilà préciſément le ſens du vers, dont il eſt ici queſtion.

Vers 9. SPUMEO PONTUS GLOBO.] Il faut, *ac ſpumeo*, ſuivant la correction de Lipſe, qu'a ſuivie avec raiſon le P. Sanadon. *Spumeus globus* eſt ici la même choſe, que *ſpumea unda* dans un Poëme attribué à Solin (*d*).

Vers 10. INTER ET BIPEDES EQUOS.] Ce paſſage confirme ce que nous enſeignent les anciens Grammairiens (*e*), que le Dactyle peut entrer dans les vers Trochaïques, quoique cela ne ſoit pas bien ordinaire. Il nous en reſte encore quelques exemples, comme en ce vers de Prudence (*f*):

*Tempus eſt Deo rependi quidquid eſt proprium Dei.*

Vers 11. FECIT &c.] Je m'étonne que notre Saumaiſe ait douté, que *fecit*, pour *procreavit*, fût de la bonne Latinité. Ne lit-on pas dans Varron (*g*): *Pullos ſimiles ſui faciunt?*

*Undantem* vaut ici autant que *ſurgentem*, comme en ce vers de Virgile (*h*): *Ad cœlum undabat vortex.* Ce que Servius explique par *exundabat*. Car c'eſt ainſi qu'il faut lire.

Ce mot, que les Commentateurs ne paroiſſent pas avoir entendu, conduit à la correction des ſuivans, qui conviennent d'autant

(*a*) Ovide, *Faſtor. IV.* 126. V. auſſi Nic. Heinſius, *in v.* 410. *ibid.*

(*b*) Anacréon, *Od.* 37.

(*c*) Auſone, *Eidyll. De vere primo.*

(*d*) Solin, *Inter Catalect. Pith. Part. II. p.* 122.

(*e*) V. les Grammairiens recueillis par Putſchius, *p.* 504, 1819. 2648.

(*f*) Prudence, *Peri Steph. I*, 63.

(*g*) Varron, *De Re Ruſtic. III.* 10.

(*h*) Virgile, *Æneïd. XII.* 674.

tant moins ici, qu'ils ſe trouvent déja quelques vers plus haut. Le P. Sanadon a preſque atteint à la véritable leçon, en corrigeant, *marinis fluctibus*. Mais on trouvera le même ſens dans, *de marinis imbribus*. Scaliger (*a*) a déja montré qu'Ennius avoit fait un pareil uſage du mot *imber: Ratibuſque fremebat imber Neptuni*. Par où ce grand Critique a juſtifié ſa belle correction de ce vers de Catulle: *Nimirum Oceano ſe oſtendit noctifer imbre*. Il l'auroit pû appuyer d'un autre paſſage de Virgile (*b*), où par le mot, *imbrem*, le Poëte entend l'eau de la mer. Sur quoi Servius a fait cette note: *Veteres omnem aquam IMBREM dicebant*. Cela met, ce me ſemble, notre correction hors de doute.

Vers 13. IPSA GEMMIS.] Il faut *gemmeis*, ſans difficulté, comme d'autres l'ont déja obſervé. Virgile (*c*) a fait pareillement *Aureus*, & *Nereus*, de deux ſyllabes; & Auſone (*d*) a fait de trois le mot, *Pythagorei*. Les Poëtes ſont pleins de pareils exemples. V. encore ci-après *v.* 21, *&* 63.

Vers 14. IPSA SURGENTES PAPILLAS &c.] Tous les Critiques s'accordent à entendre ceci de la roſe. Et il eſt vrai, que cette métaphore lui convient parfaitement. Mais ne convient-elle qu'à la roſe? Et ne pourroit-elle pas être entenduë de même de l'œillet, ou des autres fleurs ſemblables? Je crois donc que ce vers étoit précédé d'un autre, où il étoit parlé de roſes; &, c'étoit apparemment le 22, dont il ſera parlé ci-après: *Ipſa juſſit mane ut udæ virgines nubant roſæ*. Auſſi bien étoit-il naturel, que le Poëte annonçât le prétendu mariage de cette fleur, avant que de parler de ſon épanouïſſement. Cette Pièce eſt ſi fort corrompuë dans les Manuſcrits, qu'il ne faut pas s'étonner, qu'il y ait des vers tranſpoſez, comme l'avoient déja ſoupçonné P. Pithou (*e*), & Rivinus. Nous en avons déja vû des exemples, & nous en trouverons encore d'autres.

Vers 15. URGET IN NOTOS PENATES.] C'eſt la leçon de notre Manuſcrit. Mais elle ne fait aucun ſens ici. Celui de Pithou porte: *In totos... pentes*. Les Critiques ſe ſont donné la tor-

(*a*) Scaliger, *Not. in Catull. Carm. LXIII. 7. p. 99. Edit. Grav.*
(*b*) Virgile, *Æneïd. I.* 127.
(*c*) Le même, *Æneïd. VIII*, 371, *&* 383.
(*d*) Auſone, *in Profeſſor. Burdegal. Carm. XI.*
(*e*) Pithou, & Rivinus, *In Pervigil. v.* 19.

torture, pour rétablir cet endroit; mais fort inutilement, ce me ſemble. Je ſuis perſuadé que le Poëte avoit écrit: *Urget in nodos rubentes.* En effet ſon deſſein a été de marquer le progrès de la roſe, depuis qu'elle eſt entrée en amour, pour me ſervir de ſon idée, juſques à ſon état parfait. Il en peint d'abord le bouton, quand il commence à pouſſer. C'eſt *ſurgens papilla.* Enſuite il nous le repréſente, lorſqu'il rougit. C'eſt *nodus rubens.* Bientôt nous verrons cette fleur entièrement épanouïe.

Ce progrès n'eſt pas moins agréablement décrit dans deux Epigrammes anciennes, que notre Manuſcrit a fournies à M. de Saumaiſe, & qui ſe trouvent dans les Remarques des Critiques ſur le *Pervigilium.* Je me ſervirai de cette occaſion, pour tâcher de rétablir la lacune, qui ſe trouve dans l'une. C'eſt en ce vers:

*Prima papillatos ducebat. . . . corymbos.*

Scriverius a propoſé d'y inſérer, *nata*, ou *ſpica.* Mais j'aimerois mieux, *Virgo.* Car outre que la roſe, qui commençoit à pouſſer, étoit ainſi appellée par les Romains, comme il paroît par notre *Pervigilium*, & par d'autres témoignages (*a*), il ſemble que l'Auteur de l'Epigramme y ait fait alluſion, quand il a dit: *Lege manè roſam. Citò Virgo ſeneſcit.*

Vers 17. LACRYMÆ MICANT &c.] Le retranchement de ces vers, & des quatre ſuivans, que s'eſt permis le P. Sanadon, eſt d'autant moins ſuportable, qu'ils contiennent une peinture vive & ingénieuſe de la roſée, & de ſes effets. Il auroit mieux fait d'adopter l'explication, qu'en a donnée feu M. l'Abbé de Longueruë, laquelle devoit le ſatisfaire.

Vers 19. IN PUDOREM &c.] Ce vers me paroît évidemment hors de ſa place. Car il coupe la deſcription de la roſée, que le Poëte avoit commencée. Il me paroît que ſa véritable place doit être avant le v. 23, où je tâcherai de l'expliquer mieux, qu'on n'a fait juſques à préſent.

Vers 21. VIRGINES PAPILLAS.] Notre Manuſcrit a *virgineas*; & c'eſt ainſi que je voudrois lire, en faiſant *virgineas* de trois

(*a*) V. auſſi Barthius, *Adverſar.* XXIII. 16.

trois ſyllabes, à cauſe que le Poëte a déja dit ci-deſſus, *virgines roſæ*. Columelle, décrivant la roſe (*a*), a pareillement dit: *Virgineas adoperta genas.*

Vers 22. IPSA JUSSIT &c.] Aux raiſons, que j'ai alléguées ſur le v. 14. pour montrer que celui-ci étoit déplacé, j'ajoute que le mot *Ipſa*, achève d'en convaincre. Car à qui ſe raporte-t-il? A Vénus, dira-t-on. Mais on n'en a point parlé depuis le vers 15, & la mention, qu'on en a faite, ſe trouve interrompuë par une longue deſcription de la roſée, & de ſes effets. Ainſi l'on eſt fort étonné de retrouver ici cet *Ipſa*, dont on ne ſent pas le raport avec ce qui précède. Mais en changeant ce vers de place, je crois qu'il lui en faut ſubſtituer deux autres, comme je le ferai voir ſur le v. 25.

*Virgines roſæ*, eſt une expreſſion, que je trouve auſſi employée par Apulée en ce paſſage (*b*): *In quo præter gratas herbulas roſæ Virgines matutino rore fluebant.*

Vers 23. FACTA DE CYPRIS CRUORE.] Tous les Manuſcrits ont, *Facta prius*. Mais ce dernier mot ne convient ni au ſens, ni à la meſure du vers. D'ailleurs de quel ſang eſt-il ici queſtion? La Fable nous apprend, que c'eſt de celui d'Adonis. C'eſt donc ſans raiſon, que quelques Critiques ont corrigé *Cypris*, & ont même inſéré au texte cette correction, qui d'ailleurs ne peut être reçuë. Car on doit dire, *Cypridis*, ſuivant les Grammairiens (*c*). D'ailleurs, ſi le vers précédent n'eſt point tranſpoſé, il faudroit ici, *factæ*. Spondée, qui ne peut y avoir place.

D'autres, qui ont ſenti cette difficulté, ont voulu lire: *Factæ* (ou *fuſæ*) aprino (ou *aprugno*) de *cruore*. Mais ils ne perſuaderont jamais, que *cruor aprinus* puiſſe ſignifier le ſang d'une perſonne bleſſée par un ſanglier.

Ainſi, ſans m'arrêter aux Manuſcrits, qui ſont en cet endroit entièrement corrompus, je crois que le Poëte avoit écrit, comme il étoit tout naturel: *Factæ Adoneo de cruore &c.* Je dis, *Adoneo*, en le faiſant de trois ſyllabes, ſuivant les exemples raportez ſur

(*a*) Columelle, X. 161.
(*b*) Apulée, *Metamorph. III. in fin.*
(*c*) Voſſius, *De Analog. II.* 9.

ſur le v. 13. Car *Adonis*, que quelques Critiques ont propoſé pour *Adonidis*, n'eſt pas plus Latin, que *Cypris*, pour *Cypridis*. Ce mot, *Adoneo*, que les Copiſtes n'entendoient pas, a ſans doute cauſé la dépravation de tout ce paſſage.

Mais à quoi *factæ* ſe raportera-t-il, ſi l'on place ailleurs le vers précédent? Je m'en ſuis déja expliqué ſur le v. 19, qui doit remplacer le 22, & qui a beſoin auſſi d'une légère correction. Car on ne ſçauroit dire, *prodiderunt in pudorem*. De-là quelques Critiques ont corrigé, *prodierunt*; & d'autres, *Hinc pudorem &c.* Pour moi je crois que ce vers doit être rétabli en cette ſorte:

*En pudorem florulentæ prodiderunt purpuræ,*
*Factæ Adoneo de cruore &c.*

*Florulentæ purpuræ* eſt une périphraſe, qui ſignifie les roſes, & dont s'eſt pareillement ſervi Fulgence Planciade, comme d'autres l'ont obſervé. *Pudor* eſt ici la même choſe, que *rubor*. Un Sçavant (*a*) en a ramaſſé beaucoup d'exemples, & il ſeroit aiſé d'en groſſir le nombre.

Cela ſuppoſé, l'agrément de ce paſſage devient ſenſible. Demain matin, dit le Poëte, la divine roſée fera ſortir ce bouton vermeil du fourreau, qui l'envelope. Mais je le vois déja, qui commence à s'épanouïr. Je le vois, qui étale cette pourpre admirable, dont la teinture eſt duë au ſang d'Adonis, dont l'éclat eſt augmenté par les baiſers de l'Amour; & qui ſemble compoſée de tout ce que les perles, la flamme, & les rayons même du Soleil ont de plus brillant. Cette jolie penſée ſe dévelopera encore mieux, quand les vers 25, & 26, ſeront rétablis dans leur vraye place.

Vers 24, DEQUE SOLIS PURPURIS.] J'ai adopté ici l'heureuſe conjecture de Rivinus, qui a très bien reconnu, qu'il s'agiſſoit ici de l'éclat du Soleil naiſſant, & de la comparaiſon de la roſe avec l'Aurore vermeille. Cette expreſſion n'eſt pas ſi étrange, qu'elle a paru au P. Sanadon. *Purpureus*, chez les Romains, ſignifioit tout ce qui eſt éclatant, de quelque couleur qu'il ſoit, com-

(*a*) Barthius, *in Stat. Thebaïd. II.* 213.

comme d'autres l'ont obſervé (*a*). Auſſi *Purpura* ſignifioit l'éclat, en général; ſur-tout dans le langage figuré, & Poëtique, comme quand Stace a dit (*b*): *Verna purpura*, pour l'éclat du Printems.

Vers 25. CRAS RUBOREM, QUI LATEBAT &c.] Il ſeroit ridicule de dire ceci, après avoir repréſenté la roſe entièrement épanouïe. Je ne doute donc pas, que ce vers, & le ſuivant, ne doivent marcher à la ſuite du v. 21. Pour que la choſe ſoit plus ſenſible, je vais ranger toute cette tirade, ſuivant que je la crois ſortie des mains de l'Auteur:

*Gutta præceps orbe parvo ſuſtinet caſus ſuos.*
*Humor ille, quem ſerenis aſtra rorant noctibus,*
*Mane virgineas papillas ſolvit humenti peplo.*
*Cras ruborem, qui latebat veſte tectus ignea,*
*Uvido marita nodo non pudebit ſolvere.*
*En pudorem florulentæ prodiderunt purpuræ,*
*Factæ Adoneo de cruore, deque Amoris oſculis,*
*Deque gemmis, deque flammis, deque Solis purpuris.*

J'ai corrigé, *uvido*, pour *unico*, qui ne faiſoit ici aucun ſens raiſonnable. Le mot, que j'ai ſubſtitué, convient parfaitement à la manière de notre Poëte, qui parlant de la roſe, & de ſon bouton, dit *uda roſa*, *humens peplus*.

Je ne parle point de *pudebit*, pour *erubeſcet*, que d'autres (*c*) ont déja juſtifié. Si cette façon de parler n'avoit pas été uſitée du tems du Poëte, il lui eût été aiſé de dire: *Uvido nodo maritam non pudebit &c.*

Au reſte il eſt difficile de penſer, que ce couplet, compoſé de 14 vers, n'ait pas été coupé par la répétition du refrain ordinaire; *Cras amet &c.* Mais la manière de le placer eſt trop arbitraire, pour rien aſſurer là-deſſus.

Vers

(*a*) V. entr'autres les Commentateurs d'Horace, *IV. Od. I.* 10.
(*b*) Stace, *III. Syl. III.* 130.
(*c*) M. De la Monnoye, *Menagiana. T. I.* 14. Après Voſſius, *De Analog. III.* 40.

Vers 28. IPSA NYMPHAS DIVA LUCO JUSSIT IRE &c.] L'uſage d'employer le Datif, au lieu de l'Accuſatif, a été conſtaté par d'habiles gens (*a*), comme étant de la bonne Latinité. On peut encore le juſtifier par ce vers d'un ancien Poëte (*b*), qui pourroit bien être le même, que le nôtre: *Ne malignus venulis Asperum ducam ſaporem &c.* Je ne fais cette remarque, que parce que le P. Sanadon, s'imaginant qu'il y avoit ici une faute, a corrigé, *lucos myrteos.*

Vers 30. SI SAGITTAS VEXERIT.] On croit communément que *vehere*, pour *ferre*, n'étoit pas connu des anciens Romains. Cependant Plaute (*c*), parlant de certains hommes, a dit: *Magni ſunt oneris; quidquid imponas vehunt.* Il eſt pourtant vrai, que cette façon de parler ſemble n'avoir plus été d'uſage dans les ſiècles ſuivans. Mais elle étoit reſſuſcitée du tems d'Apulée, qui a dit (*d*): *Totas opes vehunt*, dans le même ſens.

Vers 31. POSUIT ARMA.] Il ne faut rien changer à ce prémier mot. On a quelquefois employé trois brèves pour un trochée, en ces ſortes de vers; témoin celui-ci de Prudence (*e*): *Colla gravibus ambit circulis.* C'eſt auſſi le ſentiment des anciens Grammairiens, qui en ont parlé (*f*). Cela me donne lieu de corriger en paſſant ce vers d'un ancien Poëte, qui eſt corrompu dans toutes les Editions (*g*): *Mulier omnis intra pectus celat ulcus peſtilens.* Car la meſure du vers l'exige ainſi. *Ulcus* eſt ici le *Jecur ulceroſum* d'Horace.

Vers 30. TOTUS EST INERMIS IDEM &c.] Je ſuis entièrement de l'avis de ceux, qui liſent: *Eſt in armis totus idem.*

Vers 42. FERIATIS NOCTIBUS.] J'adopte volontiers la conjecture des Critiques, qui liſent, *feriatos.*

Vers 43. CONGREGES INTER CATERVAS.] Ce mot étoit uſité dès le tems d'Apulée (*h*), qui a dit: *Equinis armentis congregem.* Je doute qu'aucun Auteur s'en ſoit ſervi avant lui. Mais il devint aſſez d'uſage dans la ſuite.

Vers

(*a*) V Muncker, *in Hygin. Fab.* 14. & Drakenborch. *in Sil. Italic. XV.* 316.
(*b*) Dans Saumaiſe, *in Hiſt. Aug p.* 44.
(*c*) Plaute, *Moſtellar. Act. III. Sc. II.* 95.
(*d*) Apulée, *Metamorph. III. ſub fin.*
(*e*) Prudence, *Peri Steph. I.* 72.
(*f*) V. les anciens Grammairiens recueillis par Putſchius, *p.* 504. 1819. 2648.
(*g*) Floridus, ou plûtôt Florus, *in Catalect. Pith. Part. I. p.* 191.
(*h*) Apulée, *Metamorph. VII.*

Vers 46. De tenente &c.] Il y a bien des années, qu'ayant proposé à feu M. De la Monnoye de lire ici, *Te ſinente tota nox eſt perviglanda Canticis*, non ſeulement il approuva ma conjecture, mais il l'inſéra même quelque tems après dans un de ſes Ouvrages (*a*). J'ai vû avec plaiſir, qu'elle avoit été adoptée par le P. Sanadon. Mais je ne voudrois pas qu'il eût changé en *pervigilanda*, le *perviglanda*, qui eſt la vraye leçon.

Vers 49. Jussit Hyblæis &c.] Ce vers, & les ſuivans me font aiſément entrer dans la penſée du P. Sanadon, que ce Cantique a été autrefois compoſé pour la Sicile, où cette Fête ſe célébroit ſans doute, comme dans tout le reſte de l'Italie, & peut-être par-tout, où il y avoit des Romains.

Vers 51. Hybla totos &c.] Dans notre Manuſcrit ces deux vers ſe trouvent rangez, & écrits en cette ſorte:

*Hibla totus fundet quidquid annos adtulit.*
*Hibla florum ſupereſtem quantus Etnes campus eſt.*

On peut conclure de-là avec aſſez de vraiſemblance, que le Poëte avoit écrit:

*Hybla totos funde flores, quotquot annus adtulit.*
*Hybla florum ſubde meſſem, quantus Ennæ campus eſt.*

Vers 54. Quæque fontes incolunt.] Il y a *montes*, dans notre Manuſcrit; & Saumaiſe (*b*) croyoit, qu'il falloit lire de la ſorte. Mais comme le Poëte a déja parlé des Nymphes des Montagnes au vers précédent, il ſeroit ridicule, qu'il en parlât encore en celui-ci, à moins qu'au précédent on ne corrigeât, *fontium*, comme l'a propoſé le P. Sanadon.

Vers 59. Quisque tutus &c.] Je commence par adopter la conjecture du P. Sanadon, qui juge avec raiſon, ce me ſemble, que ce vers doit marcher après le ſuivant. Mais je ne puis goûter le changement de *tutus*, qui eſt dans notre Manuſcrit, en *cætus*.



(*a*) M. De la Monnoye, *Menagian. T. I. p.* 83. (*b*) Saumaiſe, *In Hiſt. Aug. p.* 90.

Il me paroît évident, qu'il faut *totus*, en ajoutant, *continetur*, comme quelques Critiques l'avoient déja proposé. Ce *totus* avoit en Latin la même énergie, que notre, *tout entier*. Térence (*a*) a dit à peu près dans le même sens: *Cteſipho in amore eſt totus*. Et dans l'autre *Pervigilium*, on lit: *Ut pater totis crearet vernus annum nubibus*. On en trouvera mille autres exemples dans les bons Auteurs (*b*). Je me contenterai d'un seul, que je tire d'un ancien Poëte (*c*), pour le corriger à cette occasion. Le voici:

*Quum ſe conceſſo vinxit amore*
*Juppiter, & toto concepit pectore flammas.*

On lit mal à propos dans les Imprimez, *confeſſo amore*, qui ne signifie rien en cet endroit; & d'ailleurs il est évident, qu'il s'agit là des amours de Jupiter, & de Junon.

*Continetur* convient aussi à merveilles, témoin ce vers d'Ovide (*d*), où parlant de Vénus, il dit:

*Perque ſuos initus continet omne genus.*

Vers 61. ET CANORAS &c.] Il me semble qu'il y a ici une nouvelle transposition, & que ce vers doit être placé après le suivant en cette sorte:

*Jam loquaces ore rauco ſtagna cygni perſtrepunt;*
*Et canoras non tacere Diva juſſit alites.*

Cela a beaucoup plus de grace, si je ne me trompe. D'ailleurs ce dernier vers semble avoir une liaison nécessaire avec ce qui suit: *Adſonat Terei puella &c.* Car le verbe, *adſonare*, signifie répondre, témoin ce vers d'Ovide (*e*): *Plangentibus adſonat Echo.*

(*a*) Térence, *Eunuch. Act. IV. Sc. II. v. 30.*
(*b*) V. Silius Italic. *I.* 207. Stace, *Thebaid. X.* 921. & leurs Comment. Gronovius, *Obſervat. I.* 24. *in fin. &c.*
(*c*) Catalect. *Vet. Poetar. Edit.* 1595. *p.* 258.
(*d*) Ovide, *Faſt. IV.* 94.
(*e*) Ovide, *Metamorph. III.* 503.

*Echo.* Or il eſt ordinaire aux Oiſeaux de chanter à l'envi les uns des autres, & non de répondre au triſte cri des Cignes.

J'avois crû autrefois, qu'il falloit lire *loquacis*, au lieu de *loquaces*, croyant que le verbe, *perſtrepere*, ne ſe prenoit que dans un ſens paſſif. Mais j'ai reconnu, qu'il s'employoit auſſi activement. Il y en a deux exemples dans le ſeul Claudien (*a*). Car il a dit en un endroit:

*Turba ſalutantum latas ibi perſtrepit ædes.*

Et en un autre:

*Perſtrepit hinnitu Bætin.*

Prudence a dit pareillement (*b*):

*Te ſimplices puellulæ*
*Voce concordes pudicis perſtrepant concentibus.*

Vers 66. ILLA CANTAT, NOS TACEMUS. QUANDO VER VENIT MEUM?] Toutes les corrections des Critiques n'ont pû encore rendre à ce vers, & aux ſuivans un ſens raiſonnable, & ſuivi. Le P. Sanadon l'a fort bien vû, & a de plus corrigé fort à propos *novum*, au lieu de *meum*, qui convient d'autant moins ici, qu'il eſt précédé de *nos*. Mais ce Père a d'ailleurs gâté tout ce paſſage par des changemens, qui ne ſont pas ſuportables, & qui ſont en même tems ſi peu utiles, qu'il n'a oſé entreprendre la traduction de tous ces vers.

Il ne paroît pas non plus en avoir entendu le ſens. *Comment*, dit-il, *le Poëte pouvoit-il dire, qu'il ſe taiſoit, dans le tems qu'il faiſoit actuellement ſa pièce?* Il n'eſt pas queſtion du Poëte; mais des aſſiſtans à la Fête, que ce Cantique invite à ſe joindre au Chœur des Prêtres, ou des Prêtreſſes de Vénus, & à imiter les chants amoureux du roſſignol. *Eh quoi!* s'écrie le Chœur,

(*a*) Claudien, *in Ruſin. I.* 214. *De Conſul.* (*b*) Prudence, *Cathemer. IX*, 110. *Mall. Theod. v.* 285.

Chœur, *nous entendrons cet oiſeau chanter ſi mélodieuſement la puiſſance de l'Amour; & nous nous tairons à l'approche de la ſaiſon, qui l'inſpire! Que dès demain tout mortel ſe livre à la tendreſſe, &c.* Il n'y a rien de plus naturel, ni de concluſion mieux amenée.

Vers 67. QUANDO FACIAM, UT CHELIDON &c.] Notre Manuſcrit a, *fiam ut chelidon.* M. De la Monnoye (*a*) croyoit, que la lettre M. finale n'étoit point mangée par la voyelle ſuivante, & en a cité quelques exemples tirez d'Ennius, & de Lucrèce. Mais je doute qu'il s'en trouve de poſtérieurs à Virgile. J'adopterois donc plûtôt la correction de Saumaiſe: *Quando ego fiam &c.* ou plûtôt je lirois: *Quando fiam ego, ut chelidon, &c.* C'eſt-à-dire, quand commencerai-je à imiter l'hirondelle, qui par ſon babil (car cela ne peut pas s'appeller chant) annonce le retour du Printems: *Ver garrula hirundo indicat*, dit Auſone (*b*). Je lirois enſuite: *Et tacere deſinam?* Ceux, qui ont crû que le Poëte avoit ici confondu cet oiſeau avec le roſſignol, n'ont pas entendu ce paſſage.

Je crois auſſi que ce Cantique finiſſoit ici, en y joignant ſeulement le refrain ordinaire: *Cras amet &c.* Car les deux vers ſuivans ſont tout à fait indignes de cette Piéce, & n'ont aucun raport à ſon ſujet. S'ils y ont été couſus, c'eſt apparemment à cauſe de la reſſemblance de la meſure, qui a trompé quelque Copiſte ignorant.

Après tous ces éclairciſſemens il ne me reſte plus qu'à repréſenter ce ſecond *Pervigilium*, tel qu'il me paroît avoir été dans l'origine. On en ſentira mieux, ſi je ne me trompe, l'utilité des changemens, que j'ai crû devoir y faire.

## PERVIGILIUM II.

*Cras amet, qui numquam amavit; quique amavit, cras amet.*
*Ver novum, ver jam canorum. Vere natus orbis eſt.*
*Vere*

(*a*) La Monnoye, *Menagian. Tom. I. p.* 14.

(*b*) Auſone, *Inter Catalect. P. Pithœi, Part. I. pag.* 175.

*Vere concordant Amores. Vere nubunt alites;*
*Et nemus comam reſolvit de maritis imbribus.*
*Tunc cruore de ſuperno, ac ſpumeo Pontus globo,*
*Cærulas inter catervas, inter & bipedes equos,*
*Fecit undantem Dionem de marinis imbribus.*
*Cras amet &c.*
*Cras amorum copulatrix, inter umbras arborum,*
*Implicat caſas virentes de flagello myrteo.*
*Cras Dione jura dicit, fulta ſublimi throno.*
*Ipſa gemmeis purpurantem pingit annum floribus.*
*Ipſa juſſit manè ut udæ virgines nubant roſæ.*
*Ipſa ſurgentes papillas de Favoni ſpiritu*
*Urget in nodos rubentes. Ipſa roris lucidi,*
*Noctis aura quem relinquit, ſpargit humentes aquas.*
*Lacrymæ micant tremuntes de caduco pondere.*
*Gutta præceps orbe parvo ſuſtinet caſus ſuos.*
*Humor ille, quem ſerenis aſtra rorant noctibus,*
*Manè virgineas papillas ſolvit humenti peplo.*
*Cras ruborem, qui latebat veſte tectus ignea,*
*Uvido marita nodo non pudebit ſolvere.*
*Cras amet &c.*
*En pudorem florulentæ prodiderunt purpuræ,*
*Factæ Adonei de cruore, deque Amoris oſculis,*
*Deque gemmis, deque flammis, deque Solis purpuris.*
*Cras amet &c.*
*Ipſa Nymphas Diva luco juſſit ire myrteo.*
*It puer comes puellis. Nec tamen credi poteſt,*

Eſſe

*Esse Amorem feriatum, si sagittas vexerit.*
*Ite, Nymphæ. Posuit arma. Feriatus est Amor.*
*Jussus est inermis ire. Nudus ire jussus est,*
*Neu quid arcu, neu sagitta, neu quid igne læderet.*
*Sed tamen, Nymphæ, cavete, quòd Cupido pulcer est.*
*Est in armis totus idem, quando nudus est Amor.*
*Cras amet &c.*
*Compari Venus pudore mittit ad te virgines.*
*Una res est, quam rogamus. Cede, virgo Delia;*
*Ut nemus sit incruentum de ferinis stragibus.*
*Ipsa vellet te rogare, si pudicam flecteret.*
*Ipsa vellet, ut venires, si deceret virginem.*
*Jam tribus choros videres feriatos noctibus,*
*Congreges inter catervas, ire per saltus tuos,*
*Floreas inter coronas, myrteas inter casas.*
*Nec Ceres, nec Bacchus absunt, nec Poëtarum Deus.*
*Te sinente tota nox est perviglanda canticis.*
*Regnet in Sylvis Dione. Tu recede, Delia.*
*Cras amet &c.*
*Jussit Hyblæis tribunal stare Diva floribus.*
*Præses ipsa jura dicet. Adsidebunt Gratiæ.*
*Hybla totos funde flores, quotquot annus adtulit.*
*Hybla florum subde messem, quantus Emæ campus est.*
*Ruris hæic erunt puellæ, vel puellæ montium,*
*Quæque sylvas, quæque lucos, quæque fontes incolunt.*
*Jussit omnes adsidere pueri mater alitis.*
*Jussit & nudo puellas nil Amori credere.*

*Cras amet &c.*
*Ecce jam ſuper geniſtas explicant tauri latus.*
*Subter umbras, cum maritis, ecce balantum greges.*
*Quiſque totus continetur conjugali fœdere.*
*Jam loquaces ore rauco ſtagna cygni perſtrepunt;*
*Et canoras non tacere Diva juſſit alites.*
*Adſonat Terei puella ſubter umbram populi;*
*Ut putes, motus amoris ore dici muſico;*
*Et neges, queri ſororem de marito barbaro.*
*Illa cantat; nos tacemus, quando ver venit novum?*
*Quando fiam ego, ut chelidon, & tacere deſinam?*
*Cras amet &c.*

Si l'on veut prendre la peine de comparer cette Pièce avec la précédente, je m'aſſure qu'on y trouvera une différence ſenſible, & qu'on conviendra ſans peine, qu'elles ne ſont pas de même main. J'ai d'autant plus lieu de le croire, que le ſçavant homme, qui m'engagea autrefois dans cette diſcuſſion, n'a pas fait difficulté d'adopter depuis (*a*) publiquement ma conjecture, & que beaucoup d'habiles gens m'ont paru penſer de même.

Au reſte je me ſuis bien gardé d'imiter le P. Sanadon, en ce que, contre l'autorité de tous les exemplaires manuſcrits, & imprimez du *Pervigilium*, il a pris la liberté de changer la meſure des vers; en les partageant en deux, l'un de quatre pieds, & l'autre de trois & demi. Je n'ai pas même été peu ſurpris, qu'il ait oſé dire en ſa Préface, que ces grands vers étoient l'ouvrage des Copiſtes, qui en écrivant avoient réuni deux petites lignes en une, comme ils l'ont fait, dit-il, en pluſieurs autres Pièces.

Cet habile homme n'y a pas penſé, ſans doute. Tous les Anciens

(*a*) Le R. P. Fr. Oudin, en ſa Diſſert. ſur le *Culex* de Virgile, inſérée en la Continuation des Mém. de Litterature, *Tom. VII. p.* 312.

ciens qui ont écrit ſur la verſification des Grecs, & des Latins, nous apprennent, que les véritables vers Trochaïques, (qu'il plaît au P. Sanadon d'appeller *Coraïques*) étoient de ſept pieds & demi, comme ceux, dont il s'agit. A l'égard des Grecs (*a*), ils en donnent cet exemple:

Ἐρξίη, ϖῆ δῆτ' ἄνολβ@ ἀθροίζεαι ϛρατός.

Et pour les Latins, voici comme ils en parlent (*b*): *Trochaïcus, idem ſenarius, & quadratus, ſi verus eſt, omnes ſeptem trochæos habet, & ſemipedem, id eſt, unam ſyllabam. Cujus exemplum tale eſt:*

*Immerens anus virente ſecta pinus in grago.*

Priſcien dit de même (*c*): *In Trochaïco metro, quod eſt ex ſeptem pedibus, & ſyllaba &c.* C'eſt l'avis uniforme de tous les anciens Grammairiens (*d*).

Il eſt vrai que Bède (*e*) a prétendu que cette eſpèce de vers ſe coupoit en deux verſets: *Currit alternis verſiculis, ita ut prior habeat pedes quatuor, poſterior pedes tres, & ſyllabam*; & il l'a juſtifié par cet exemple tiré d'un Cantique de l'Égliſe:

*Hymnum dicat turba Fratrum;*
*Hymnum cantus perſonet &c.*

Ce que le P. Sanadon a confirmé par l'Hymne du *Pange lingua*, & par quelques autres; mais qui étant modernes ne prouvent rien.

Je répons, qu'au Siècle de Bède, & de l'Auteur de l'Hymne, dont je viens de parler, on obſervoit ſi peu les anciennes règles pour ce genre de vers, qu'on y employoit même pluſieurs Spondées

(*a*) Hephæſtion, *De Metris*, p. 19, & 89. *Edit.* 1721.
(*b*) Diomède, *Inter Grammat. Putſch.* p. 508.
(*c*) Priſcien, *Ibid.* p. 695.
(*d*) Servius, &c. *Ibid.* p. 1819, 2389, 2434, 2573, & 2649.
(*e*) Beda, *Ibid.* p. 2,79.

dées de ſuite, comme l'avouë le même Bède. C'eſt une vérité, qui a été reconnuë par notre Saumaiſe (*a*); quoiqu'il ſe fût perſuadé, que dès le tems d'Aurélien les faiſeurs de chanſons vulgaires partageoient ces ſortes de vers en deux: *Trivialibus illius temporis Poëtis moris erat integros trochaïcos tetrametros catalectticos per medium ſcindere &c.* En quoi néanmoins je crois qu'il s'eſt trompé.

Car quelle preuve en aporte-t-il? il dit ſeulement qu'il a trouvé ces chanſons ainſi écrites dans les Manuſcrits. Mais cela ne fait pas preuve; étant très naturel de penſer, que les Copiſtes en ont uſé de la ſorte, ſoit par ignorance, ſoit pour leur commodité, ſoit par l'habitude, où ils étoient de couper ainſi ces ſortes de vers dans les Cantiques de nos Egliſes. Car ces Copiſtes ont été des Moines pour la plûpart.

Le P. Sanadon cite encore deux Hymnes de Prudence (*b*), qu'il prétend avoir été écrits de la même manière. Mais ce fait eſt démenti non ſeulement par toutes les meilleures Editions anciennes, & nouvelles; mais encore par deux Manuſcrits des plus anciens, qu'il y ait, & qui ſont entre mes mains.

Il auroit pû ſe prévaloir avec plus d'apparence de raiſon de quelques vers Trochaïques de Marcian Capelle (*c*), & de Fulgence Planciade (*d*), qui dans les Imprimez ſont partagez en deux. Mais ſi cela eſt ainſi dans les Manuſcrits, je ſuis perſuadé que c'eſt une altération, que les Copiſtes ont faite par quelqu'une des raiſons, que j'ai marquées. Car il ne me paroît pas, qu'on puiſſe repliquer aux témoignages des Maitres de l'Art, que j'ai raportez ci-deſſus, & dont quelques-uns étoient contemporains, ou voiſins des tems, dans leſquels ont fleuri ces Auteurs.

Pour le P. Sanadon, il eſt aiſé de voir, que s'il en a uſé autrement, ç'a été pour autoriſer les changemens, qu'il a jugé à propos de faire dans notre *Pervigilium*. Car ſans cela il n'auroit pû lire, *Atque Amoris oſculis*, au lieu de *Deque Amoris oſcu-*

(*a*) Saumaiſe, *In Hiſt. Aug. p.* 350.
(*b*) Prudence, *Cathemer. IX. Et Peri Steph. I.*
(*c*) Marcian Capelle, *p.* 30. *Edit.* 1599.
(*d*) Fulgence Planciade, *Mythol. Lib. I. p.* 11. *Edit.* 1681.

*aſcalis*, & ainſi du reſte. Or je laiſſe à penſer, ſi ce motif peut être excuſé.

Reſte à dire un mot, ſur l'Auteur de ce ſecond *Pervigilium*, & ſur le tems, où il a vécu. Sur quoi la ſeule choſe, qu'on puiſſe aſſurer, c'eſt que ce petit Poëme eſt fort poſtérieur au prémier.

S'il falloit prendre parti entre les différens ſentimens, ſur ſon Auteur, je pancherois aſſez à croire, que c'eſt le Poëte Florus, qui vivoit du tems de l'Empereur Hadrien.

Je me fonde ſur deux raiſons. La prémière, que cette Pièce paroît être du même ſtyle, que les vers, qui ſont attribuez dans les Editions (*a*) à un certain Floridus. Or dans notre ancien Manuſcrit, qui contient le *Pervigilium*, on le trouve avec ce titre: *Flori, De qualitate vitæ;* & c'eſt ainſi qu'il faut lire, ſuivant que Saumaiſe l'a fort bien obſervé (*b*), à l'exception que je corrigerois, *vitis*, ou *vini*. Car il paroît que c'eſt le ſujet des prémiers de ces vers. On peut juger de plus par quelques autres Poëſies du même Florus, que nous a conſervées Spartien, en ſa Vie d'Hadrien (*c*), qu'il aimoit la meſure des vers Trochaïques, & que c'étoit ſon goût favori.

Ma ſeconde raiſon eſt, qu'il ſe trouve tant de conformité entre les expreſſions les plus ſingulières de ce ſecond *Pervigilium*, & quelques-unes de celles d'Apulée, qu'il y a lieu de croire, que le Poëte étoit contemporain de ce Philoſophe; & peut-être auſſi qu'ils étoient de même Pays. Car il faut avouer, qu'on ſent en ce petit Poëme le génie & le tour des Africains de ce tems-là. Or on ſçait que le Poëte Florus a vécu dans le Siècle d'Apulée. Et quoiqu'on ne connoiſſe pas préciſément le lieu de ſa naiſſance, il y a lieu de préſumer par les Ouvrages, qui nous reſtent de lui, qu'il pourroit bien être né dans la même Province. Car j'ai peine à croire, qu'il ſoit le même, que l'Hiſtorien Florus.

Quoi

(*a*) Dans les Additions au Pétrone de l'Edit. de 1609 *Pag.* 87. & ailleurs.

(*b*) Saumaiſe, *In Hiſtor. Auguſt. pag.* 44.

(*c*) Spartien, *In Hadrian. cap.* 16.

Quoi qu'il en ſoit des Auteurs des deux Cantiques à l'honneur de Vénus, il me ſuffit d'avoir aſſez bien prouvé, ſi je ne me trompe, qu'ils ne doivent pas être confondus, comme ils l'ont été juſques à préſent ; & que l'un eſt auſſi digne des bons Siècles de la Langue Latine, que l'autre en paroît éloigné.

# TRADUCTION
## D'UNE ANCIENNE
# HYMNE
## SUR LES FETES
# DE VENUS,
## AVEC DES REMARQUES CRITIQUES
## SUR LA MEME PIECE,
## PAR LE P. SANADON.

# TRADUCTION

NOUVELLE

SUR LES BELLES LETTRES

DE VELLEIUS,

AVEC DES NOTES CRITIQUES

ET LA VIE DE L'AUTEUR.

# PREFACE.

*LA Pièce que je donne ici doit être regardée, comme un de ces reſtes précieux de l'antiquité, qui quoique défigurés par les outrages du tems, ont cependant toujours conſervé des traits reſpectables. Les monumens, dont les figures & les caractères ſubſiſtent dans leur entier, ſont à la portée de tout le monde, & avec un peu d'uſage & d'intelligence on peut enfin connoître & expliquer à peu près ce qui y eſt écrit ou figuré. Les ſeuls Antiquaires ont alors peu d'avantage, au deſſus des demi-ſavans. Leur curieuſe Critique ne triomphe jamais plus, que quand il faut tirer la lumière du centre des ténèbres. Une médaille fruſte, un marbre éclaté, une ſtatue tronquée de quelque membre leur ouvrent une carrière digne de leur ſuffiſance & de leur ſagacité. Dans une lettre à demi rongée ils trouveront un mot, ou même une légende entière. Ils découvriront, ils liront les plus belles choſes du monde, là où les yeux les plus clairvoyans ne voyent rien. Toute la ſcience des autres aboutit à connoître que la Pièce eſt défectueuſe; ceux-ci vont bien au delà, ils ſuppléent ce qui manque, ils reproduiſent ce que le tems avait détruit, & rétirent en quelque façon du néant ce qui n'avait peut-être jamais eu d'exiſtence.*

*Tel eſt l'Ouvrage que j'examine aujourd'hui. Pierre Pithou & Claude de Saumaiſe lui ont donné comme une ſeconde naiſſance en l'arrachant à l'oubli, qui le dévoroit lentement depuis bien des ſiècles. Mais ils le trouvèrent ſi informe, qu'à peine y paroiſſoit-il quatre ou cinq vers de ſuite qui ne fuſſent altérés. Outre ces deux ſavans Critiques, Jean Vander Does le fils (a) & Monſieur de la Monnoye y ont fait quelques corrections très heureuſes. Juſte Lipſe & Monſieur l'Abbé de Longuerue vont encore été plus loin. Non contens d'avoir réformé pluſieurs endroits,*

(a) *Janus Douſa filius.*

*droits, où il ne paroiſſoit plus ni ſtructure de vers ni même apparence de Latin, ils ont de plus ajouté des Commentaires dignes de leur érudition. On trouve ceux de Lipſe au prémier livre (a) de ſes Queſtions choiſies, & ceux de Monſieur de Longuerue m'ont été communiqués manuſcrits, il y a pluſieurs années, par une perſonne d'une naiſſance & d'un mérite diſtingué. Quand j'entrepris ce petit Ouvrage, je ne croyois pas que d'autres y euſſent travaillé, excepté ceux que je viens de nommer. Un de mes amis me communiqua depuis un recueil imprimé à la Haye en mil ſept cens douze, chez Henri Scheurleer. J'y trouvai des notes de Scriverius, de Rivinus, & de Weitzius, que je lus attentivement. Il y avoit un petit nombre de corrections aſſez heureuſes, que j'avois oſé hazarder de mon chef. Je les ai miſes ſur leur compte, pour ne pas paroître vouloir m'aproprier le bien d'autrui, quoiqu'il fût véritablement à moi. Du reſte c'étoit un fatras d'érudition ſi ennuyeuſe, & de conjectures ſi extravagantes, que j'ai crû devoir en épargner la connoiſſance au Lecteur.*

*Après les efforts de tant de Savans, il ſemble que le meilleur parti étoit de s'en tenir là. Cependant j'ai oſé travailler d'après eux, & je me flate que l'on ne deſaprouvera pas ma témérité. J'ai employé avec plaiſir ce qu'ils ont dit de bon, & je leur en ai fait honneur. Quand ils m'ont paru n'avoir pas bien rencontré, j'ai pris la liberté de propoſer mes conjectures au contraire, & j'ai tâché de le faire avec tout le reſpect dû à leur mérite. J'ai fait plus; j'ai oſé attenter ſur le texte en pluſieurs endroits, où ils n'avoient point touché; j'ai tranſpoſé quelques vers, qui m'ont paru être dérangés; j'en ai retranché quelques autres, que j'ai crû avoir été ajoutés après coup par une main étrangère. Enfin j'ai remanié tout l'ouvrage, & avec les changemens que j'y ai faits, & dont je rendrai raiſon dans mes remarques, je croi l'avoir mis en état d'être lu, d'être entendu, d'être admiré. On en ſuivra maintenant ſans peine le deſſein; on verra le raport & la liaiſon des parties qui le compoſent; on ne trouvera plus ni d'embaras dans les penſées, ni d'obſcurité*

*dans*

(a) Electorum l. 1. c. 5.

*dans les expreſſions, ni d'irrégularité dans les vers. Enfin je croi pouvoir eſpérer qu'on me ſaura quelque gré d'avoir expoſé dans tout ſon jour un chef-d'œuvre, qui ne demandoit, pour ainſi dire, que d'être bien lavé, pour reparoître avec ſes beautés naturelles. Dans l'état où j'ai trouvé cette Pièce, je me ſuis crû en droit de hazarder tout pour la rétablir. La Critique, dit Mr. de Longueruë, eſt le ſeul moyen qui nous reſte, pour corriger les fautes dont ce Poëme eſt plein;* non itaque vetuſtorum codicum ope, ſed ſolius artis criticæ adminiculo, quibus ſcatet erroribus, poterit repurgari poëmation iſtud. *Peut-on craindre de trop s'expoſer après un garant de cette autorité? La lecture ſeule de la Pièce ſuffit pour convaincre de la néceſſité de recourir à ce remède, & cette raiſon me fait préſumer qu'on fera quelque grace aux conjectures que j'ai oſé hazarder.*

*La Critique, néceſſaire à tous ceux qui s'appliquent à éclaircir les anciens Ecrivains, l'eſt ſur-tout par raport à l'Ouvrage que je préſente ici. Il nous en eſt reſté quatre Manuſcrits, & tous très imparfaits. Le prémier eſt celui qu'Eraſme a vu chez Alde Manuce, & que Sannazar avoit apparemment porté de France en Italie en mil cinq cens quatre. Le ſecond eſt celui dont Pierre Pithou envoya une copie à Juſte Lipſe. Le troiſième fut donné à Saumaiſe par Jean Lacurne; & le quatrième eſt celui de Barth, que l'on trouve cité au ſixième chap. du livre ſeizième de ſes Remarques,* Adverſaria.

*Je repréſente dans mes notes les leçons de ces Manuſcrits avec leurs imperfections, & j'y ajoute les changemens que les Editeurs y ont faits. Ainſi, quoique mon texte ſoit en bien des endroits différent des uns & des autres, on trouvera ici ramaſſé tout ce qui peut contribuer à rendre cette Pièce plus correcte.*

*Le nom de l'Auteur eſt encore un point qui mérite d'être éclairci, & ſur quoi les Sçavans ſont partagés. Pluſieurs tiennent pour Valere Catulle, dont nous avons les excellentes Poëſies. C'étoit le ſentiment commun du tems que les prémières éditions parurent, d'où vient que quelques-unes donnent pour titre à cet Ouvrage,* Pervigilium Veneris vulgò Catullo adtributum. *D'autres Critiques ont recours à un Valere Catulle faiſeur de Mimes, ſurnommé* Urbanus, Urbicus, *ou* Urbicarius, *dont il eſt parlé dans Martial & dans Juvénal. Quel-*

*ques-uns prennent parti pour un des Sénèques, qui ſeroit apparemment Florus Poëte & Hiſtorien, nommé en Latin* Lucius Annæus Florus Seneca, *car c'eſt ainſi que le portent d'anciens Manuſcrits. Juſte Lipſe eſtime que l'Auteur de ce Poëme nous eſt inconnu, & qu'il doit l'avoir compoſé ſur la fin du règne d'Auguſte. Monſieur l'Abbé de Longueruë en fixe la compoſition au tems de Claudius ou de Néron le dernier des Céſars, en quoi il convient pour le tems avec ceux qui en font honneur à Sénèque. Saumaiſe en croit l'Auteur contemporain de Solin, & Monſieur de la Monnoye le recule juſqu'au troiſième ſiècle. Enfin Scriverius a déterré un certain Luxurius Poëte Africain, qui écrivoit à Carthage du tems de Traſimond Roi des Vandales, & il lui ajuge le* Pervigilium; *ce qui eſt abſolument détruit par le vers cent trente-deuxième, où le Poëte loue la famille des Céſars, éloge qui n'auroit pas été du goût du Tyran regnant. Quoi qu'il en ſoit de tous ces ſentimens, il me paroit d'une évidence ſenſible, que cet Ouvrage n'eſt ni de Catulle de Vérone, ni d'aucun Poëte qui ait vécu ſous Jule Céſar, ſous Auguſte, ou même au commencement du règne de Tibère. Le ſtile ſeul en eſt une preuve. Malgré toutes les beautés qui en rehauſſent le prix, on n'y trouve point cette majeſtueuſe & élégante ſimplicité des écrivains du beau ſiècle. Parmi les penſées délicates & ingénieuſes qui y éclatent, on remarque je ne ſai quelle affectation d'eſprit, qui ſe ſent un peu de la décadence du bon goût. Quelque brillante & quelque fleurie que ſoit l'élocution, la latinité n'en eſt pas toujours exquiſe. J'en appelle aux connoiſſeurs, qui quoiqu'en petit nombre, doivent ſeuls décider en cette matière. Mais quel qu'ait été cet Auteur inconnu, on ne peut trop louer la retenuë avec laquelle il a traité ſon ſujet. Il eſt étonnant qu'un Poëte, & un Poëte Payen, ait fait une Pièce ſi mignonne pour une fête ſi galante; ſans qu'il lui ait rien échapé, qui puiſſe allarmer la pudeur. Combien de Poëtes de nos jours n'auroient pas eu la même réſerve?*

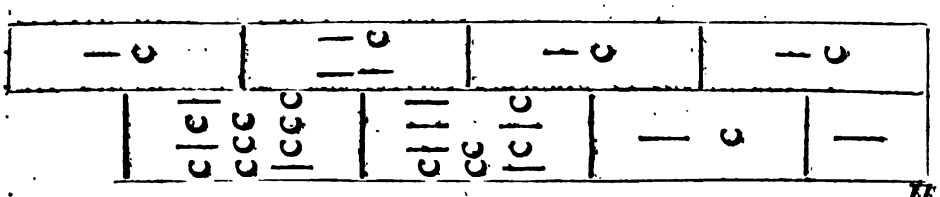
*Avant que de finir la Préface, il me reſte à parler de l'occaſion qui a fait naitre cette Pièce, des vers dont elle eſt compoſée, & de la conduite que le Poëte y a tenuë.*

*Le titre de* Pervigilium Veneris, *que portent la plûpart des Manuſcrits & des Editions, préſente parfaitement toute l'idée du Poëme. Les fêtes de Vénus en ſont le ſujet. Il ne nous reſte*

*que*

*que de légers veſtiges de ces fêtes dans les anciens Auteurs. Le Calendrier Romain les met au prémier d'Avril. Plaute n'en parle que d'une manière vague & métaphorique dans le Curculio* (a). *Enfin Plutarque ſe contente de les nommer, au ſecond livre de ſes Queſtions Romaines. Ovide s'eſt un peu plus étendu ſur ce ſujet au commencement du quatrième livre des Feſtes, & il paroit que ce qu'il en a dit a ſervi de modèle à ce Poëme-ci, comme on le verra dans mes Remarques. Mais notre Auteur eſt celui de tous qui en a parlé plus au long, & cette raiſon doit nous rendre ſon ouvrage encore plus précieux. Par-là nous apprenons non ſeulement que ces fêtes ſe faiſoient au Printems, comme on le voit dans le Calendrier; & qu'on y paſſoit la nuit à veiller en l'honneur de Vénus, comme Plaute le donne à entendre: mais nous ſommes inſtruits encore dans le détail des cérémonies qui s'y obſervoient, & que je ferai remarquer à meſure que les vers en feront naître l'occaſion.*

*Un autre endroit par où cette Pièce n'eſt pas moins ſinguliére, c'eſt la verſification. Une fête ſi intéreſſante & ſi agréable ne devoit être chantée qu'en vers les plus enjoués & les plus harmonieux. Le Poëte a fait paroître en cela ſon excellent goût. Parmi cette nombreuſe variété de vers que lui offroit la Poëſie Latine, il s'eſt arrêté à la compoſition de meſures & de cadences qui pouvoit le mieux aſſortir avec l'action qu'il avoit à chanter. En effet le vers coraïque eſt peut-être le plus propre de tous à recevoir & à exprimer la douce gaieté d'une Muſe qui veut badiner avec élégance.* Eſt carmen, *dit Victorin,* jocoſis motibus emollitum. *Et afin de mettre tout d'un coup les Lecteurs au fait de cette verſification, je leur en préſente la Table, à laquelle il ſera aiſé de raporter les vers de ce Poëme.*



(a) *Quid? Tu Veneri pervigilare te voviſti, Phædrome?* Act. 1. ſc. 3.

*Il ſeroit à ſouhaiter que le Poëte ſe fût attaché davantage à la forme régulière du vers coraïque. Il ne s'en eſt cependant écarté que dans le petit vers, & cela en cinq endroits ſeulement, où il a mis un troquée (ꝏꝍ), un dactyle, & un anapeſte à la prémière meſure; un dactyle, & un anapeſte à la ſeconde. Térentien Maure & Auſone ſe ſont mis plus au large, en quoi je ne voudrois pas les imiter. Sénèque s'eſt réduit à un tempérament plus judicieux. Mais les meilleurs guides que nous ayons en ce genre de Poëſie ſont Prudence, & Boèce, qui n'ont employé dans ces vers que des corées à la prémière & à la troiſième meſure, & ſe ſont ſervis indifféremment de corées & de ſpondées dans la ſeconde.*

*On ſera ſans doute ſurpris que j'aye partagé tous les vers de cette Pièce, & que d'un grand vers de ſept piés & demi j'en aye fait deux petits, l'un de quatre meſures juſtes & l'autre de trois & demi. Je me ſuis expliqué ailleurs ſur ce point, & j'ai montré que ces grands vers étoient l'ouvrage des Copiſtes, qui en écrivant avoient réuni deux petites lignes en une, ce qu'ils ont fait dans pluſieurs autres Pièces. Je me contenterai de dire ici que je n'ai pas été le prémier à produire ce partage. Sans parler d'une ancienne Hymne, qui commence par ce vers* Pange lingua glorioſi, *d'autres Sçavans m'ont prévenu, & m'en ont enlevé la gloire. Bucanan avoit ſuivi ce partage dans ſa Paraphraſe du Pſeaume* 105, *comme il paroit par les prémières éditions de ſes Poëſies faites à Paris chez les Etiennes, à Anvers chez Plantin, & à Strasbourg chez Rihal, toutes en l'année* 1566.

*Hugues de Groot & Gaſpar Kinſchot nous* (a) *ont encore laiſſé parmi leurs Poëſies deux Epithalames, où l'on voit les vers coraïques diſtribués de la même manière que je le fais ici. Faute de cette attention, les anciens Grammairiens, les Scoliaſtes, & les prémiers Editeurs des Poëtes ont fait dans leurs Poëſies pluſieurs tranſpoſitions & pluſieurs corrections aux dépens des Auteurs, & je ſuis convaincu que la Pièce que nous examinons ici n'aura pas été plus ménagée que les autres.*

*La*

(1) *Grotius. Kinſchotius.*

*La conduite que l'Auteur y a tenue eſt encore, à mon ſens, une des grandes beautés de ce petit Ouvrage. Il y a employé tout ce qui pouvoit y donner du prix. La Phyſique, la Fable, l'Hiſtoire, la Poëſie lui ont fourni des ornemens qu'il a ſu placer à propos. Rien n'y eſt inutile. Tout va au même but. Vénus y tient partout la prémière place, & les accompagnemens qu'on lui donne ne ſervent qu'à décorer ſon triomphe. Elle eſt le principe de toutes les productions de la Nature, le Printems lui doit ſes graces naiſſantes, elle réunit les troupeaux qui font les richeſſes des bergers, elle anime les oiſeaux à former leur tendre ramage, elle fertiliſe les terres, elle fait le bonheur des hommes, & la gloire de l'Empire Romain. Enfin Vénus eſt ici repréſentée comme la Reine du Monde, mais une Reine bienfaiſante, qui ne fait ſentir ſon pouvoir que par les tréſors & les beautés qu'elle répand avec profuſion dans toutes les parties de ce vaſte Univers. Tel eſt le tableau racourci que je préſente de la Pièce qu'on va lire, & je ne crains point qu'on me reproche de l'avoir flaté.*

*Pour ce qui eſt de la traduction, je n'en dirai qu'un mot. Comme c'eſt une Pièce de Poëſie que je traduis, j'ai tâché de donner à ma Proſe un air poëtique. Elle n'eſt point littérale: mais j'ai fait en ſorte qu'il n'y eût aucun mot néceſſaire, qui ne fût rendu au moins équivalemment. J'ai eſſayé d'approcher autant que j'ai pû de cette élégance légère & champêtre de l'Original, dont elle fait le principal caractère. C'eſt la prémière choſe que doit conſerver un Traducteur, & à quoi il doit tout ramener, fallût-il pour cela ſacrifier d'autres graces moins eſſentielles. Enfin j'ai pris la liberté d'ajouter quelques liaiſons en deux ou trois endroits, & je l'ai fait en peu de mots, que j'ai eu ſoin de diſtinguer du texte. Le Latin, & ſur-tout la Poëſie, permettent ces penſées détachées, que la Proſe Françoiſe ne comporte point.*

PER-

# PERVIGILIUM VENERIS.

---

# *VEILLÉE DES FÊTES DE VÉNUS.*

# PERVIGILIUM VENERIS.

CRAS amet, qui numquam amavit;
Quique amavit, cras amet.
Ver novum, ver jam canorum,
Ver renatus Orbis est.
Vere concordant Amores,
Vere nubunt alites,
Et nemus comam resolvit
E maritis imbribus.
Cras Amorum copulatrix
Inter umbras arborum
Implicat casas virentes
E flagello myrteo.
Cras Dione jura dicit
Fulta sublimi throno.
Cras amet, qui numquam amavit;
Quique amavit, cras amet.

Tunc cruore de superno ac
Spumeo Pontus globo,
Cærulos inter catervas
Inter & bipedes equos,
Fecit undantem Dionen
In marinis fluctibus.
Cras amet, qui numquam amavit;
Quique amavit, cras amet.
Ipsa gemmeis purpurantem
Pingit annum floribus.
Ipsa turgentes papillas
De Favoni spiritu
Mulget in toros tepentes.
Ipsa roris lucidi,
Noctis aura quem relinquit,
Spargit humentes aquas.
Ipsa jussit manè ut udæ
Virgines nubant rosæ,
Fusæ aprugno de cruore
Atque Amoris osculis.
Cras amet, qui numquam amavit;
Quique amavit, cras amet.

Ipsa

# VEILLÉE
## DES FÊTES
# DE VÉNUS.

COEURS inſenſibles, laiſſez-vous demain enflammer; tendres Amans, rallumez demain vos prémiers feux. Le Printems de retour rend la voix aux chantres de nos bocages, & renouvelle la face de l'Univers. C'eſt le tems où l'on forme des engagemens, où les oiſeaux ſe communiquent leurs ardeurs mutuelles, où les arbres arroſés d'une pluye féconde dévelopent leurs feuilles. Demain Vénus doit réunir les Amours. Elle dreſſera des tentes de verdure avec des branches de myrte. Là élevée ſur un trône champêtre elle tiendra ſes aſſiſes. Cœurs inſenſibles, laiſſez-vous demain enflammer; tendres Amans, rallumez demain vos prémiers feux.

C'eſt dans cette ſaiſon que l'Océan recevant le ſang d'un Dieu, & le mêlant à l'écume de ſes eaux, produiſit la Reine de Cythère, & la fit voguer ſur la Mer pour la prémière fois au milieu d'une troupe de Nymphes & de monſtres marins. Cœurs inſenſibles, laiſſez-vous demain enflammer; tendres Amans, rallumez demain vos prémiers feux.

Le Printems doit à cette Déeſſe l'émail de ſes fleurs. C'eſt elle qui, *ſous le nom de Flore*, échauffée par les tiédes haleines des Zéphyrs, répand les richeſſes de ſon ſein ſur les campagnes tapiſſées de gazon. C'eſt elle qui diſtribue ces douces roſées, que la fraicheur des nuits verſe ſur la terre. Elle en abreuve le matin les roſiers, pour former dans leur bouton ces fleurs nées du ſang d'Adonis, qu'un ſanglier trop paſſionné fit couler par un baiſer meurtrier. Cœurs inſenſibles, laiſſez-vous demain enflammer; tendres Amans, rallumez demain vos prémiers feux.

*Ipſa Nymphas Diva lucos*
*Juſſit ire myrteos.*
*It puer comes puellis,*
*Nec tamen credi poteſt*
*Eſſe Amorem feriatum,*
*Si ſagittas vexerit.*
*Ite, Nymphæ; ponit arma,*
*Feriatus eſt Amor.*
*Juſſus eſt inermis ire,*
*Nudus ire juſſus eſt,*
*Neu quid arcu, neu ſagittâ,*
*Neu quid igne læderet.*
*Sed tamen, Nymphæ, cavete,*
*Quod Cupido pulcher eſt.*
*Totus eſt armatus idem*
*Quando nudus eſt Amor.*
*Cras amet, qui numquam amavit;*
*Quique amavit, cras amet.*

*Compari Venus pudore*
*Mittit ad te virgines.*
*Una res eſt quam rogamus;*
*Cede, virgo Delia,*
*Ut nemus ſit incruentum*
*A ferinis ſtragibus.*
*Ipſa vellet te rogare,*
*Si pudicam flecteret;*
*Ipſa vellet ut venires,*
*Si deceret virginem.*
*Jam tribus choros videres*
*Feriatos noctibus*
*Congreges inter catervas*
*Ire per ſaltus tuos,*
*Floreas inter coronas,*
*Myrteas inter caſas.*
*Nec Ceres, nec Bacchus abſunt,*
*Nec poëtarum Deus.*
*Te ſinente, tota nox eſt*
*Pervigilanda cantibus.*
*Regnet in ſylvis Dione;*
*Tu recede, Delia.*
*Cras amet, qui numquam amavit;*
*Quique amavit, cras amet.*

*Juſſit Hyblæis tribunal*
*Stare Diva floribus.*
*Præſes ipſa jura dicet:*
*Adſidebunt Gratiæ.*
*Hybla totos funde flores,*
*Quantus Ætnæ campus eſt:*
*Hybla florum rumpe veſtem,*
*Quotquot annus parturit.*

Ruris

Vénus aſſemble les Nymphes dans des boſquets de myrte. L'Amour veut avoir part à la fête: mais on ſe défie de ce Dieu, s'il ne quitte ſes armes. Allez, Nymphes, ne craignez rien; il ne veut que ſe délaſſer par vos jeux. Il n'a plus ni flèches, ni arc, ni flambeau pour vous nuire. On lui a tout ôté. Mais que dis-je? Tremblez, Nymphes, tremblez. Dépouillé de tout, l'Amour trouve toujours des armes dans ſa beauté. Cœurs inſenſibles, laiſſez-vous demain enflammer; tendres Amans, rallumez demain vos prémiers feux.

Diane, Vénus vous députe une troupe de jeunes filles chaſtes comme vous. Quittez aujourd'hui nos campagnes. C'eſt la ſeule grace que nous vous demandons. Interrompez pour quelque tems les allarmes de nos forêts. Vénus vous en prieroit elle-même, ſi votre pudeur ne lui faiſoit appréhender un refus. Elle vous feroit volontiers entrer dans nos divertiſſemens, ſi l'on oſoit propoſer à une chaſte Déeſſe d'aſſiſter aux fêtes de Vénus. Vous verriez pendant trois nuits une aimable jeuneſſe libre de tout autre ſoin ſe partager en pluſieurs bandes, y former des chœurs, ſe répandre dans vos bocages, ſe couronner de guirlandes de fleurs, s'aſſembler ſous des cabanes ombragées de myrte. Cérès, Bacchus, & le Dieu des Poëtes ne manqueront pas de s'y trouver. Souffrez donc que nous paſſions les nuits entières à chanter les louanges de Vénus, & prêtez-lui l'empire des bois. Cœurs inſenſibles, laiſſez-vous demain enflammer; tendres Amans, rallumez demain vos prémiers feux.

La Déeſſe veut qu'on lui élève un tribunal orné des fleurs les plus odoriférantes de la Sicile. Là elle dictera ſes loix. Les Graces prendront place à ſes côtés. Collines du mont Hibla, offrez à Vénus la fleuriſſante recolte des campagnes qui environnent le mont Etna, avancez le terme de votre fécondité, & ramaſſez en cette ſaiſon les richeſſes de toutes les autres.

Les

Ruris hîc erunt puellæ,
Et puellæ fontium,
Quæque ſylvas, quæque lucos,
Quæque montes incolunt.
Juſſit omnes adſidere
Pueri mater alitis,
Juſſit & nudo puellas
Nil Amori credere.
Cras amet, qui numquam amavit;
Quique amavit, cras amet.

Cras virentibus virentes
Ducet umbras floribus
Fertiles qui primus æther
Copulavit nuptias,
Ut paternis recrearet
Veris annum nubibus.
In ſinum maritus imber
Fluxit almæ conjugis,
Vultque fetus miſtus omnes
Alere magno corpore.
Ipſa, venas atque mentem
Permeante ſpiritu,
Intus occultis gubernat
Procreatrix viribus;
Perque cœlum, perque terras,
Perque pontum ſubditum
Pervium ſui tenorem
Seminali tramite
Inbuit, juſſitque Mundum
Noſſe naſcendi vias.
Cras amet, qui numquam amavit;
Quique amavit, cras amet.

Ipſa Trojanos penates
In Latinos tranſtulit,
Ipſa Laurentem puellam
Conjugem nato dedit,
Moxque Martis de ſacello
Dat pudicam virginem.
Romuleas ipſa fecit
Cum Sabinis nuptias,
Unde Ramnes, & Quirites,
Progue prole poſterâ
Romuli, Patres creavit,
Et nepotes Cæſares.
Cras amet, qui numquam amavit;
Quique amavit, cras amet.

Rura fecundat voluptas,
Rura Venerem ſentiunt,
Ipſe Amor puer Dionæ
Rure natus dicitur.
Hunc ager, quum parturiret
Illa, ſuſcepit ſinu;

Ipſe

Les Nymphes champêtres, les Déeſſes des fontaines, des forêts, & des montagnes viendront partager notre joye. Vénus veut qu'elles ſoient aſſiſes autour de ſon trône. Mais elle les avertit de ſe tenir en garde contre les ſurpriſes de l'Amour, tout deſarmé qu'il eſt. Cœurs inſenſibles, laiſſez-vous demain enflammer; tendres Amans, rallumez demain vos prémiers feux.

L'air, qui depuis ſa prémière alliance avec la terre en renouvelle tous les ans la fertilité par les pluyes du Printems, répandra demain ſur nos fleurs à peine échappées à la rigueur de l'hiver une ombre fraiche & ſalutaire, pour leur donner de la vigueur & de l'éclat. Il a déja fait deſcendre du ciel ces pluyes douces, il a porté avec elles dans le ſein de la terre de nouveaux effets de ſa tendreſſe. Il veut, en ſe mêlant à toutes les parties de ce vaſte corps, faire couler un ſuc nourriſſant dans toutes les plantes. *Mais non, c'eſt à Vénus que nous ſommes redevables de tous ces bienfaits.* C'eſt elle qui a formé l'Univers, qui pénètre d'un ſouffle vivifiant l'ame du Monde & toutes les parties dont il eſt compoſé, & qui les entretient continuellement par une vertu ſecrette. C'eſt elle enfin qui a répandu dans Ciel, dans la Terre, & dans la Mer des ſemences de fécondité, & qui a apris à tous les Etres à ſe perpétuer par de nouvelles productions. Cœurs inſenſibles, laiſſez-vous demain enflammer; tendres Amans, rallumez demain vos prémiers feux.

*C'eſt à cette Déeſſe que l'Empire Romain doit ſa naiſſance & ſa gloire.* Elle a uni les Troyens aux Latins par les liens les plus ſacrés de la religion & du ſang, en amenant en Italie les Dieux d'Ilion, & en donnant pour épouſe à ſon fils l'héritière du Roi des Latins. Elle a livré Ilie entre les bras du Dieu Mars. Elle a inſpiré à Romulus l'enlèvement des Sabines, & pour remplacer la poſtérité de ce prémier de nos Rois, elle a donné au Monde le peuple Romain, les Chevaliers, les Sénateurs, enfin des Céſars iſſus de ſon propre ſang. Cœurs inſenſibles, laiſſez-vous demain enflammer; tendres Amans, rallumez demain vos prémiers feux.

Vénus rend les campagnes fertiles, tout y ſent ſes aproches. Ce fut, dit-on, au milieu des champs qu'elle enfanta l'Amour.

*Ipſe florum delicatis*
*Educavit oſculis.*
*Cras amet, qui numquam*
*amavit;*
*Quique amavit, cras amet.*

*Ecce jam ſuper geniſtas*
*Explicant tauri latus;*
*Subter umbras cum maritis*
*Ecce balantûm gregem.*
*Quiſque cœtus continetur*
*Conjugali fœdere.*
*Et canoras non tacere*
*Diva juſſit alites.*
*Jam loquaces ore rauco*
*Stagna cycni perſtrepunt.*
*Adſonat Terei puella*
*Inter umbram populi;*
*Ut putes motus amoris*
*Ore dici muſico,*
*Et neges queri ſororem*
*De marito barbaro.*
*Illa cantat, nec tacemus;*
*Meque Phœbus reſpicit,*
*Quando feci quod Chelidon.*
*Nî tacere deſinam,*
*Perderem Muſam tacendo,*
*Quando ver venit novum.*
*Sic Amyclas, quum tacerent,*
*Perdidit ſilentium.*
*Cras amet, qui numquam*
*amavit;*
*Quique amavit, cras amet.*

La terre reçut du ſein de la Déeſſe ce Dieu naiſſant, elle lui préſenta des fleurs, & forma ſa prémière nourriture de leur ſuc le plus délicieux. Cœurs inſenſibles, laiſſez-vous demain enflammer; tendres Amans, rallumez demain vos prémiers feux.

Déja les taureaux s'étendent ſur les genets, les beliers ſont couchés à l'ombre au milieu de leurs brebis. L'Amour raſſemble chaque troupeau. Vénus veut que les oiſeaux célèbrent auſſi ſa fête par leurs ramages. Les cignes font retentir les étangs de leur chant. Progné leur répond à l'ombre des peupliers. Elle ſemble oublier les outrages faits à ſa ſœur, elle interrompt ſes juſtes plaintes contre un mari barbare; vous diriez qu'elle chante ſes amours par les accens les plus mélodieux. Pendant qu'elle chante, j'eſſaye de l'imiter. Apollon ne deſaprouve pas mes efforts. Ma Muſe s'attireroit le courroux de ce Dieu, ſi au retour du Printems elle demeuroit muette. Il en couta cher aux habitans d'Amicle, pour avoir gardé le ſilence à contre-tems. *Je mets à profit leur exemple.* Cœurs inſenſibles, laiſſez-vous demain enflammer; tendres Amans, rallumez demain vos prémiers feux.

# REMARQUES.

Vers 1. CRAS AMET.] Ce vers, qui revient après un certain nombre d'autres, s'appelle intercalaire par les Latins. Nos anciens Romanciers l'appelloient la quirielle, dans les Pièces de Poëſie Françoiſe. Au reſte ce lendemain, dont parle ici l'Auteur, étoit le prémier d'Avril: ainſi ce Poëme fut fait pour être récité ou chanté le dernier jour de Mars. Lipſe croit que le commencement nous manque. A en juger par la Pièce même, je n'en voi pas la raiſon. Peut-être a-t-il été trompé par le Manuſcrit de Saumaiſe, où l'on liſoit entre le titre & le prémier vers, *ſunt verò verſus* XXII. Car je m'imagine que Lipſe aura pris *verſus* pour un couplet, c'eſt-à-dire pour le nombre de vers coraïques renfermé entre deux intercalaires, ou pour l'intercalaire même; & comme ce nombre ne peut ſe trouver en aucun de ces deux ſens, il aura cru qu'il nous manque une bonne partie de ce Poëme. Quoi qu'il en ſoit, j'ai déja averti ailleurs qu'on ne doit faire aucun fond ſur les titres que portent les ouvrages des Anciens dans les Manuſcrits, & qu'ils y ont été mis par les Copiſtes, ou par les Grammairiens poſtérieurs, d'où vient qu'ils ſont pour la plûpart très défectueux. On doit ſi peu s'y fier dans la Pièce dont il s'agit ici, que les prémiers exemplaires lui donnent des titres différens. On trouve dans les uns *Pervigilium Veneris*, & dans les autres *De vere*. Je m'en ſuis tenu au prémier, parce qu'il renferme tout le deſſein du Poëme & qu'il eſt conforme au Manuſcrit de Pithou, à la fin duquel on liſoit ces mots, *Explicit Pervigilium Veneris*. Si donc Lipſe n'a point eu d'autre raiſon pour croire que nous ne l'avons pas entier, ſon ſentiment ne me paroit pas recevable. Quant à ces mots du titre, *ſunt verò verſus* XXII, Rivinus a eſſayé de les ajuſter à la Pièce en diſant que les Copiſtes ſe ſont mépris dans le chiffre, & qu'il faut corriger XCII, ce qui fera quatre-vingt douze grands vers. Ce nombre convient juſtement au Manuſcrit de Pithou, où ces mots ne ſe trouvent point; mais

mais il ne peut s'accorder à celui de Saumaiſe, où ils ſe trouvent, puiſque celui-ci a un vers de plus que l'autre. Au reſte on ne peut tirer de-là aucune preuve contre moi, pour maintenir dans le texte quelques vers que j'en retranche. Tout ce que l'on en doit légitimement conclure, c'eſt que ces mots ont été ajoutés par un Copiſte à l'exemplaire de Saumaiſe, & que ce Copiſte s'eſt mépris dans ſon compte qui eſt démenti par la Pièce même.

Vers 2. VER RENATUS ORBIS EST.] Les Manuſcrits portoient, *ver natus orbis eſt*, ou, *vere natus Jovis eſt*, ce qui eſt évidemment une faute, & ne peut s'accorder avec la meſure propre de ce vers. Pithou veut qu'on liſe *vere natus orbis eſt*, faiſant alluſion au ſentiment de pluſieurs Anciens, qui ont crû que le Monde avoit été produit ou formé au Printems. Mais je ne voi rien qui perſuade que notre Poëte ait eu cette penſée. Juſte Lipſe corrige avec plus de raiſon, *ver renatus orbis eſt*, c'eſt-à-dire, *ver eſt imago mundi naſcentis*, le Printems eſt l'image du Monde naiſſant, *ver eſt mundus iterum natus*, le Printems eſt une nouvelle naiſſance du Monde. Prudence a dit de même:

*Nam tunc renatus ſordidum*
*Annus veternum depulit.*

Outre que cette leçon renferme un ſens vrai ſous une expreſſion poëtique & ingénieuſe, la conſtruction en devient plus régulière & plus nette, parce que le verbe *eſt* peut ſe raporter à *novum* & à *canorum*, qui demandent néceſſairement un verbe. Ainſi la phraſe s'arrangera naturellement de cette manière, *ver jam novum, ver jam canorum eſt, denique ver eſt orbis renatus.*

Vers 3. VERE NUBUNT ALITES.] Lipſe a réformé le texte, qui portoit *nubent*. Pontan vouloit qu'on y lût *pubent* pour *vernant*, ce qui me paroit moins naturel. *Nubunt* vient à propos après *concordant.*

Vers 4. E MARITIS IMBRIBUS.] On a lu juſqu'ici *de maritis imbribus.* Voici le prémier retranchement que je fais de ce malheureux *de*, qui a tant défiguré cette Pièce. Effectivement il y étoit répété ſi ſouvent, & quelquefois dans des ſens ſi peu ordinaires, que ce n'eſt pas une petite preuve que cet ouvrage eſt poſtérieur au règne de la pure Latinité. Je retrancherai encore cette prépoſition plus d'une fois: car je ſuis perſuadé, & je le

montrerai en quelques endroits, que les Copiſtes ont eu leur part à cette multiplication. Il en reſtera encore aſſez ſur le compte de l'Auteur. On verra au cinquante-troiſième vers le ſens de ce *maritus imber*. L'épithète eſt métaphorique & ingénieuſe. Je voudrois ſeulement que notre Auteur l'eût employée moins ſouvent. Il l'a miſe deux fois dans le ſens figuré & autant de fois dans le ſens propre. C'en eſt un peu trop dans un Poëme auſſi court que celui-ci. Les Copiſtes n'en ont pas jugé de même & l'on verra bien-tôt qu'il n'a pas tenu à eux que cette expreſſion, qui étoit apparemment de leur goût, n'y parût plus ſouvent.

Vers 5. CRAS AMORUM COPULATRIX.] Le Manuſcrit de Pithou portoit *amorem*, ce qui ne peut former aucun ſens. Le Poëte a dit *cras implicat*, *cras dicit*, pour *cras implicabit*, *cras dicet*; parce que *cras* marque ſuffiſamment le tems futur. Les meilleurs Auteurs Latins, ſur-tout les Poëtes, ont ſouvent employé de pareilles conſtructions. Si les Copiſtes avoient fait cette attention, ils n'auroient pas mis *dicet* au ſeptième vers, où il faut lire *dicit*, comme on lit *implicat* au ſixième.

Vers 6. IMPLICAT CASAS VIRENTES.] C'eſt ce qu'il appelle plus bas *myrteas caſas*. Quelques Copiſtes ont mis ici *gazas virentes*; mais les bonnes gens ne ſavoient ce qu'ils mettoient. C'eſt Pithou qui a rétabli le texte.

DE FLAGELLO MYRTEO.] J'ai mis *e* au lieu de *de*. Le ſens eſt le même, & peut-être que l'expreſſion eſt plus Latine. Du moins je décharge l'Auteur d'un ſecond *de*, dont il peut ſe paſſer avec honneur. *Flagellum* dans les plantes & dans les arbres ſignifie un ſcion, c'eſt-à-dire le jet ou la pouſſe d'une année. On ſait que le myrte étoit conſacré à Vénus. Ovide en apporte la raiſon au quatrième livre des Faſtes.

Vers 7. DIONE.] C'eſt proprement le nom de la mère de Vénus; ici il marque Vénus elle-même, & les Poëtes l'ont pris ſouvent dans cette ſignification, comme ils ont appellé le Soleil Hypérion du nom de ſon père.

Ibid. THRONO.] On ne trouve point que les Latins ſe ſoient ſervis de ce mot avant Pline l'Hiſtorien. C'eſt une preuve que notre Auteur n'a écrit qu'au tems de la décadence de leur langue & du bon goût. Lipſe & Caſaubon aimeroient mieux *toro*, peut-être parce qu'il eſt plus Latin; mais je ne croi pas la correction néceſſaire. Il y a dans cette Pièce plus d'une expreſſion qui ne

ne ſont pas d'une Latinité plus épurée que *thronus* : ainſi ſa nouveauté ne doit pas lui faire plus de tort qu'aux autres. D'ailleurs Vénus fait ici le perſonnage d'une Reine, elle reçoit l'hommage de ſes ſujets, & cette cérémonie demandoit un trône & non pas un lit. Au vers quarante-deuxième les Graces paroiſſent aſſiſes à ſes côtés, ce qui donne à entendre que Vénus l'étoit auſſi.

Vers 9. TUNC CRUORE DE SUPERNO, &c.] La correction de ces deux vers eſt preſque toute de Lipſe. On liſoit dans les Manuſcrits :

*Tunc quivore de ſuper hoc*
*Spumeopent de glevo.*

Je ne ſai pourquoi Pithou change *cruore* en *liquore*. *Liquor ſupernus* peut ſignifier de la pluye, au-lieu que *cruor ſupernus* me paroit une expreſſion propre de l'action qui eſt ici repréſentée. *Tunc*, c'eſt-à-dire au Printems, au commencement d'Avril. *Cruore de ſuperno*, c'eſt-à-dire du ſang du Dieu Célus, qui tomba dans la Mer, quand il fut mutilé par ſon fils Saturne. Les Mythologues rapportent différens ſentimens ſur la naiſſance de Vénus. Notre Poëte s'en eſt tenu à celui-ci, pour la raiſon que je dirai après. Tibulle avoit pris avant lui le même parti, quand il a dit dans la ſeconde Elégie de ſon prémier livre :

*Nam fuerit quicumque loquax, is ſanguine natam,*
*Is Venerem rapido ſentiet eſſe mari.*

Vers 10. COERULAS INTER CATERVAS.] On pourroit entendre par ces mots les veaux marins, qui étoient ſous la conduite de Protée. Je croi cependant que le Poëte a voulu marquer par-là les Néréides, que Sénèque appelle *cærulus grex Nereidum*, Hippol. v. 335. Ces Nymphes de la Mer ne devoient pas manquer à un ſpectacle ſi ſurprenant, dont la ſcène étoit dans leur palais.

Ibid. INTER ET BIPEDES EQUOS.] J'entens par *bipedes equos* les chevaux marins, dont Enalus avoit ſoin, & que Pline appelle *hippocampos*. Voilà un dactyle au ſecond pié du petit vers coraïque. La régularité demandoit un corée, ou du moins un ſpon-

ſpondée: mais comme le dactyle eſt l'équivalent du ſpondée, le Poëte a crû pouvoir mettre l'un pour l'autre. Sénèque a fait la même choſe dans ce vers:

*Currite ad thalamos novos.*

Vers 11. FECIT UNDANTEM DIONEN.] Vénus naiſſante eſt donnée en ſpectacle à l'Univers. Elle eſt portée ſur l'Océan dans une conque marine. Ce char flotant eſt trainé par les chevaux de Neptune. Les Déeſſes de la Mer lui font un brillant cortège. Peut-on faire une image plus noble, & en même tems plus gracieuſe? Il y avoit *Dione* dans les Manuſcrits. Les Copiſtes ne voyant point le nominatif du verbe *fecit*, qui avoit diſparu dans l'embaras du neuvième vers, ont traveſti *Dionen* en nominatif, en retranchant la dernière lettre. Lipſe a rétabli le texte ſur l'exemplaire de Saumaiſe, en rappellant la lettre qui avoit échapé. *Fecit* eſt une manière de parler de ce tems-là pour *formavit*, *creavit*. Le Scoliaſte de Juvénal a dit dans le même ſens, *ſi tres liberos fecerit*, pour *procreaverit*.

Ibid. IN MARINIS FLUCTIBUS.] Cette correction eſt de moi. On liſoit auparavant *de maritis imbribus*. Apparemment qu'il ne reſtoit plus dans les anciens Manuſcrits que. . . *mari*. . . *is*. . . . . *ibus*, & que les autres lettres avoient diſparu. Les Copiſtes qui ſont venus depuis, ou les prémiers Editeurs, ſe ſont imaginés que c'étoit une répétition du quatrième vers, où ils trouvoient toutes les lettres qui reſtoient dans celui-ci, & ils ſe ſont ſu gré de la reſtitution qu'ils croyoient faire à l'Auteur. Tous les Critiques s'en ſont tenus aux Manuſcrits. Lipſe a expliqué ce vers du mêlange du ſang de Célus avec l'écume de la Mer, & il trouve dans cette expreſſion une élégance ſingulière, *maritos imbres adpellat ſpumam & cruorem, ſanè quàm eleganter*. Selon ce ſentiment, l'Auteur auroit dit deux fois la même choſe dans la même phraſe, puiſqu'il n'y a point de différence entre ces deux expreſſions, *liquore de ſuperno*, & *de maritis imbribus*. La conſtruction même ſeroit pitoyable. Car quel verbiage eſt ceci, *tunc pontus de liquore ſuperno, & de ſpumeo globo, & de maritis imbribus fecit, &c?* Je n'ai pu croire que notre Poëte ſe fût exprimé de cette manière. J'y trouve encore une autre abſurdité, c'eſt qu'il auroit mis deux fois & dans deux ſens différens, *de maritis*

*ritis imbribus* en un petit nombre de vers. Plus haut c'étoient les pluyes du Printems qui pénétrant le ſein de la terre y portent la fécondité; ici c'eſt le ſang du Dieu Célus mêlé à l'écume de la Mer, pour donner naiſſance à Vénus. Tout cela m'a fait juger qu'il étoit néceſſaire d'en venir à une correction. J'eſpère qu'on fera grace à celle que je propoſe. Elle n'eſt pas fort éloignée du texte des Manuſcrits, elle aſſortit parfaitement bien avec la penſée que renferment les vers précédens, & elle retranche encore un *de*. Lipſe s'eſt imaginé qu'il manquoit ici quelques vers, & que l'intercalaire revient trop tôt. *Deſunt hîc minimùm ſeni aut ſepteni verſus, quod adparet ex verſu intercalari præproperè poſito.* Je croi que le Critique ſe trompe. Il n'eſt pas néceſſaire dans les Poëſies à refrein que les couplets ſoient égaux. Théocrite, Catulle, & Virgile nous fourniſſent des exemples du contraire.

Vers 13. IPSA GEMMEIS.] C'eſt ainſi qu'il faut lire après Lipſe, & non pas *gemmans*, ni *gemmas*, ni *gemmis*. On voit aiſément la néceſſité de ce changement. *Gemmeis* eſt ici de deux ſyllabes & forme un ſpondée, comme *aureis* dans Virgile. L'Auteur tranſporte ici ingénieuſement à Vénus ce que l'on attribue ordinairement à la Déeſſe Flore. Je l'ai fait ſentir dans ma traduction. Ce tranſport au reſte n'eſt point une pure imagination du Poëte, il eſt fondé en raiſon. C'eſt que Vénus dans la Mythologie eſt le principe de toutes les productions de la nature.

Ibid. PINGIT.] C'eſt-à-dire *ornat*, *concinnat*, décore, embellit.

Vers 14. IPSA TURGENTES PAPILLAS DE FAVONÎ SPIRITU.] Telle eſt la leçon qu'on peut dire que Juſte Lipſe a rappellée du Manuſcrit ologràphe de l'Auteur. Le texte, tout corrompu qu'il eſt, y conduit naturellement. Il y a peu de chemin à faire de *ſurgentes* à *turgentes*, de *Faboni* à *Favoni*, & de *paritu* à *ſpiritu*. Cependant ce n'eſt pas une petite gloire de l'avoir fait le prémier.

Vers 15. MULGET IN TOROS TEPENTES.] Les Manuſcrits portoient *urguet in totos pentes*. Pithou a corrigé *toros ſtupentes*, & Lipſe a mis *tepentes*. J'ai pris la liberté d'y ajouter une nouvelle correction, qui préſente le même ſens, mais qui ſoutient mieux la métaphore, & la dévelope davantage, ſans s'éloigner du texte. Par *toros tepentes* j'entens la campagne, qui étant échauf-

fête par les prémiers ſouffles des Zéphyrs ſe couvre de gazons, pour recevoir les fleurs que Vénus verſe de ſon ſein. Lucrèce avoit dit quelque choſe d'approchant au livre cinquième:

*It ver, & Venus, & Veneris prænuntius ante*
*Pennatus graditur Zephyrus veſtigia propter,*
*Flora quibus mater præſpargens ante viaï*
*Cuncta coloribus egregiis & odoribus opplet.* v. 737.

Le Printems revient toujours dans la même ſaiſon. Vénus eſt inſéparable de ſon arrivée, & jamais le Zéphyre ne manque de faire entendre le bruit de ſes ailes, pour marquer qu'il eſt l'aimable avant-coureur de ſes plaiſirs. Flore qui fait naître la variété des fleurs, s'épuiſe pour remplir la route de leur paſſage par tout ce qui peut flater la vuë & l'odorat. Quelques Sçavans ont pris *papillas* pour des boutons de roſes, ce qui leur a fourni deux explications de cet endroit bien différentes l'une de l'autre. La prémière eſt que Vénus fait éclore les boutons de roſes avec empreſſement, *urget*, pour en orner ou en parfumer les lits des amans, *toros tepentes*. La ſeconde fait un autre changement au texte, & au lieu de *totos pentes* lit *notos* ou *nudos penates*, ce qui veut dire que Vénus fait éclore à la faveur du Zéphyre les boutons de roſes, pour les faire ſervir dans les maiſons à des couronnes, des guirlandes, & autre choſe ſemblable. Je ne croi pas qu'on me déſapprouve de m'être éloigné de ces explications. Elles ſont forcées & embaraſſées, le texte y eſt étrangement défiguré, ſans aucune néceſſité; ces lits des amans parfumés de roſes ſont mal placés dans une fête, où il n'y avoit que des filles; il ne s'agit point ici de porter des couronnes de fleurs dans les maiſons particulières, c'étoit à la campagne & au milieu des bois que l'on s'aſſembloit; enfin l'on y donne à *papilla* une ſignification qui eſt ſans exemple. L'on ne trouvera rien de ſemblable dans le parti que j'ai pris.

Vers 16. SPARGIT HUMENTES AQUAS.] J'ai retranché les cinq vers qui ſuivoient celui-ci, & qui en font dix ſelon ma diviſion, quoiqu'il y en ait quelques-uns qui ne ſont point à mépriſer. Afin que le lecteur ne regrette point cette perte, je les repréſente ici,

ici, & j'ajouterai les raiſons qui me les ont fait rejetter. Voici donc comme on liſoit ces vers dans les Manuſcrits:

*Et me canat lacryma trementes*
*De tadum pondere.*
*Gutta præceps orbe parvo*
*Suſtinet caſus ſuos.*
*In pudorem florulentæ*
*Prodiderunt purpuræ.*
*Humor ille, quem ſerenis*
*Aſtra rorant noctibus*
*Manè virgineas papilla*
*Solvit humenti peplo.*

Pithou, Lipſe, & Lernutius ont jugé ces vers dignes de leurs corrections, & ils les réforment de cette ſorte:

*Et micant lacrymæ trementes*
*De cadivo pondere.*
*Gutta præceps orbe parvo*
*Suſtinet caſus ſuos.*
*In pudorem florulentæ*
*Prodierunt purpuræ.*
*Humor ille, quem ſerenis*
*Aſtra rorant noctibus,*
*Manè virgines papillas*
*Solvet humenti peplo.*

Saumaiſe ſuit les mêmes corrections, à cela près qu'il conſerve *prodiderunt* des Manuſcrits, & qu'il met *caduco* pour *cadivo*. Comme ces vers ſont peut-être les plus embaraſſans de toute la Pièce, Mr. de Longueruë a employé toutes ſes lumières pour en démêler le ſens, & voici l'expoſition qu'il en donne. *De cadivo pondere, id eſt, propter pondus quod impellit lacrymas ſeu roris guttas ut cadant: at non ſtatim cadunt guttæ roris, nam ſuomet libratæ pondere ſuſtinentur. Florulentæ purpuræ, id eſt, flo-*

*res purpurei prodierunt in pudorem, id eſt, ruborem induerunt. Quare autem prodierunt? Roris ope; nam humor ille, quem ſerenis aſtra rorant noctibus, manè virgines papillas (nondum apertis hactenus florum calycibus ſeu alabaſtris) ſolvet humenti peplo, id eſt velo ſeu calyce madido rore.* Il paroit, autant que je peux deviner, que M. de Longueruë diſtingue trois choſes dans cette explication. Selon lui, les quatre prémiers vers expriment la manière dont tombe la roſée, qui par la petiteſſe de ſes parties ſemble diſputer & balancer ſa chute: le cinquième & le ſixième marquent que les roſes commencent à prendre une couleur rouge: & les quatre derniers repréſentent les roſes écloſes. On ſent aſſez combien la correction & l'explication de ces vers ont dû couter. Ils avoient beſoin de plus d'un Critique, pour débrouiller ce Cahos. Mais en rendant à leur travail & à leur pénétration toute la juſtice qui leur eſt duë, qu'il me ſoit permis de juſtifier le retranchement que j'ai fait de ces vers. Je ne m'y ſuis pas déterminé légerèment. Les défectuoſités, qui ne ſont pas en petit nombre dans cette Pièce, donnent plus de liberté à y faire des changemens que dans toute autre qui ſeroit plus correcte. Pithou dit ſur cet endroit, *non ab re ſuſpicetur quis & hæc & alia quædam in hoc carmine confuſa, nec ſuo loco poſita.* On peut ſoupçonner avec raiſon qu'il y a de la confuſion & du dérangement dans ces vers & dans quelques autres de ce Poëme. Scriverius & Rivinus en ont jugé de la même manière. De l'aveu de Mr. de Longueruë, les Manuſcrits ne ſont d'aucun ſecours pour le réformer, & la Critique ſeule en doit décider. Ce moyen étant unique, qu'on ne trouve pas mauvais que je m'en ſerve pour exclure les dix vers en queſtion. Prémièrement ils ſont aſſez inutiles. Ces trois vers qui les précèdent,

*Ipſa roris lucidi,*
*Noctis aura quem relinquit,*
*Spargit humentes aquas,*

& ces deux-ci qui les ſuivent,

*Ipſa juſſit manè ut udæ*
*Virgines nubant roſæ,*

di-

diſent la même choſe, & le diſent de manière que la penſée eſt dévelopée ſuffiſamment, & a ſon étenduë naturelle. Secondement, les vers que je ſupprime embaraſſent le ſens & la conſtruction de tout cet endroit. Qu'on le liſe tout de ſuite en remettant ces vers en leur prémière place, & la preuve de ce que je dis deviendra ſenſible. Le Poëte en éloignant *ipſa roris lucidi*, d'*ipſa juſſit*, auroit affoibli la force de la répétition d'*ipſa*, qui eſt le nominatif commun de toutes les penſées qui en ſont le ſujet, & auroit fait perdre Vénus de vuë, pour s'amuſer mal-à-propos à tracer en termes fleuris une image puérile de la roſée. Troiſièmement, ces vers renferment une contradiction ou une tranſpoſition d'idées avec ce qui ſuit. On y voit d'abord les roſes ouvertes & épanouïes étaler un éclat pompeux, égal à celui de la pourpre: car c'eſt le ſens naturel que préſentent ces vers:

*In pudorem florulentæ*
*Prodierunt purpuræ.*

Enſuite on dit que la roſée du matin les dégagera, les tirera de leur bouton:

*Manè virgines papillas*
*Solvet humenti peplo.*

Et puis dans le vers qui ſuit immédiatement, Vénus ſe contente de former les roſes dans ce même bouton, elle ordonne qu'elles y demeurent ſerrées & couvertes comme d'un voile:

*Ipſa juſſit manè ut udæ*
*Virgines nubant roſæ.*

Ainſi les dernières idées combattent & détruiſent les prémières. Quatrièmement, les explications que Mr. de Longueruë donne de ces vers débattus, toutes ſavantes & ingénieuſes qu'elles ſont, paroiſſent forcées, & font tenir au Poëte un langage entortillé & plein de métaphores outrées. Ce n'eſt qu'après bien des réflexions qu'on parvient à deviner que *in pudorem florulentæ prodierunt purpuræ* veut dire, les roſes ont pris une couleur rouge; & que

*virgines papillas ſolvere lumenti papla*, ſignifie développer les feuilles de la roſe, la faire épanouir. Cinquièmement enfin, en admettant les vers que je retranche, on chargeroit l'Auteur de pluſieurs répétitions à pure perte de ſon côté. Ce *de*, que Mr. de la Monnoye lui a ſi juſtement reproché, y reparoîtroit encore une fois. On trouveroit *turgentes papillas* ſuivi peu après de *virgines papillas*. *Manè* & *virgines* reviendroient deux fois dans l'eſpace de quatre petits vers. *Florulentæ purpuræ*, & *Solis purpuris*, ſeroient peu éloignés l'un de l'autre. De toutes ces raiſons je conclus que ces dix vers, ſoit qu'ils ſoient de notre Auteur, ſoit qu'ils n'en ſoient pas, ſont ici abſolument hors de leur place. Je n'en voi pas même d'autre dans toute la Pièce qui puiſſe leur convenir. Si l'on me demande comment il s'eſt pu faire que ces vers ſe ſoient gliſſés dans les exemplaires, je ferai la même queſtion ſur pluſieurs anciens Auteurs, dont j'ai parlé ailleurs. Quoi qu'il en ſoit des autres, apparemment que quelque Copiſte ou quelque Grammairien trouvant ici une deſcription de la roſée, qui n'étoit pas aſſez pouſſée à ſon gré, aura voulu égayer ſon imagination à y ajouter les derniers traits. Les Poëtes médiocres donnent volontiers dans la deſcription, ils s'arrêtent à chaque minutie, & ne ſauroient quitter un ſujet qu'ils ne l'ayent revêtu de toutes ſes circonſtances. Il leur vient cinq ou ſix expreſſions brillantes & figurées, ils entaſſent vers ſur vers pour les y enchaſſer, & ils ſeroient fâchés qu'une ſeule leur échapât. On met d'abord ces vers à la marge d'un exemplaire, & ils ſe mêlent inſenſiblement avec le texte dans les copies ſuivantes. Cette conjecture paroîtra très vraiſemblable à ceux qui ont quelque uſage des Manuſcrits, & qui ſavent examiner d'une manière critique le texte des anciens Auteurs.

Vers 17. IPSA JUSSIT MANE UT UDÆ.] Il y avoit dans les originaux *ipiuſſit manè tuæ*. La correction eſt néceſſaire, elle eſt heureuſe. Nous la devons en partie à Lipſe & en partie à Does.

Ibid. VIRGINES NUBANT ROSÆ.] C'eſt-à-dire *ſe nubant*, ſe voilent, ſe couvrent, ce qui convient parfaitement bien aux roſes quand elles ſont encore en bouton. C'eſt pourquoi le Poëte les appelle *virgines*, c'eſt-à-dire, comme l'explique Mr. de Longueruë, *nondum apertis florum calycibus ſeu alabaſtris*. On peut encore expliquer ces deux vers de cette autre manière, *Ve-*

*nus*

*nus juſſit ut manè udæ roſæ nubant, id eſt tegant, ornent virgines; ut virgines ſe tegant & ornent roſis roſtidis:* Vénus veut que les jeunes filles ſe parent demain de couronnes de roſes. Cette interprétation a ſon mérite. Je m'en tiens pourtant à la prémière, qui me paroit plus naturelle, & qui repréſente mieux l'état où les roſes pouvoient ſe trouver au prémier jour d'Avril, la ſaiſon ne leur permettant pas d'être alors aſſez avancées pour être épanouïes, & pour ſervir à former des couronnes: d'où vient que le Poëte les appelle plus bas *flores rigentes.* Une autre raiſon qui me fait croire que ce n'eſt point là ſa penſée, c'eſt qu'il auroit laiſſé à plaiſir une ambiguïté ſenſible & desagréable, qu'il pouvoit très aiſément éviter en mettant *uda virgines nubat roſa.*

Vers 18. FUSÆ APRUGNO DE CRUORE.] Les roſes & ſurtout les roſes rouges avoient trop de raport à Vénus, pour n'en pas faire mention au jour de ſa fête. L'Auteur n'omet rien de ce qui pouvoit flater l'Héroïne de ſa Pièce. La Mythologie nous a conſervé deux traditions ſur l'origine des roſes rouges. Les uns diſent que cette couleur leur vient du ſang de Vénus, quand elle fut piquée au pied par une épine en courant au ſecours d'Adonis. D'autres l'attribuent au ſang d'Adonis même, verſé par la bleſſure qu'il reçût d'un ſanglier. Le vers qui ſuit celui-ci prouve que notre Poëte s'en eſt tenu à ce dernier ſentiment. Il ſemble même dire, comme Bion l'avoit dit avant lui, que les roſes doivent non ſeulement leur couleur, mais encore leur naiſſance à cet événement: car *fuſæ* ſignifie ici *effuſæ in lucem*, à moins de le prendre pour *perfuſæ*, ce qui eſt moins naturel. Au reſte c'eſt Lipſe qui a le prémier changé le texte, & lu *fuſæ aprino de cruore*, en quoi il a été ſuivi par Mr. de Longueruë. J'ai mis *aprugno*, qui eſt très Latin, au lieu d'*aprino*, qui m'eſt fort ſuſpect. *Aprugnus cruor* ne ſignifie pas ici le ſang du ſanglier, mais celui que le ſanglier fit couler de la cuiſſe d'Adonis qu'il entama de ſes défenſes. Scriverius ne peut ſupporter cette explication. *Malè*, dit-il, *ineptèque dicitur aprinus cruor, Adonis quem aper occiderat cruor.* Il ne ſavoit pas apparemment que cette manière de parler n'eſt pas inconnuë aux meilleurs écrivains de l'ancienne Rome. Virgile appelle *Ulyſſei vulnus* un coup porté par Ulyſſe. C'eſt au livre ſecond de l'Eneïde. Tite-Live au commencement du 45. livre dit *clades Sinopenſium* pour *clades illata à Sinopenſibus.* Pomponius Mela livre ſecond, chapitre ſeptième, ſe ſert de la même expreſ-

ſion

ſion en parlant de la victoire que les Romains remportèrent proche des Iles Ægates. *Ægates*, dit-il, *Romanâ clade memorabiles*. Enfin Aulugelle au livre neuvième, chapitre douze, cite pluſieurs autres exemples tout pareils. Mais quelque reſpect que j'aye pour les anciens Auteurs, j'avoue que cette expreſſion me révolte un peu. Je ne puis voir ſans quelque ſorte de peine que le Poëte ait laiſſé dans ſa Pièce une pareille ambiguïté qu'il pouvoit aiſément éviter, en mettant, *Adonidis* ou *Adonio cruore*, ou bien *Adonis è cruore*, ou enfin *Adonei cruore*, comme Plaute a dit *Adoneus* pour *Adonis*. La meſure du vers & la tradition Poëtique du fait l'y conduiſoient naturellement. Cette leçon approcheroit moins des Manuſcrits, où l'on liſoit auparavant *fuſta prius de cruore*. Ce n'eſt peut-être pas une preuve qu'elle ſoit la moins bonne, dans une Pièce auſſi imparfaite que celle-ci. Du moins elle formeroit un ſens plus clair, plus vrai, & plus ſoutenu; l'expreſſion en ſeroit plus Latine, & elle retrancheroit encore un *de*. On verra bien-tôt une autre correction de cet endroit, qui a rapport aux vers ſuivans, & qui ne vaut pas à beaucoup près les deux qu'on vient de voir.

Ibid. ATQUE AMORIS OSCULIS.] L'ancienne leçon étoit *deque Amoris oculis*. Voilà encore un *de* que j'enlève au Poëte, ou plûtôt aux Copiſtes, qui ne l'ont mis que pour conſerver le grand vers. Cette expreſſion eſt priſe d'une épigramme de Théocrite, où le ſanglier s'excuſant à Vénus de la mort d'Adonis lui dit en Grec ce que je rends ici en vers Latins Anacréontiques, & que j'ai fait ſentir dans la traduction:

*Ubi femur retectum*
*Vidi, ratus perito*
*Scalptum Myrone marmor,*
*Statim impotens amoris*
*Volui illud oſculari.*

Après les vers que je viens d'expliquer, on lit ces ſix autres dans les Manuſcrits:

*Deque gemmis, deque flammis,*
*Deque Solis purpuris.*

*Cras*

*Cras ruborem qui latebat*
*Veſte tectus ignea*
*Unica marito nodo*
*Non pudent ſolvere.*

Ces vers ont embaraſſé & partagé les Critiques. Mr. de Longueruë corrige *igneum* au lieu d'*ignea*, *unico* au lieu d'*unica*, & *pudebunt* au lieu de *pudent*. Avec ces trois corrections il n'eſt pas aiſé d'apercevoir le ſens de cet endroit. Il en découvre cependant un, & il le propoſe en ces termes. *Ruborem*, dit-il, *ſeu pudorem qui latebat veſte (calyce ſcilicet vel alabaſtro) quaſi involucro tectus, unico marito non pudebunt ſolvere; ſicut nuptæ maritis zonam ſolvunt vel ſolvi patiuntur: unico quidem marito, ut caſtæ matronæ, quæ ſolum maritum experiuntur.* Cet unique mari des roſes, ſelon Mr. de Longueruë, eſt le Soleil. Il n'explique point ce que veut dire *nodo*, & il ne prend pas garde que *marito* laiſſe un ſpondée à la troiſième meſure, où l'on doit toujours mettre un corée, comme le Poëte l'a conſtamment obſervé. Pithou eſt tombé dans le même inconvénient en liſant *mariti*. M. de la Monnoye ne fait pas moins de changemens. Il met *unico marita* au lieu d'*unica marito*, & *pudebit* au lieu de *pudent*, & arrange ainſi toute la conſtruction: *roſa marita ruborem, qui latebat veſte tectus, non pudebit ſeu non erubeſcet unico nodo ſolvere.* Enfin un autre Savant de mes amis a eu une autre idée. Il reprend le commencement du vers dix-huitième pour l'unir à ceux-ci & n'en faire qu'une phraſe: Il lit *facta Cypris* au lieu de *fuſta priùs*; il met *marita* & *pudebit*, comme Mr. de la Monnoye; & prétend que le Poëte fait ici une apoſtrophe à la roſe, qu'il appelle *marita* parce qu'elle doit éclore le lendemain, & produire ce qu'elle avoit tenu renfermé juſqu'ici. Suivant ce ſentiment, voici la conſtruction qu'on doit faire de tout cet endroit. *O marita (Roſa) facta de Cypris ſeu Veneris cruore, deque amoris oſculis, deque gemmis, flammiſque & purpuris ſeu radiis ſolaribus, cras, ô marita, non pudebit te ruborem, qui veſte igneâ calycis tectus latebat, unico nodo ſolvere, & in apertum prodere.* Cette dernière explication, qui ne diffère point de la ſeconde pour le ſens, paroît la plus plauſible. Elle n'eſt pas cependant ſans difficulté. Prémièrement, le dix-ſeptième vers finit par *roſæ* au pluriel, &

le vers ſuivant commence par *facta* au ſingulier en ſous-entendant *roſa*: or ce paſſage d'un nombre à l'autre eſt trop bruſque & peu naturel. Ou il faudroit lire *roſa* au prémier pour le raporter à *facta* du ſecond, où il faudroit mettre *factæ* à celui-ci pour le raporter à *roſæ* de l'autre. Secondement, *Cypris* pour dire Vénus eſt un mot Latin inconnu aux Auteurs du beau ſiècle, je ne ſai même ſi on le trouveroit dans le moyen âge de la langue Latine autrement qu'au nominatif, encore faudroit-il deſcendre juſques à un Luxurius, ou à quelques autres Poëtes auſſi peu connus, qui ont vécu dans les ſiècles de la barbarie ſous la domination des Vandales. Troiſièmement, *roſa facta Cypris de cruore*, pourroit bien ſignifier que la roſe a pris ſa couleur rouge du ſang de Vénus, mais que ſignifieroit *deque amoris oſculis?* Cela n'y convient plus. Quatrièmement, *ſolis purpuræ* pour *radii ſolares* eſt une expreſſion bien étrange. A-t-on jamais parlé comme cela? Oſerai-je le dire? Toutes ces explications reſpectables par le nom de leurs Auteurs, & par la peine qu'elles leur ont cauſée, ne me ſatisfont point. La plus ſuportable prouve tout au plus qu'il peut abſolument y avoir quelque ſens dans le texte, qu'il faut pour tirer ce ſens changer pluſieurs mots, & donner à d'autres une ſignification étrangère & forcée. Notre Poëte ne s'exprime point d'une manière ſi énigmatique, & je ne puis croire que dans une Pièce ſi pleine de ſel & d'enjouement il ait voulu préparer des tortures aux jeunes filles de ſon tems, qui devoient chanter ou réciter cette Hymne, & aux ſavans des ſiècles à venir, qui devoient la lire. Ainſi je laiſſe les autres ſe caſſer la tête à débrouiller ce galimathias poëtique, & je prens ſur ces ſix vers le même parti que j'ai pris peu auparavant ſur dix autres, c'eſt-à-dire, que j'opine à les ſupprimer entièrement, à peu près pour les mêmes raiſons. C'en ſera trois *de* & un *marito* de moins, c'eſt-à-dire quatre imperfections retranchées de la Pièce. Toutes les corrections & les explications n'en font pas tant.

Vers. 20. IPSA NYMPHAS DIVA LUCOS JUSSIT IRE MYRTEOS.] Il y avoit *loco myrteo* dans les Manuſcrits, ce que la meſure du vers ne peut comporter. Pithou change *loco* en *luco*, dont j'ai fait *lucos*. Il faut ſous-entendre *in*, & la conſtruction ſera *juſſit ire in lucos myrteos*.

Vers 21. IT PUER COMES PUELLIS.] C'eſt ainſi qu'il faut lire,

lire, & non pas *& puer comes puellis.* Lipſe a fait le prémier cette correction.

Ibid. NEC TAMEN CREDI POTEST.] On craint l'Amour dans ces fêtes, on s'en défie, on ſe précautionne contre ſes attaques, on le deſarme: ce qui fait voir que quelque liberté qu'on s'y donnât, il y avoit cependant de la retenuë. Telle eſt la conduite que notre Poëte a gardée dans ſon Ouvrage. Depuis le commencement juſques à la fin il ne parle que de Vénus & de l'Amour, ſans qu'il lui ait jamais échapé rien de top libre.

Vers 22. FERIATUM.] Ce mot eſt bien Latin & propre de la belle Poëſie: mais il revient ici trop ſouvent. On va le voir encore deux fois. C'eſt un des effets du mauvais goût, que j'ai déja remarqué à l'occaſion du mot *maritus.* Plus une expreſſion eſt brillante, plus un Poëte doit l'employer avec ménagement. Les Auteurs qui ont écrit depuis le ſiècle d'Auguſte ont rendu leur compoſition inſipide en voulant la rehauſſer par ces aſſaiſonnemens répandus ſans diſcernement; & l'on peut dire d'eux ce que Boileau diſoit des mauvais Poëtes de notre tems, ce ne ſont que feſtons, ce ne ſont qu'aſtragales.

Ibid. SI SAGITTAS VEXERIT.] C'eſt-à-dire, *ſi ſagittas adtulerit, niſi tela depoſuerit.* C'eſt ſous la même condition que Tibulle dans la prémière Elégie de ſon ſecond livre invoque l'Amour à la fête des Ambarvales d'Automne.

*Sancte, veni dapibus feſtis, ſed pone ſagittas,*
*Et procul ardentes hinc precor abde faces.*

Il y a cependant cette différence entre ces deux Poëtes, que Tibulle dément ſa morale peu de vers après, au lieu que celui-ci la ſoutient juſques au bout, & tient toujours l'Amour dans les bornes de la bienſéance. *Vehere* pour *geſtare* eſt de la baſſe Latinité, & ſe trouve ſouvent dans Ammien Marcellin.

Vers 23. ITE, NYMPHÆ, PONIT ARMA.] Je ſai que les Editeurs ont mis *poſuit*, que le tribraque (ᴗᴗᴗ) n'ayant pas plus de tems, de quantité que le corée (-ᴗ) on peut abſolument remplacer l'un par l'autre, & que Sénèque l'a fait dans ce vers, *meque ovantem ſcelere tanto.* Si les exemplaires de cette Pièce étoient moins infidèles, je les reſpecterois davantage: mais j'ai crû pouvoir ſans conſéquence m'en départir en cette occaſion,

parce que j'ai remarqué que le Poëte dans ſes coraïques de quatre meſures, s'eſt plus attaché à la forme régulière de ces vers que dans les autres, & qu'il les a toujours fourni de piés de deux ſyllabes, ce qui eſt un des plus grands agrémens de cette verſification. Mr. de Longuerue a ſenti apparemment la force de cette raiſon, quand il a dit qu'il aimoit mieux faire un corée de *poſuit*, ainſi que Virgile l'a fait dans *genua labant*. Comme j'ai prouvé ailleurs que ce vers de Virgile commence par un procéleumatique, c'eſt-à-dire par quatre brèves, & que cette meſure eſt reçuë dans l'eſpèce de vers dont Virgile s'eſt ſervi, je m'en tiens à la propoſition de Mr. de Longuerue en faveur du corée, & je me ſers pour la prouver d'un principe plus ſûr que l'exemple dont il s'autoriſe.

Vers 24. NUDUS IRE JUSSUS EST.] Il y a *purus* dans quelques Editions. Pithou a trouvé *durus* dans ſon Manuſcrit, & il l'a changé en *nudus*. J'ai ſuivi cette dernière correction, parce que le vingt-ſeptième vers ſemble la demander. *Nudus* a ici le même ſens que *ſpoliatus*, *exutus omnibus*.

Vers 26. SED TAMEN, NYMPHÆ, CAVETE.] Cet endroit eſt d'une grande délicateſſe. Rien de plus ingénieux ni de plus moral que cette correction du Poëte. Horace nous repréſente l'Amour, qui aiguiſe ſes flêches toujours étincelantes ſur une pierre mouillée de ſang (a), *ſemper ardentes acuens ſagittas cote cruentâ*. Qui ne trembleroit à cette image? Celui-ci prend tout un autre tour. Il ôte à ce Dieu tout ce qui le rend terrible, & ne lui laiſſe que ce qu'il peut avoir d'aimable, ſa beauté. C'eſt cela même, ajoute-t-il, qui doit nous le faire craindre davantage. Cet apas flateur lui tient lieu de toutes ſes armes, & eſt ſeul capable de cauſer les plus grands ravages. Se feroit-on attendu à trouver dans une Pièce du caractère de celle-ci, des préſervatifs contre l'Amour?

Vers 27. TOTUS EST ARMATUS IDEM.] Les Commentateurs, après Pithou, s'accordent à lire *totus eſt in armis idem*. Cependant j'oſe corriger *armatus*. Eſt-ce un attentat que je commets, eſt-ce un ſervice que je rens? Les connoiſſeurs critiques en juge-

(a) *L.* 3. *Od.* 18.

jugeront. Je viens de dire que le Poëte avoit ſur-tout pris la belle cadence de ces vers de quatre meſures; or la régularité demande que la troiſième place ſoit toujours occupée par un corée. De plus je croi fort vraiſemblablement que la penſée de ce vers & de celui qui le ſuit étant priſe du vingt-quatrième, & les prémiers Copiſtes ayant manqué en cet endroit, ceux qui ſont venus après trouvant dans ces prémiers Manuſcrits quelques lettres qui avoient raport à *inermis* du vers vingt-quatrième, ils ont crû bien faire de le répéter ici. Les Editeurs moins ignorans s'étant aperçus qu'*inermis* faiſoit ici un ſens contraire à la penſée du Poëte, ils l'ont retranché pour mettre *in armis*. Nous avons dans les anciens Auteurs quantité d'exemples de pareilles altérations, cauſées par la répétition d'un mot pris de quelque ligne précédente. Un Savant m'a propoſé un moyen qui lui eſt venu pour conſerver *inermis*, ſans mettre de contradiction dans la penſée. Ce moyen ſeroit d'expliquer ainſi ces deux vers, *Amor, quando nudus eſt, totus idem eſt, etiam inermis*: Quand l'Amour eſt nud, il eſt toujours le même: toujours à craindre, quoique deſarmé. J'aurois volontiers ſuivi cette explication, ſi je n'avois remarqué qu'en levant la contradiction, elle laiſſoit un double ſens dans l'expreſſion, de manière que le ſens faux ſaute, pour ainſi dire, aux yeux, & qu'on n'aperçoit le véritable qu'à force de réflexion. Or ſi notre Poëte a jamais dû éviter l'ambiguïté, c'eſt particulièrement en cet endroit-ci, le plus fin peut-être & le mieux manié de toute la Pièce. J'ai trouvé, depuis cette remarque, que Scriverius avoit propoſé avant moi la correction que j'ai oſé riſquer. Si c'eſt une heureuſe découverte, je conſens d'en partager la gloire avec lui; pourvû qu'il en partage auſſi le blâme, ſi c'eſt une témérité. Il ajoute qu'on pourroit encore réformer ce vers par la ſimple tranſpoſition d'un mot, en liſant:

*Eſt in armis totus idem.*

Je ne ſerois pas éloigné de cette correction, qui n'a pas déplû à Saumaiſe. Rivinus croit qu'on peut auſſi lire:

*Totus haud inermis idem.*

Tout cela fait voir que les Critiques ont jugé comme moi que la

meſure régulière de ce vers ne peut compatir avec la leçon des Manuſcrits, & que nous nous accordons dans le ſens que nous donnons à cet endroit.

Vers 30. CEDE, VIRGO DELIA.] Puiſque les jeunes filles qui compoſoient l'aſſemblée étoient chaſtes comme Diane, *compari pudore*, pourquoi prier la Déeſſe de ne s'y point trouver? Le Poëte en aporte deux raiſons. *Ut nemus ſit incruentum*, dit-il, *à ferinis ſtragibus*. Diane aime la chaſſe & le carnage. Ce ſpectacle auroit enſanglanté la fête, & allarmé de jeunes filles tendres & timides. De plus, la bienſéance demandoit que Diane & Vénus ſi différentes d'inclinations n'euſſent rien de commun dans leurs divertiſſemens, *ſi deceret virginem*.

Vers 31. A FERINIS STRAGIBUS.] On trouve *de* dans les Editions. Cette faute eſt venue ſans doute des grandes lignes. Comme *à* ſe trouvoit à la ſuite d'*incruentum*, & que l'éliſion auroit gâté l'économie du vers de ſept meſures & demi, on a ramené ce *de* favori, & l'on a crû par-là remédier au deſordre. J'ai rétabli les vers dans leur partage naturel, & j'ai remis l'*à* en ſa prémière place. *Incruentum à ſtragibus* ſignifie *à ſtragibus vacuum, ſtragium immune*, comme l'on dit, *innocens à crimine, à ſanguine*.

Vers 32. IPSA VELLET TE ROGARE.] Ce vers & le ſuivant n'étoient point dans le Manuſcrit de Pithou: mais comme ils ſe trouvent dans celui de Saumaiſe, j'ai crû devoir les conſerver. Quelques Copiſtes les auront apparemment retranchés, parce qu'ils leur paroiſſoient dire la même choſe que les deux vers ſuivans. Mais il s'en faut bien. La traduction fait aſſez ſentir que ces deux diſtiques renferment deux penſées différentes, dont la dernière renchérit ſur l'autre.

Vers 34. JAM TRIBUS CHOROS VIDERES.] Vénus n'étoit pas la ſeule en l'honneur de qui l'on faiſoit des veillées. Suétone, Tacite, & Pétrone parlent de celles de la Fortune, de Cérès, & de Priape. Mais les fêtes de Vénus avoient des cérémonies, qui les diſtinguoient de toutes les autres. Elles ſe célébroient pendant trois nuits conſécutives par pluſieurs troupes de jeunes filles. On dreſſoit des cabinets de verdure, on ſe couronnoit de fleurs, on chantoit des Hymnes en l'honneur de la Déeſſe. Le Poëte eſt le ſeul qui nous ait conſervé tout ce détail. On lit dans quelques Editions faites ſur le Manuſcrit de Saumaiſe, *feriatis noctibus*.

Le

Le ſens eſt le même. Je m'en tiens cependant à l'exemplaire de Pithou, parce que le vers en eſt plus beau & l'expreſſion plus nette.

Vers 35. CONGREGES INTER CATERVAS.] C'eſt-à-dire, *inter puellas ejuſdem ſocietatis, religionis ejuſdem, Veneris pariter aſſeclas. Congreges* eſt oppoſé à *ſegreges*. Le prémier eſt d'Auſone, & le ſecond de Sénèque & de Prudence. Il faut bien ſe donner de garde de confondre *chori* avec *catervæ*. Les jeunes filles qui aſſiſtoient à la fête étoient partagées en pluſieurs bandes, *catervæ*; & chaque bande avoit ſes Chœurs, *chori*.

Vers 37. NEC CERES NEC BACCHUS ABSUNT.] Ces Dieux ne devoient pas y manquer. Le Proverbe dit, *ſine Cerere & Baccho friget Venus*. Lucrèce (*a*) appelle Cérès la bonne amie de Bacchus, *Ceres ab Jaccho*. Le Poëte pouvoit encore avoir une raiſon particulière de parler ici de Cérès, ſi ma conjecture ſur le vers quarante & unième eſt vraye. Vénus eſt appellée la compagne de Bacchus dans une ancienne Hymne Grecque d'Onomacrite attribuée à Orphée. Il étoit naturel que l'Auteur y ajoutât Apollon, qui lui avoit inſpiré de ſi beaux vers, & il paroît par les Ouvrages des Poëtes que ce Dieu eſt en bonne intelligence avec Vénus, d'où vient que Platon l'appelle le diſciple de l'Amour.

Vers 38. TE SINENTE, TOTA NOX EST PERVIGILANDA CANTIBUS.] Le texte eſt ici étrangement défiguré, & porte:

*Deſtinent & tota nox eſt*
*Pervigila cantibus.*

Saumaiſe veut qu'on liſe *de tenente tota nox eſt pervigilanda canticis*, & il explique *de tenente* par *uno tenore*, comme on dit *in* ou *ex continenti*. Mais n'eſt-ce point là expliquer une énigme par une autre? *De tenente* pour ſignifier tout de ſuite, eſt une expreſſion digne de la recherche de Saumaiſe. Elle n'eſt pas ſeulement obſcure, & ſans exemple; elle eſt encore très inutile, *tota nox* dit la même choſe, ou la fait ſuffiſamment entendre. Il n'eſt

(*a*) *Lucr. l. 4, v. 1279.*

n'eſt pas non plus néceſſaire de lire *perviglanda*. Je conviens avec ce Critique que les anciens ont quelquefois écrit *vigla* pour *vigila*. J'ajoute que Lucile a dit *monſtrificable* pour *monſtrificabile*, & que l'on trouve dans Virgile *circlos* pour *circulos*. Mais notre Auteur n'avoit pas beſoin de recourir à ce moyen. Les meſures ſont aſſez libres dans ſon petit vers. On verra bien-tôt un anapeſte à ce prémier pié. Or le dactyle n'eſt que l'anapeſte renverſé, & les deux meſures ſont équivalentes pour la quantité. Auſone a auſſi employé cette licence dans ce vers :

*Præcipitem flexus daret ;*

& notre Poëte a mis également un dactyle & un anapeſte à la ſeconde meſure. J'ai donc réformé autrement le préſent diſtique. Pithou & Mr. de la Monnoye ont chacun leur part à la correction, qui eſt toute des plus heureuſes. *Te ſinente* vient à merveille après *una res eſt quam rogamus*, & après *ipſa vellet te rogare*. On liſoit *canticis* dans le Manuſcrit de Saumaiſe, & *cantibus* dans celui de Pithou. J'ai choiſi l'un de ces deux mots ſans condamner l'autre.

Vers 41. JUSSIT HYBLÆIS TRIBUNAL.] Voici les fleurs du mont Hybla. Il en eſt encore parlé dans les vers ſuivans, & il y eſt fait mention de la campagne d'Etna. Cette montagne & cette campagne ſont en Sicile, ce qui me feroit croire aſſez vraiſemblablement que ce Poëme eſt l'Ouvrage d'une Muſe Sicilienne. On ſait que Vénus étoit particulièrement honorée en Sicile, que le mont Eryx lui étoit conſacré, & que cette Déeſſe y avoit un temple, d'où vient qu'Horace l'appelle *Erycina*. C'eſt auſſi, je croi, pour cette raiſon que notre Poëte s'eſt déterminé au ſentiment qu'il a pris ſur la naiſſance de Vénus. La tradition des Siciliens étoit, au raport de Servius, que la faux qui avoit ſervi à la mutilation de Célus tomba en Sicile dans l'endroit où fut bâtie depuis la Ville de Trapani aux pieds du mont Eryx, & que c'eſt de-là que cette Ville a pris ſon nom, qui en Grec ſignifie une faux. Cette remarque peut encore ſervir à rendre raiſon pourquoi notre Auteur donne place à Cérès dans cette fête. C'étoit une des Divinités de la Sicile. Le temple qu'elle avoit à Enna n'étoit pas une des moindres curioſités de cette Ile. *Famam habet ob Cereris tem-*

*templum Enna*, dit Pomponius Mela livre second, chapitre septième, Proserpine fut enlevée en cet endroit.

Vers 42. PRÆSES IPSA JURA DICET. ADSIDEBUNT GRATIÆ.] Le sens & la mesure des vers demandent qu'on lise ainsi, & non pas *præceps*, *dicit*, & *adsederunt*, qui se trouvent dans les Manuscrits. Does a le prémier proposé cette correction. Horace semble avoir eu en vuë les fêtes dont nous parlons ici. C'est dans l'Ode troisième du prémier livre, où il dit:

*Solvitur acris hyems gratâ vice veris & Favoni.*
*Jam Cytherea choros ducit Venus, imminente Lunâ;*
*Junctæque Nymphis Gratiæ decentes*
*Alterno terram quatiunt pede.*
*Nunc decet aut viridi nitidum caput impedire myrto,*
*Aut flore, terræ quem ferunt solutæ.*

Le retour du Printems & des Zéphirs fait disparoître l'affreuse saison. Vénus recommence déja ses danses au leyer de la Lune. Les Nymphes & les Graces toutes charmantes s'entretiennent par la main, elles dansent & sautent en cadence sur l'herbe. Il est tems de couronner nos têtes de myrte, ou des fleurs que la terre nous prodigue en ouvrant son sein.

Vers 43. HYBLA, TOTOS FUNDE FLORES &c.] Ce vers & les trois qui le suivent méritent une attention particulière. Les Manuscrits ne sont pas d'accord pour le texte, ni les Critiques pour les corrections. On lisoit dans l'exemplaire de Pithou:

*Hibla, totos funde flores,*
*Quidquid annus adtulit*
*Hibla florum rumpereste*
*Quantetme camp.*

L'Edition faite sur le Manuscrit de Saumaise représente ainsi le texte avec les changemens qu'il y a ajoutés:

*Hybla, totos funde flores*
*Quantus Enna campus est.*

*Hybla, florum ſubde meſſem,*
*Quotquot annus adtulit.*

Pithou a mis dans le texte *annus*, où ſa copie portoit *annis*; & il veut qu'on liſe *Ætbnæ* au dernier vers. Lipſe s'accorde avec Saumaiſe à tranſpoſer le ſecond & le quatrième, & met *prome veſtem* au troiſième, où Mr. de Longueruë corrige *rumpe veſtes*. Dans un endroit auſſi embaraſſant que celui-ci, je puis dire que les lumières de tant de Sçavans m'ont jetté dans un nouvel embarras. Il m'a fallu choiſir, pour former le texte tel que je l'ai préſenté. J'ai mieux aimé lire *Ætnæ* avec Pithou, qu'*Ennæ* avec Saumaiſe & Lipſe. Le prémier de ces deux mots eſt conforme au texte. Il y a plus, la grande Hybla (*Hybla major*) étoit voiſine de la ville d'Etna autrefois *Inveſſa*, & la campagne d'Etna s'étendoit autour de la ville d'Hybla juſqu'au mont Etna, c'eſt-à-dire, dans l'eſpace de dix-huit ou vingt milles; au lieu qu'Enna étoit plus éloignée de l'une & de l'autre, dont elle étoit de plus ſéparée par la petite Rivière de *Cyamoſorus*, & par les collines de *Gallrik*, d'*Argyrium*, de *Tavaca*, & d'*Aſſorus*. *Hybla major* eſt aujourd'hui Paterno, ou peut-être la Motta di Santa Anaſtaſia; *Enna*, Caſtro Giovanné; *Cyamoſorus*, Fiumé di Trahina; *Gallaria*, Gagliano; *Argyrium*, San Philippé d'Argiron; *Tavaca*, Tavi; & *Aſſorus*, Aſaro. J'ai changé le *rumpereſte* du texte manuſcrit en *rumpe veſtem*. Il y a peu de différence. Mr. de Longueruë a mis *veſtes* au pluriel. J'ai mieux aimé le ſingulier après Lipſe, pour éviter ces trois conſonances, *flores*, *eſt*, & *veſtes*, qui ſe trouveroient conſécutivement à la fin de trois vers. *Veſtis* ſignifie la même choſe que *calyx*, *folliculus*, *alabaſter*, l'envelope qui cache le bouton avant que la fleur ſoit épanouïe; & non pas *ſertorum vincula*, comme l'explique Mr. de Longueruë. Enfin il y a *adtulit* dans les Manuſcrits, & il a paſſé dans les Editions. Mais quelle ſi grande quantité de fleurs le Printems pouvoit-il avoir porté à la fin de Mars? A peine les prémières fleurs de l'année avoient-elles paru. Le Poëte ajoute même quelques vers après, qu'elles étoient encore toutes gelées de froid; & il avoit dit plus haut, que les roſes ne ſortoient pas encore de leur bouton. J'ai donc crû devoir corriger le texte, & y mettre *parturit*. Alors il ſera vrai de dire, *vovis fundit flores*. C'eſt ici une ſaillie noble & poëtique de l'Auteur. Il lui tarde que la ſaiſon ne

soit pas plus avancée: il voudroit avoir toutes les fleurs de l'année, pour les employer au triomphe de Vénus. Il s'adresse aux campagnes de son pais les plus riches en fleurs. Il les invite à hâter leur fécondité, & à produire, s'il se peut, en ces jours de fête les plus brillantes fleurs, dont elles doivent se parer dans les saisons suivantes. Cette figure sauve la contradiction, & donne un nouveau lustre à la Pièce. C'est un des endroits où le Poëte a répandu le plus d'aménité.

Vers 45. ET PUELLÆ FONTIUM ] Je mets ici *&* au lieu de *vel*, & *fontium* au lieu de *montium*. Le sens demande ces deux corrections. Le grand vers a empêché de songer à la prémière. On peut cependant y souffrir *vel*, qui se prend quelquefois pour *&*.

Vers 46. QUÆQUE SYLVAS, QUÆQUE LUCOS. ] Quoique je n'ignore pas la distinction qu'on peut absolument mettre entre *sylvæ* & *lucus*, j'ai été tenté de corriger *prata* au lieu de *sylvas*. Mais je me contente de proposer cette correction, qui feroit ici, ce me semble, un assez bel effet. Le Poëte n'amène à cette fête que les Nymphes terrestres, *ruris hic erant puellæ*. Il en fait le dénombrement. Les Ephydriades présidoient aux fontaines, *puellæ fontium*; les Napées aux prairies, *quæque prata*; les Dryades aux forêts, *quæque lucos*; & les Oréades aux montagnes, *quæque montes incolunt*.

Vers 47. PUERI MATER ALITIS. ] Voici un anapeste, où le Poëte auroit dû mettre un corée. Une autre fois il a mis un dactyle. C'est la même licence, qui disgracie également ce vers. On lisoit dans le Manuscrit de Pithou, *alitas* au lieu d'*alitis*.

Vers 48. JUSSIT ET NUDO PUELLAS. ] Pithou a changé *nullo* en *nudo*. Le Poëte réitère la même morale qu'au vers vingt-six, avec cette différence, qu'il la met ici dans la bouche de Vénus. C'est une adresse, pour lui donner plus de force.

Vers 50. CRAS RIGENTIBUS VIGENTES. ] J'ai fait sentir dans la traduction le véritable sens de cet endroit. *Vigentes* est pour *vergentes* ou *vegentes* que portent les Manuscrits. Mr. de Longueruë a pris un autre parti. Il entend par *umbras* des nuées pluvieuses, *nubes imbriferas*. Cette explication est bien singulière. D'ailleurs ces nuées pluvieuses auroient fort troublé la fête, & n'auroient guères accommodé les fleurs. Outre le sens nouveau que j'ai proposé, j'ai mis *vras* au lieu d'*&*, ou plutôt j'ai ôté cet *&*, qui y étoit du moins inutile, & j'ai ramené en sa place *cras*, qui étoit je ne sai comment descendu au commencement de la ligne suivante,

te, c'est-à-dire au troisième vers. Saumaise a mis *ex recentibus* où je mets *cras rigentibus*. Du moins je conserve *rigentibus*, qui est clairement dans les Manuscrits.

Vers 51, FERTILES QUI PRIMUS ÆTHER.] On lisoit ici *cras is & qui*, ou *cras erit qui*, ou *cras erit quo*. Je conjecture que par le barbouillage de quelque Copiste ignorant, on a vu dans les Manuscrits *& is &* au lieu de *fertiles*; & que d'autres Copistes ayant été choqués de trouver ici deux *&*, en ont transporté le prémier au commencement de la ligne précédente, d'où ils ont tiré *cras*, pour le mettre au commencement de celle-ci, ce qui a produit d'abord *cras is &*, que les Critiques ont changé en *cras erit*. Notre Auteur dit donc *æther, qui primus fertiles nuptias copulavit*, pour marquer que la plus ancienne de toutes les alliances est celle de l'Air avec la Terre, puisqu'elle a commencé à la naissance du monde; & il ajoute qu'elle se renouvelle tous les ans au Printems, à cause des pluyes abondantes qui tombent ordinairement en cette saison. Le Poëte a pris de Virgile l'idée de ce Mariage, & il semble avoir copié son modèle trait pour trait. Voici le morceau original tiré du second livre des Géorgiques, vers 325.

*Vere tument terræ, & genitalia semina poscunt.*
*Tum pater omnipotens fœcundis imbribus æther*
*Conjugis in gremium lætæ descendit, & omnes*
*Magnus alit magno commistus corpore fetus.*

Lucrèce avoit dit auparavant, livre prémier, vers deux cens cinquante un,

*Pereunt imbres, ubi eos pater æther*
*In gremium matris terræ præcipitavit.*

Mais notre Poëte a profité de l'embellissement que Virgile a donné à la pensée de Lucrèce, en mettant *conjugis* au lieu de *matris*, ce qui est plus juste, & soutient mieux l'allégorie.

Vers 52. UT PATERNIS RECREARET, &c.] C'est encore ici qu'il a fallu deviner. On a trouvé dans les Manuscrits:

*Ut*

*Ut pant totis crearet*
*Vernis annum nubibus.*

Saumaiſe a tenté la réforme de cet endroit en mettant:

*Ut pater totis crearet*
*Vernus annum nubibus.*

Cette correction a du moins cela de bon, qu'elle s'éloigne peu du texte. Mais *vernus pater* & *totis nubibus* ne s'entendent point, ou ne ſont pas ſupportables. Mr. de Longueruë veut qu'on liſe:

*Ut pater totum recrearet*
*Vernis annum nubibus.*

Je lui paſſe le ſpondée au prémier pié du petit vers; mais le dactyle au troiſième pié du grand vers ne peut s'excuſer. Je me ſuis donc enhardi à eſſayer quelque choſe de nouveau, & je l'ai fait, ſelon l'avis de Mr. de Longueruë, *ſolus artis criticæ admincu-lo*. La confuſion, qui eſt ſenſible au commencement du prémier vers, oblige d'avoir recours à ce moyen. Avec la leçon que je propoſe la verſification devient ſaine, & l'on entre ſans peine dans la penſée de l'Auteur. Il a dit ci-devant, *ver renatus orbis eſt*. Il dit ici, *æther paternis nubibus veris annum recreat*. Ces deux expreſſions rentrent dans le même ſens, & ſe prêtent, pour ainſi dire, la main. *Veris annus* eſt le *vernus annus* de Boëce, & ſignifie *verna tempeſtas*, comme Virgile a dit *frigidus annus*, & Horace *annus hybernus* pour l'Hiver. Cette manière de parler étoit du goût de notre Poëte, comme il paroît par le vingt-ſixième vers, où il appelle le Printems *annum purpurantem floribus*.

Vers 53. MARITUS IMBER.] Je ne puis mieux expliquer cette expreſſion que par ce vers de Claudien tiré du ſecond livre ſur l'enlèvement de Proſerpine, où il dit en parlant du Zéphire, *glebas fecundo rore maritat*.

Ibid. FLUXIT ALMÆ CONJUGIS.] Pithou & Saumaiſe m'ont fourni cette correction. Le texte portoit *fluctus alma & conjugis*. Mr. de Longueruë voudroit qu'on lût *miſſus almæ eſt conjugis*. Peut-être que *fuſus* vaudroit mieux que *miſſus*. Mais

peu importe: toutes ces leçons ont leur mérite. J'ai préféré la plus autoriſée.

Vers 54. VULTQUE FETUS MISTUS OMNES, &c.] Le morceau de Virgile que je viens de raporter a ſervi de modèle à cette excellente correction, dont la gloire eſt partagée entre Pithou & Mr. de la Monnoye. On liſoit auparavant:

*Ut fletus immiſtus omnes*
*Aleret magno corpore.*

Ce que Saumaiſe a réformé de cette manière:

*Unde fetus miſtus omnes*
*Aleret magno corpore.*

Mr. de Longueruë veut qu'on liſe:

*Aleret ut fetus omnes im-*
*miſtus magno corpore.*

Il s'en faut bien que le texte de la Pièce & les règles du vers coraïque ſoient auſſi favorables à cette dernière correction qu'aux deux autres. Celle que j'ai ſuivie m'a paru la meilleure de toutes. *Alere* eſt un tribraque pour un corée: le tems eſt égal dans les deux meſures, dont l'une eſt la diſſolution de l'autre.

Vers 55. IPSA VENAS, &c.] C'eſt ainſi qu'il faut lire, & non pas *vernas*, comme Pithou l'a trouvé dans ſon Manuſcrit. Les dix vers qui ſuivent ſont beaux, la penſée en eſt ſublime & le tour pathétique. Le Poëte vient de dire que l'air ſe mêlant avec la terre par les pluyes fécondes du Printems, fait éclore toutes les richeſſes de la nature. Puis par une correction vive & propre de la belle Poëſie, il ajoute que Vénus eſt le principe de la fécondité de tous les êtres. J'ai dit dans la Préface, que l'Auteur de ce Poëme avoit devant les yeux la deſcription qu'Ovide a faite des fêtes de Vénus au commencement du quatrième livre des Faſtes. C'eſt ſurtout ici que ma conjecture devient une vérité ſenſible. Ovide dit en parlant de Vénus, v. 91.

*Illa quidem totum digniſſima temperat Orbem,*
*Illa tenet nullo regna minora Deo.*

Ju-

*Juraque dat cœlo, terræ, natalibus undis;*
*Perque ſuos initus continet omne genus.*
*Illa Deos omnes, longum enumerare, creavit;*
*Illa ſatis cauſſas arboribuſque dedit.*
*Illa rudes animos hominum contraxit in unum,*
*Et docuit jungi cum pare quemque ſuâ.*
*Quid genus omne creat volucrum, niſi blanda voluptas?*
*Nec coëant volucres, ſi levis abſit amor. . . .*
*Vis eadem lato quodcunque ſub æquore vivit*
*Servat, & innumeris piſcibus implet aquas.*

Lucrèce au commencement de ſon Poëme parle de Vénus de la même manière, & l'on pourroit croire que c'eſt de lui que les deux autres Poëtes ont emprunté leurs penſées & leurs expreſſiens.

Ibid. PERMEANTE SPIRITU.] Ce *permeante* eſt des Manuſcrits, & je ne voi point de néceſſité de le changer en *permeavit*, comme l'a fait Mr. de Longueruë.

Vers 56. PROCREATRIX VIRIBUS.] Saumaiſe lit ici *procreatis*, qui ne convient ni au texte ni à *....

Vers 57. PERVIUM SUI TENOREM, &c.] Cette expreſſion eſt poëtique en même tems & phyſique: mais elle n'eſt pas ſi claire qu'elle le paroît d'abord, & la Latinité n'en eſt pas des plus belles. Je croi que la conſtruction doit ſe réſoudre & s'expliquer ainſi: *Venus imbuit ſeminali tramite pervium ſui tenorem*, c'eſt-à-dire, *ductus ſibi pervios implevit ſerie ſeminum, ſcilicet ad rerum procreationem.* Vénus laiſſe dans les corps qu'elle pénétre des traces de ſemences propres pour la propagation de chaque eſpèce.

Vers 61. IPSA TROJANOS PENATES.] Ce morceau contient en douze petits vers toute l'hiſtoire Romaine. Rien n'eſt mieux amené ni plus fini. L'Univers doit à Vénus ſa conſervation, c'eſt beaucoup dire: l'Empire Romain lui doit ſa naiſſance, ſon accroiſſement, tous les ordres qui compoſent la République, enfin ſes Céſars & ſes Empereurs; cela eſt infiniment plus intéreſſant & plus flateur pour Vénus & pour tous les Romains. Je mets dans le texte *penates* avec Rivinus, au lieu de *nepotes*, qui revient peu

*Il manque ici un mot ou deux, dans l'Edition du P. Sanadon; qui d'ailleurs ſe trompe en cet endroit: car Saumaiſe liſoit *procreata*, & non *procreatis*, qui eſt dans les Manuſcrits.

peu de vers après, & qui pourroit bien avoir été répété par les Copiſtes. Je trouve même que *penates* fait ici un bel effet. Il marque que les deux peuples étoient réunis, non ſeulement par les mêmes loix, mais encore par les mêmes ſacrifices.

Vers 63. MOXQUE MARTI DE SACELLO, &c.] Ilie étoit une des Prêtreſſes de Veſta, c'eſt ce que ſignifie *de ſacello*. Le Poëte ajoute *pudicam virginem*, non ſeulement parce qu'elle étoit Veſtale, mais encore pour marquer ce que diſent les Mythologues, que ce fut pendant ſon ſommeil & par ſurpriſe qu'elle eut commerce avec le Dieu Mars. Il étoit de l'intérêt de la Veſtale d'établir cette crédulité, pour couvrir ſa faute. J'ai été tenté de retrancher encore un *de* de cette Pièce, en liſant ainſi ce diſtique:

*Moxque Marti dat pudicam*
*E ſacello virginem.*

Cette tranſpoſition pourroit bien être une reſtitution. Mais je n'ai oſé la faire paſſer dans le texte.

Vers 64. ROMULEAS.] Cette leçon eſt conforme au Manuſcrit de Pithou, & c'eſt ſans raiſon que Saumaiſe liſt *Romulumque*. La pénultième ſyllabe de *Romuleas* eſt ici longue, comme Horace l'a fait deux fois dans *Dædaleus*:

*Pindarum quiſquis ſtudet æmulari, Iule, ceratis ope Dædaleâ.* l. 5. Od. 11.
*Jam Dædaleo tutior Icaro.* l. 3. Od. 13.

Car c'eſt ainſi qu'il faut lire dans ce dernier vers, & non pas *ociùs*, pour les raiſons que j'ai dites ailleurs. Les Latins ont employé ces mots avec deux quantités différentes, à l'imitation des Grecs, qui diſoient tantôt DAIDALEIOS, HELICÔNEIOS, CUCLÔPEIOS, DIÔNEIOS; & tantôt DAIDALEOS, HELICÔNEOS, CUCLÔPEOS, DIÔNEOS. Cette dernière manière étoit propre des Ioniens, qui ne mettoient qu'une voyelle au lieu d'une diphtongue à la pénultième de ſemblables noms. Ainſi l'on voit que c'eſt ſans raiſon que Pithou vouloit qu'on écrivît ici *Romuleas* par un *æ*. Notre Poëte attribue ici à Vénus l'enlèvement des Sabines. Les Romains prétendoient que Neptune

ne Conſus l'avoit conſeillé à Romulus Mais un tel conſeil étoit plus du reſſort de Vénus que de Neptune.

Vers 65. RAMNES] ou *Ramnenſes* étoient les Chevaliers Romains. Acron le dit formellement, & préfere ce ſentiment à l'opinion de ceux qui croyoient que c'étoit ſeulement une des Tribus Romaines. *Ramnes, Luceres, Tatienſes Tribus erant, vel ut veriùs, Equites.* Cornelius Népos plus croyable que le Scoliaſte réunit ces deux ſentimens. C'eſt dans la Vie de Romulus, où il dit; *tres Equitum centurias inſtituit, quas à ſuo nomine Ramnenſes, à Tito Tatio Tatienſes, à Lucumone Luceres adpellavit.* C'étoit donc une Centurie ou une eſpèce de Tribu de Chevaliers Romains. Le Poëte ſe ſert ici de la dénomination la plus noble pour déſigner tout le corps. Horace l'avoit fait avant lui dans l'Art poëtique:

*Celſi prætereunt auſtera poëmata Ramnes.* v. 341.

Ce ſens fait un fort bel effet en cet endroit: car l'Auteur y a ramaſſé en quatre mots toutes les parties de la République, ſavoir le peuple *Quirites*, les Chevaliers *Ramnes*, le Sénat *Patres*, enfin les Céſars ou les Empereurs *Cæſares.*

Ibid. PROQUE PROLE POSTERA ROMULI.] La traduction fait aſſez voir en quel ſens j'ai pris ces paroles. J'ai changé *poſterûm* en *poſterâ*, & je croi que le Poëte ne m'en deſavoueroit pas. Ce léger changement, dont on peut abſolument ſe paſſer, rend la conſtruction plus dégagée & plus belle. Saumaiſe corrige *perque prolem poſteram Romuli mater creavit, &c.* où je ne voi ni conſtruction ni conformité avec le texte.

Vers 66. PATRES CREAVIT.] Je mets *patres* au lieu de *matrem*, qui paroît dans quelques éditions. Le ſens que je donne à *patres* eſt noble & bien marqué. L'on ne voit pas même trop ce que peut ſignifier *patrem* que quelques-uns ſubſtituent à *matrem.* Lipſe eſt auteur de cette dernière leçon, où il prétend trouver Auguſte. Mais j'ai réfuté ſuffiſamment cette opinion dans la Préface. J'ai encore changé *crearet* en *creavit.* Le ſens de la phraſe le demande, & Saumaiſe avoit fait cette correction avant moi.

Ibid. ET NEPOTES CÆSARES.] Ce *nepotes* ſe raporte à

*ipſa:* c'eſt-à-dire, *nepotes ipſius Veneris.* Les Empereurs Romains depuis Jule Céſar étoient deſcendus de Vénus par Enée. C'eſt ainſi qu'Ovide a dit en parlant à l'Amour:

*Cæſar, ab Æneâ qui tibi fratre nepos.* Pont. l. 3. El. 3.

Je ne ſai ſi le *nepotem Cæſarem* eſt des Copiſtes ou des Editeurs. Il pourroit bien s'entendre de l'Empereur actuellement regnant au tems de la compoſition de cette Pièce. J'aime cependant mieux lire *nepotes Cæſares*, & le raporter à toute la famille des Céſars. Cela donne plus d'étendue & plus de nobleſſe à la penſée.

Vers 68. RURA FECUNDAT VOLUPTAS.] Cette leçon eſt dans l'exemplaire de Pithou. Saumaiſe y met *Dione:* mais je croi que c'eſt ſans autorité. *Voluptas* eſt ici pour Vénus, comme dans un vers d'Ovide que nous avons raporté ci-devant.

Ibid. RURA VENEREM SENTIUNT.] Je ne ſai pourquoi Scriverius veut lire ici *Venerem rura ſentiunt.* L'anapeſte eſt plus ſupportable à la ſeconde meſure de ce vers qu'à la prémière, & de plus je ſuis les Manuſcrits & les Editions.

Vers 69. IPSE AMOR, &c.] Tibulle a dit la même choſe dans la prémière Elégie de ſon ſecond livre. Il y ajoute le fondement de cette ingénieuſe fiction. C'eſt, dit-il, dans les campagnes que l'Amour a commencé à ſe faire ſentir. Il s'eſt eſſayé d'abord ſur les troupeaux. Enſuite il a tourné ſes traits contre les bergers & les bergères. Enfin perſonne n'a plus été à l'abri de ſes coups.

*Ipſe quoque inter agros interque armenta Cupido*
*Natus & indomitas dicitur inter equas.*
*Illic indocto primùm ſe exercuit arcu.*
*Hei mihi quàm doctas nunc habet ille manus!*
*Nec pecudes, velut antè, petit; fixiſſe puellas*
*Geſtit, & audaces perdomuiſſe viros.*

Vers 70. QUUM PARTURIRET ILLA.] Je mets ces mots entre deux virgules, pour faire mieux ſentir la conſtruction de ces deux vers, qui doit être telle: *quum ipſa Venus Amorem parturiret,*

*riret, ager ſive terra hunc ſuo ſinu excepit.* La ponctuation & l'explication que je ſuis ſont de Juſte Lipſe.

Vers 71. IPSE FLORUM DELICATIS, &c.] C'eſt encore d'après Lipſe que je corrige *ipſe*, qui doit ſe raporter à *ager*. *Florum oſculis*, c'eſt-à-dire, *floribus ad oſculum porrectis*. L'expreſſion paroit toute gracieuſe, & flate agréablement l'imagination: cependant je ſuis ſûr qu'un Poëte des beaux ſiècles auroit évité de s'en ſervir. Les mêmes fleurs ſeroient nées ſous ſa plume: mais il les auroit préſentées autrement.

Vers 73. EXPLICANT TAURI LATUS. Le Manuſcrit de Pithou portoit *explicat aonii*, & ce Critique a mis *aedon* au lieu d'*aonii*. On peut dire que la correction ne vaut pas mieux que le texte. Saumaiſe a mis *explicant tauri*, qui s'éloigne un peu des copies originales. J'ai pourtant préféré cette leçon à celle de Juſte Lipſe, qui veut qu'on liſe *agni*. Les genets ſont trop forts pour que des moutons puiſſent repoſer deſſus à leur aiſe. D'ailleurs le Poëte auroit dit la même choſe de deux façons en deux diſtiques conſécutifs, & le *quiſque cœtus* ſemble diſtinguer des troupeaux de différente eſpèce. Mr. Huet a imité cet endroit avec grace, quand il a dit dans ſa ſixième Ode:

*Explicat longum latus inter altas*
*Vacca geniſtas.*

Cette imitation favoriſe la leçon que je ſuis. Au reſte le vers que j'examine ici, précédoit ces deux autres:

*Quiſque tuus quo tenetur*
*Conjugali fœdere.*

Le prémier a beſoin de réforme pour remplir ſa meſure. Mr. de Longuerue ajoute *eſt* après *tuus*. Avec tout cela je n'en ſuis pas content. On ne trouve dans toute la Pièce aucun exemple de l'anapeſte dans le grand vers. Saumaiſe change *tuus* en *tutus*. Le changement eſt peu conſidérable, je l'avoue: mais il reſte encore de l'embarras dans la conſtruction de ces deux vers avec le diſtique précédent. Juſte Lipſe a, ce me ſemble, le mieux rencontré de tous. Il voudroit qu'on lût au prémier vers *quiſque cœtus*

*continetur.* J'adopte volontiers ſa correction: mais comme ces deux vers cauſent quelque ſorte d'interruption dans un des plus jolis morceaux de cette Pièce, j'ai pris la liberté de les mettre après le diſtique ſuivant, où il me ſemble qu'eſt leur place naturelle. Pithou & Rivinus ont voulu les mettre à la tête de cette ſtrophe. Ainſi nous nous accordons tous trois à les déplacer. Ils les avancent au lieu que je les recule, & il me paroit que j'ai plus de raiſon.

Vers 74. SUBTER UMBRAS.] Telle eſt la leçon des Manuſcrits. Mr. de Longueruë l'a changée pour mettre *umbrâ.* Mais je ne ſuis pas plus ſurpris de voir ici *ſubter umbras*, que *ſupra corporibus* dans Lucrèce. J'ai remarqué ailleurs que ces deux prépoſitions ſont du nombre de celles qui gouvernent indifféremment les deux cas. Cicéron a dit *ſubter præcordia, ſubter caudam;* & Virgile a dit *ſubter templi teſtudine.*

Vers 78. ADSONAT TEREI PUELLA.] Je ſuis perſuadé après Saumaiſe & Scriverius que c'eſt ainſi qu'il faut lire, & non pas *adſonant puellæ.* Le Poëte ne parle que de la femme de Térée, comme il eſt évident par les vers quatre-vingts & quatre-vingt-un. Dans le prémier elle ſe plaint de la barbare cruauté de ſon mari, & dans le ſecond elle eſt déſignée par le nombre ſingulier *illa*; ce qui ne peut convenir qu'à Progné. Il ne parle même encore après que de Progné changée en hirondelle *Chelidon*, au lieu que Philomèle ſa ſœur fut changée en roſſignol. *Terei* eſt ici de deux ſyllabes, & forme un ſpondée. C'eſt Pithou qui l'a mis le prémier dans le texte, où il y avoit auparavant *acrei.* Il étoit néceſſaire d'en venir à une correction, & l'on ne pouvoit la faire plus heureuſement.

Ibid. INTER UMBRAM POPULI.] Les derniers Copiſtes ou les prémiers Editeurs ont crû que ce vers ne faiſant qu'une ligne avec le précédent, l'éliſion du milieu auroit diminué le grand vers d'une ſyllabe; c'eſt pourquoi ils ont rappellé ici *ſubter* du vers ſoixante-quatorzième. Nous avons vû ci-deſſus des exemples d'une pareille altération pour la même cauſe. Je ne diſſimulerai point que ce vers & les deux ſuivans ſemblent convenir au roſſignol. L'hirondelle ne ſe plaît point parmi les arbres, & ſon chant n'eſt pas aſſez gracieux pour mériter les éloges qu'on lui donne ici. Mais on doit peu s'arrêter à cette difficulté. Les Poëtes ont par-

parlé de Progné & de Philomèle d'une manière peu uniforme. L'opinion généralement reçuë préſentement eſt que Progné fut changée en hirondelle, & Philomèle en roſſignol, & c'eſt le ſentiment de quelques anciens. Cependant d'autres en grand nombre ont crû le contraire, entr'autres Homère au 19. livre de l'Odyſſée, Ariſtophane & ſon Scoliaſte dans la Comédie des oiſeaux, Anacréon dans ſa douzième Ode, & Ovide dans l'Epitre de Sapho à Phaon. Cela forme une double tradition mythologique, & met les Poëtes en droit de choiſir l'une des deux. Virgile a fait plus, car il a ſuivi tantôt l'une & tantôt l'autre. Dans ſa ſixième Bucolique il change Philomèle en hirondelle, & au quatrième livre de ſes Géorgiques il en fait un roſſignol. Ce que Virgile a diſtingué dans des Ouvrages différens, notre Poëte l'a confondu ici dans la même Pièce. Peut-être mérite-t-il d'être excuſé, peut-être auſſi auroit-il mieux fait de s'en tenir à un des deux partis.

Vers 80. ET NEGES QUERI SOROREM.] Je ne ſai où Mr. de Longueruë a pris *negat*. Les Manuſcrits de Pithou & de Saumaiſe portoient *neges*. Le ſens le demande, auſſi bien que *putes* que j'ai mis dans le vers précédent pour les mêmes raiſons.

Vers 81. J'ai trouvé tant d'embarras dans les ſix vers qui ſuivent, qu'il ne m'a pas été poſſible d'en démêler le ſens. Les voici tels qu'on les a tirés des Manuſcrits.

*Illa cantat. Nos tacemus.*
*Quando ver venit meum:*
*Quando faciam ut Celidon*
*Ut taceret deſinam.*
*Perdidi Muſam tacendo,*
*Nec me Phœbus reſpicit.*

Saumaiſe a crû remédier au mal en réformant les quatre prémiers de cette manière:

*Illa cantat: nos tacemus.*
*Quando ver venit meum?*

*Quando faciam ut Chelidon,*
*Ut tacere desinam?*

Mr. de Longueruë ne diffère de Saumaiſe que parce qu'il change la ponctuation & ajoute *ego* avant *faciam*. Mais j'avouë qu'avec toutes les lumières de ces deux Savans je ne vois ici qu'un pur galimatias. Je ne ſai ſi d'autres plus clairvoyans que moi pourront venir à bout de le débrouiller. En attendant on ne trouvera pas mauvais ſi j'oſe propoſer ma conjecture. Je croi que toute la difficulté de cet endroit vient de la tranſpoſition de ces deux vers, *quando ver venit meum*, & *nec me Phœbus reſpicit*, qui ont pris la place l'un de l'autre. Ce qui eſt conſtant, c'eſt qu'en déplaçant mutuellement ces deux vers, & faiſant quelques légères corrections que je croi néceſſaires, on trouve un ſens très bon & très ſuivi, là où il n'en paroiſſoit point auparavant. On s'en appercevra ſans peine par la traduction, & l'on s'en convaincra entièrement par les remarques que je vas ajouter.

Ibid. ILLA CANTAT, NEC TACEMUS.] Je mets *nec* au lieu de *nos*, qui faiſoit un ſens faux. Comment le Poëte pouvoit-il dire qu'il ſe taiſoit dans le tems qu'il faiſoit actuellement ſa Pièce, ou qu'il la faiſoit réciter par d'autres?

Ibid. MEQUE PHOEBUS RESPICIT, QUANDO FECI QUOD CHELIDON.] Progné fut changée en hirondelle, que les Grecs appellent CHELIDON. Le Poëte dit donc que Phébus le regarde favorablement, & qu'il l'approuve d'avoir chanté comme fait l'hirondelle au retour du Printems. *Nec me Phœbus reſpicit*, que Saumaiſe & Mr. de Longueruë ont retenu, préſente encore un ſens faux. Le Poëte a chanté, il a fait de ſon mieux, il a réuſſi. Pourquoi Apollon refuſeroit-il de le favoriſer d'un regard? J'ai donc eu raiſon de corriger *meque*: le ſens le demande, & le vers en devient plus régulier. J'ai encore mis *quando feci quod Chelidon*, ſans quoi il n'y a plus de juſteſſe dans la penſée, plus de ſuite dans le raiſonnement. A quoi bon le Poëte diroit-il, *quando faciam ut Chelidon?* Ce ſeroit la même choſe que s'il diſoit, quand ferai-je ce que j'ai déja fait? L'hirondelle ſe tait pendant l'Hiver, le renouveau lui rend

rend la voix. C'eſt en quoi l'Auteur dit qu'il a imité cet oiſeau.

Vers 82. NI TACERE DESINAM.] Il faut joindre ceci avec les deux vers ſuivans. La traduction le fait aſſez ſentir. L'*ut tacere deſinam* de Saumaiſe & de Mr. de Longuerüe n'eſt pas intelligible, ou renferme une contradiction. *Deſinam* eſt ici pour *deſinerem*, ce qui n'eſt pas rare.

Vers 83. PERDEREM MUSAM TACENDO.] Les Manuſcrits ont *perdidi*. C'eſt une autre contradiction que j'ai levée. La conſtruction de cet endroit n'eſt pas une de celles qui font le plus d'honneur à notre Poëte, auſſi ſe ſent-elle du ſiècle où il écrivoit. On en verra bien-tôt une toute pareille.

Ibid. QUANDO VER VENIT NOVUM.] C'eſt le ſecond vers déplacé. Je l'ai rétabli, & j'en ai retranché *meum*, qui n'y pouvoit former aucun ſens raiſonnable.

Vers 84. AMYCLAS.] Cette ville étoit en Italie dans le territoire de Fondi, ſur la côte des Auſoniens ou des Aurunces entre le cap de Circé & la ville de Caiète. Elle ne ſubſiſte plus aujourd'hui, & ſa ſituation devoit être peu éloignée de Terracine dans la campagne de Rome. Le ſilence ſuperſtitieux (*a*) de Pythagore fut funeſte à ſes habitans. Pour éviter les terreurs paniques, les Magiſtrats ordonnèrent de n'avertir jamais que l'ennemi venoit. Il vint, & ſurprit la ville. Mr. de Longueruë prend ici *ſilentium* pour la Secte de Pythagore. L'attachement à cette Secte attira encore la ruïne de cette ville par un autre endroit. C'étoit un crime chez les Pythagoriciens de tuer les animaux. Les marais voiſins ayant produit une quantité prodigieuſe de ſerpens, les peuples aimèrent mieux s'en laiſſer dévorer que de les tuer. Cette dernière explication ne ſauroit, ce me ſemble, convenir au ſens de l'Auteur. Il dit ici *quum tacerent*, de la même manière qu'il a dit *tacendo*, deux vers plus haut. Sans cela la comparaiſon de ſon ſilence avec celui des habitans d'Amicle ne ſeroit pas juſte. Or *tacendo* ne peut figurer en cet endroit la Secte de Pythagore, & il faut le prendre néceſſairement dans

(*a*) *Scio Amyclas tacendo periiſſe.* Lucil.

dans ſa ſignification propre & naturelle, comme *tacere* & *tacemus* qui le précèdent. Je remarque encore ici une conſtruction de même goût que celle qu'on a vue dans le diſtique précédent. L'une ne vaut pas mieux que l'autre, mais la dernière ſert à juſtifier la prémière. Ici le Poëte dit *Amyclas perdidit ſilentium, quum tacerent*; après avoit dit *perderem Muſam tacendo, ni tacere deſinam.* Le ſecond membre de ces deux phraſes eſt également inutile & embarraſſant.

FIN.